

Antipodes

Inconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SÉRIE NOIRE

M. A. OLIVER

Antipodes

*Traduit du catalan par
Anne-Marie Meunier*

nrf

GALLIMARD

MARIA ANTÒNIA OLIVER

Antipodes

TRADUIT DU CATALAN
PAR ANNE-MARIE MEUNIER

nrf

GALLIMARD

Titre original :

ANTIPODES

© *Maria Antònia Oliver, 1988.*

Published by Edicions de la Magrana.

© *Éditions Gallimard, 1998, pour la traduction française.*

Numérisation KLL, 2018

PROLOGUE

J'ai toujours été fascinée par les voiles.

Autrefois, ces pièces de tissu gonflées par le vent déchaînaient mon imagination. Parfois c'était un yacht qui entraît majestueusement dans le port. Avec mes copains je longeais la plage dans un baquet grand comme une coquille de noix et on l'admirait, les yeux exorbités. Le yacht se balançait avec beaucoup de solennité, les voiles tombaient peu à peu et quelqu'un que je ne voyais pas les repliait.

D'autres fois, nous étions près du phare et nous apercevions des voiles sur l'horizon. Le bateau viendrait-il mouiller dans le port ou passerait-il au large ? Quels océans avait-il sillonnés ? D'où étaient ces pavillons aux couleurs inconnues ? Combien fallait-il de mètres de tissu pour confectionner ces voilures ?

J'aimais aussi les petites voiles des bateaux de pêche. Quand on aime, on se contente de peu.

« Nom de Dieu... ! Looniaa ! Merde alors ! C'est toi ! C'est vraiment toi ? Jem, viens voir qui est ici ! Jem ! Sors, espèce de con ! Jem ! »

J'étais sur la jetée, juste en face du *Manyac*, morte de rire devant les gesticulations de Lida qui n'en revenait pas de me voir là.

J'avais couru le risque. Ces deux-là auraient bien pu ne pas être à Melbourne mais je n'avais pas hésité à donner leur nom et leur adresse pour avoir mon visa. Une fois arrivée à Melbourne, j'avais eu du mal à les localiser. Mais le *Manyac* était là, devant moi et Lida était sur le pont, elle appelait Jem et les yeux lui sortaient de la tête.

« Nom de Dieu de putain de moine ! La Polonieta ! Bordel de merde ! Lonia ! »

Lida qui passait son temps à nous engueuler chez les majorquines de Barcelone : « Vous parlez comme des charretiers ! » Je l'entends encore ! Et maintenant, on aurait dit qu'elle débitait un pot-pourri de nos blasphèmes et de nos gros mots !

« Lonia ! Qu'est-ce que tu fais là ? »

Jem venait de passer une tête, se hissait sur le pont, et sautait par-dessus bord. J'ai bien cru qu'il allait s'étaler car le *Manyac* n'avait rien d'une petite barque. Il venait vers moi à grandes enjambées. Il ouvrit les bras, m'embrassa et je me sentis toute réconfortée.

« Monte ! Ne reste pas là comme une cloche ! » criait Lida restée

sur le pont.

Il était midi. Là, il était midi. Parce que moi, avec mes vingt heures de voyage, je ne savais pas si j'étais aujourd'hui, hier ou demain. Déjà que le simple changement d'une heure à Barcelone, en automne et au printemps me déphasait... Alors on comprendra que d'avoir passé les méridiens à cette vitesse m'avait complètement tourneboulée. Encore heureux, c'était un superbe jour de printemps. Il faudrait aussi que je m'habitue au changement de saison.

« Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi tu ne nous as pas prévenus ? Tu as un visa de tourisme ou de travail ? Tu as l'air fatiguée. Viens, assieds-toi. Tu veux peut-être prendre une douche ? Oh ! Je suis si heureuse de te voir ! Tu vas rester longtemps ? Pas de problème, hein ? Tu ne vas pas louer un appartement. Tu peux rester ici aussi longtemps que tu veux. Et si on dégotte des clients pour une croisière, on demandera à des copains de la radio de t'héberger... à moins que tu ne veuilles venir avec nous...

— Laisse-la parler, Lida ! cria Jem.

— Ça va, je me tais. Allez, raconte !

— C'est une longue histoire... En résumé, je suis venue me libérer.

— Te libérer ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben..., pour changer d'air. À Barcelone, il m'est arrivé des choses que j'ai besoin d'oublier.

— Dis pas de conneries ! Au début, à Barcelone, tu t'ennuyais de Majorque ! Merde ! Et maintenant que tu t'étais fait ton trou... Il a dû t'arriver quelque chose de grave pour que tu aies décidé de larguer les voiles... Je pense que tu as toujours cette fâcheuse tendance à te sentir coupable...

— Lida ! Pourquoi tu ne la laisses pas parler ! » lança Jem.

J'aurais préféré ne pas avoir à donner mes raisons.

« Eh bien... quand dans ton appartement il y a une gamine de quinze ans qui se suicide parce qu'on l'a violée et qu'elle est enceinte, que tu ne sais pas quoi faire et que tu n'as pas pu l'aider... quand tu ne dénonces pas aux flics une femme qui, au lieu de se suicider dans une situation semblable, décide de pratiquer toute seule un contre-viol, c'est-à-dire une castration... Le mieux que tu puisses faire, c'est de disparaître un certain temps, non ?

— Putain ! C'est une grosse histoire ! dit Lida. C'était qui ces femmes ?

— Des clientes à moi. »

Quand je lui ai eu raconté l'histoire Gaudí en détail, Jem m'a dit :

« Tu ne trouves pas que c'est une vengeance un peu disproportionnée ? Qualitativement, on surmonte mieux trois viols que trois castrations... »

— Tu n'as rien à craindre, Jem. Ce n'est pas moi qui tenais le bistouri ! » Instinctivement Jem avait croisé ses mains sur son bas-ventre.

« Mais tu n'as rien fait pour les empêcher ! insista-t-il.

— Fais pas chier, Jem ! intervint Lida. C'est incroyable ce que tu peux être con ! Tu ne vois pas qu'elle se sent coupable ? Il ne manquerait plus qu'elle se sente encore plus mal à cause de toi... »

Dans l'appartement des Majorquines, Lida était la plus riche. C'était elle qui recevait le plus de colis de chez elle, celle qui était la mieux habillée... Chaque mois, elle payait le loyer à la place de celle qui était la plus fauchée, quand elle ne payait pas tout à elle toute seule... Et elle n'avait rien oublié de mon caractère.

« Ah ! non ! Je ne me sens pas du tout coupable de ça, dis-je sincèrement, je me sens coupable du suicide de Sebastiana. Elle était majorquine. » Dans l'émotion, ma voix se cassait.

Lida m'écouta en silence et Jem, muet et sans faire de bruit, alla préparer du thé.

Le *Manyac* nous berçait. L'eau clapotait sur ses flancs. Je parlais au rythme de ce balancement monotone et tenace, et, avec la même insistance, je disais mon échec et mon sentiment de culpabilité. Le rayon de soleil qui, tel un pendule, oscillait sur la table, attirait mon regard et m'hypnotisait. Je voyais Sebastiana dans ma baignoire, et je m'écoutais parler, mais cette voix n'était pas tout à fait la mienne. C'était une psalmodie qui surgissait des profondeurs de mon corps, mais elle n'était pas à moi. J'en vins à penser que j'étais la seule à l'entendre. Mais Jem me mit une tasse de thé dans les mains et me dit :

« Allez, on tourne la page. » Et il me submergea d'une avalanche de questions : la situation générale, le pays, la ville, les amis communs, la politique...

« Député, ce crétin ? C'est impossible ! À l'université..., s'étonnait Lida.

— Bien sûr que si, c'est possible ! Justement parce qu'à l'université il ne s'intéressait qu'à des conneries..., disait Jem.

— Mais il n'a jamais rien foutu ! » protestait Lida.

Ou encore :

« Directeur, tu dis ? Ça ne m'étonne pas. Le journalisme, il ne savait pas ce que c'était, mais c'était un sacré arriviste », concluait Jem.

Et puis :

« Mais dans l'association de quartier, il s'égosillait à répéter que ce n'était pas négociable », disait Lida avec exaltation.

Le rayon de soleil oscillait maintenant sur la porte de la salle à manger. Depuis combien d'heures étais-je à bord du *Manyac* ? Des siècles ou un instant ? À dire vrai, à en juger par ce dont nous avons parlé, c'est comme si je n'avais pas quitté Barcelone. Mais les coordonnées espace-temps étaient passées de l'autre côté du miroir. Et mon corps pas plus que mon cerveau n'avait intégré un changement si radical.

« Merde, il est six heures ! » s'exclama Lida. Ils devaient filer à la radio.

— Lonia ! Je suis si heureuse », me cria Lida depuis le quai, à travers le hublot.

Je ne me suis pas fait prier. Pour des raisons d'économie, mais aussi parce que l'idée de vivre sur un bateau me chatouillait agréablement cette partie du cerveau où nous gardons en réserve nos illusions. C'était une extravagance que je n'aurais jamais cru pouvoir me permettre. En plus, j'avais envie de faire un peu de tourisme avant d'être obligée de me trouver un boulot pour survivre, alors plus je pourrais faire durer l'argent que j'avais économisé à Barcelone, plus j'aurais de temps pour me balader.

Le domicile marin de Jem et Lida n'avait rien d'un palais. Une niche. Pas plus. Utilisée de façon presque exaspérante jusqu'au moindre recoin. Il n'y avait pas le moindre trou qui n'ait son utilité. Pas un coin sans fonction précise. Derrière les coussins qui servaient de dossier, des étagères chargées de livres. Sous les sièges, des boîtes de vivres et des caisses de pièces de rechange. Pour un peu la cuvette de W-C aurait pu servir de bac à douche. Et je ne sais pas si c'est à cause du rapprochement – cuvette et bac – que j'ai pensé que la salle de bains aurait pu servir de cuisine.

Vivre à bord d'un bateau n'est certes pas toujours l'idéal. Il y a l'humidité, même si on s'y attend. Et puis, ce balancement permanent : les premiers jours, j'en étais moulue. À bord d'un bateau, même à l'ancre, on ne cesse pas de bouger, même en dormant. C'est un mouvement doux mais traître, et il faut que les muscles s'habituent... Il y a aussi l'exiguïté : les premiers jours, je circulais dos

courbé et bras au corps.

« On dirait que tu es bossue », se moquait Jem.

Parce que eux, ils arrivaient même à danser dans la salle de séjour, et Lida s'enfermait dans sa cabine pour écrire des scénarios pour la radio. Elle s'asseyait comme Bouddha sur sa couchette, posait sa machine à écrire sur la tablette qui faisait office de table de chevet et puis, tic-tac, tic-tac, au rythme du balancement du *Manyac*.

« Tu devrais descendre à terre plus souvent, me recommanda Jem, l'anglais s'apprend aussi dans la rue. »

À dire vrai, ce problème d'anglais m'obsédait. Je ne voulais pas avoir de nouveau des discussions comme celle qui m'avait retenue pendant des heures à la douane. J'en avais vu de toutes les couleurs à essayer de leur faire comprendre dans le charabia qui me tient lieu d'anglais, que Spain n'est pas en Amérique du Sud mais en Europe. (Vu le niveau de leurs connaissances en géographie, inutile de leur parler de la Catalogne). Et j'avais eu un mal de chien à comprendre qu'ils soupçonnaient que j'avais l'intention de rester clandestinement sur le continent, puisque j'étais une *Sudaca*. Et cette idiote de Cristina, qui n'avait pas cessé de me prendre la tête pendant plus de vingt heures, m'avait lâchée au moment où j'avais besoin d'elle. Je ne voulais pas avoir de nouveau à suer sang et eau comme lorsque j'avais entrepris de les convaincre que je venais en Australie rien que pour faire du tourisme et sans la moindre intention de devenir clandestine.

Ce souci linguistique m'aidait d'ailleurs à camoufler un peu le profond chagrin que je traînais avec moi depuis Barcelone. Mais ce qui m'a aidée définitivement, c'est la première croisière.

« ... de toute façon, on aurait dû engager une femme de chambre, m'assura Lida.

— Tu ne crois pas qu'on t'a offert l'hospitalité seulement parce qu'on a bon cœur. Avec toi, on peut économiser un salaire, ajouta Jem.

— Oui mais moi, je n'y connais rien à la marine. Je ne sais même pas les noms...

— Je m'en doutais, dit-il en riant. Tu fais partie de celles qui disent corde au lieu de cordage. »

Je ne comprenais pas.

— Mais ce que tu sauras faire, c'est préparer un gin avec des glaçons ou des canapés de saumon, dit Lida.

— Et si vous voulez, je peux même me mettre un tablier et une coiffe. »

C'est alors – je peux l'affirmer même si ça fait un tantinet ridicule – que j'ai commencé une nouvelle vie.

Si on m'avait dit, lorsque je regardais avec fascination les voiliers qui venaient dans le port de mon enfance, qu'un jour je naviguerais sur un bateau semblable ; si j'avais pu imaginer que ces voiliers, brillants, inaccessibles, cesseraient un jour de n'être qu'un rêve, je ne l'aurais pas cru. Peut-être même qu'ils auraient cessé de me fasciner.

Mais maintenant que Jem et Lida déployaient les voiles avec cette habileté qui me faisait vraiment envie – comme s'ils n'avaient jamais dû travailler pour l'acquérir, cette habileté – maintenant que le *Manyac* se faufilait entres les autres bateaux qui entraient et sortaient de Phillip Bay, maintenant je regardais les voiles qui gonflaient peu à peu et je me sentais aussi fascinée que vingt ans auparavant quand, dans le petit port de mes vacances, depuis mon petit bateau d'emprunt, je regardais aller et venir les yachts des riches touristes, toutes voiles dehors. Une nouvelle vie.

Les voiles s'étaient tendues : nous étions à l'entrée du port. Les clients, un couple d'âge mûr avec un enfant gâté de vingt ans, s'étaient installés sur le pont. L'homme préparait le matériel de pêche, le garçon s'ennuyait avec ostentation, la femme luttait désespérément avec un chapeau à bords exagérément larges, je servais les rafraîchissements, Jem surveillait la machine, Lida tenait la barre, et utilisait cette langue mystérieuse qui parlait de haubans, de galhaubans, de vergue, de hune, et d'écubier.

On aurait pu croire que des siècles avaient passé depuis ce jour où j'avais remis à Arquer le dossier de mes enquêtes en échange d'un billet pour l'Australie. Qu'Elena Gaudí était un personnage de roman. Et Sebastiana, un chagrin diffus dans les replis de mon cerveau. Mon monde était désormais plein de voiles flamboyantes. Il n'y avait plus ni passé ni futur. Rien que des voiles. Et une mer si différente de la mienne que j'arrivais à croire que ce n'était pas moi qui y naviguais mais une autre femme qui, par pure coïncidence, s'appelait aussi Lonia Guiu.

En route pour la Tasmanie, le détroit de Bass m'a déçue, car je croyais que c'était vraiment un détroit, un couloir étroit, et que d'un côté à l'autre, il n'y avait qu'un jet de pierre. Ce n'était pas ça du tout. C'était en réalité la mer ouverte, comme entre Barcelone et Majorque. Mais nous avons fait le trajet comme si nous allions de Majorque à Cabrera, c'est-à-dire en louvoyant entre des îlets et des îlots. Mais au lieu de s'appeler *sa Plana*, *s'Illa de ses Rates*, *sa Conillera*, ils s'appelaient *Devil Towers*, *Prime Seal*, *Chapell*, *Clarke* et enfin, derrière, les *Flinders*. Et à dire vrai, tout était beaucoup plus grand et plus gros.

Même les vagues de la mer alentour.

Nous avons fait une première escale à Ringarooma Bay et ensuite nous avons pris le détroit de Banks. C'était un vrai détroit, celui-là. Et les pics de montagnes qui se dressaient contre le ciel, à quelques kilomètres de la côte, rendaient la passe encore plus sauvage. Courants et coups de vent avaient mis sur les dents les deux experts du bord.

« Ça, ce n'est rien, assura Lida, un jour on t'emmènera voir un vrai cyclone pour que tu saches ce que c'est qu'avoir peur. »

Le touriste protestait. Il avait payé pour un voyage d'agrément. Il devait penser qu'il avait payé pour que l'eau et l'air se tiennent bien.

Pour finir, le *Manyac* est sorti fièrement du détroit et nous sommes entrés dans la mer de Tasmanie au coucher du soleil, proue au sud et l'île à bâbord, selon le vocabulaire de Lida.

« Minorque ? *What's that* ? »

Depuis le sommet des Hazards, on voyait tout en bas, le *Manyac*, tout petit, à l'ancre devant une plage blanche. La femme, effrayée au bord de l'à-pic de granit rouge, ne voulait pas croire que les falaises du cap de Cavalleria de Minorque étaient encore plus terrifiantes.

La leçon de géographie que nous lui avons donnée s'est avérée inutile. Lorsqu'elle entendit les mots *Mediterranean Sea*, elle demanda aussi *What's that* et nous renonçâmes.

Nous avons ensuite fait une brève escale à Bicheno, pour voir la tombe de l'esclave qui a donné son nom au port pour avoir sauvé de la noyade son maître et un autre pêcheur.

Mais les choses ont commencé à mal tourner dans une île paradisiaque, l'île Maria, quand Jem s'est mis à réciter un Notre Père catalano-irlandais en mémoire des déportés. La famille d'origine très évidemment anglaise, avec peu l'esprit britannique et beaucoup l'esprit colonial, fronça les sourcils. À Port-Arthur, ils n'en restèrent pas là. Quand, devant les ruines du pénitencier, Lida s'efforça de leur expliquer – sur le mode pamphlétaire, il faut bien l'avouer – la ressemblance entre les déportés irlandais d'autrefois et les malheureux Catalans de toujours, avec comme point d'orgue naturellement le parallèle entre les Anglais et les Espagnols et tout ce qui s'ensuit, ils se sentirent profondément offensés.

« Qu'est-ce qu'ils se croient ? Que parce qu'ils nous paient, nous devons tout accepter ? » protestait Lida.

Ils n'en vinrent pas aux mains, mais la croisière s'est arrêtée là. Nous n'avons pas fait le tour de l'île. Nous sommes retournés à Melbourne en revenant sur nos pas, en naviguant jour et nuit, avec des

clients furieux et la menace de ne rien toucher pour la seconde moitié du voyage qui devait être payée au retour.

Je me suis fatiguée de servir des *tonics* à la femme et des whiskys à son mari. Je me suis fatiguée de mettre des draps propres au lit de ce morveux à face d'abruti. En compensation, je me suis acheté un tube de rouge à lèvres à Eddystone, le dernier port de l'île où nous avons eu à nous arrêter pour faire des provisions. Un rouge à lèvres dégueulasse que, pour comble de malheur, j'ai laissé tomber à la mer au moment où nous jetions l'ancre dans le port.

« Mon cher Quim,

Je parie que tu ne sais pas ce que c'est qu'un *southerly change*... je vais essayer de te sortir de ton ignorance à propos de ce phénomène qui se produit parfois à Melbourne. Les jours de chaleur tropicale, de canicule, surgit parfois un vent violent, venu du bout du monde, et comme la ville est située au cul du monde, les rafales y arrivent en direct, sans obstacles, la température baisse brutalement et tu te retrouves en train de grelotter. Charmant, non ? Et une fois que tu t'es mis à l'abri, que tu commences à croire que c'est un vrai temps de décembre et que les choses sont enfin redevenues normales, c'est de nouveau la fournaise. Au sens propre.

Depuis que je suis arrivée (voilà près de trois mois, putain ! comme le temps passe !) j'ai eu du mal à me faire à l'idée que je n'allais pas vers le froid, comme il est normal en octobre, novembre et décembre, mais vers la chaleur. C'est un retournement complet, un peu comme si les jours reculaient au lieu d'avancer. Et moi, je dois quelquefois faire un recyclage de mes coordonnées spatio-temporelles. Et un Noël par 35° à l'ombre, je ne te dis pas... Mais le *southerly change*, cette fois-là, a fait très fort.

Lida et moi, on était à Prahran. On pourrait comparer ce bled à Gracia, si les comparaisons n'étaient pas toujours pourries, alors laisse tomber, je n'ai rien dit. Bon, alors on était allées à Prahran faire les courses de Noël, de la bouffe, des cadeaux pour les amis parce que Jem voulait "*fer cagar el tio* (1)" (on a aussi trouvé de l'eau minérale de Penedes mais à Toorak Road, la zone la plus européenne, c'est-à-dire la plus branchée, et elle nous a coûté la peau des fesses). J'ai tout d'un coup remarqué que les gens regardaient autour d'eux comme un chien qui prend le vent. Et ouf ! il y a eu un petit vent frais qui m'a soulagée. C'est alors que Lida a crié : "Voilà le *southerly change* !" et je n'ai même pas eu le temps de lui demander de quoi il s'agissait. Bon, enfin, j'exagère peut-être un petit peu...

On a passé Noël ici, arrimés au quai de Elwood, malgré la croisière-charter que nous devons faire. Mais Lida avait voulu se donner le luxe d'être avec ses amis, et voilà tout. C'est un groupe sympa, presque tous des copains de la radio. Des résidents comme Telly, Deborah et Tom qui sont anglais, Kathleen, qui est irlandaise. Des immigrants légaux comme Borg le Suédois et Brig, une vraie Teutone, et Pete, qui est allemand lui aussi et qui a un visa de touriste toujours valide. Et puis, avec un visa de touriste, mais caduc celui-là, c'est-à-dire en situation illégale, Donna la Danoise et Nathalie qui devrait sortir de l'illégalité rapidement parce qu'elle va se marier avec Philippe. Quel bordel, non ? Tout ça parce que les *diggers* (façon très péjorative de désigner les Australiens), alors qu'ils ont de l'espace à revendre, font des tas de complications à ceux qui veulent rester en Oz. Dans le groupe il y a aussi des gens du pays naturellement. Andréa, Alan, Peggy, Maurice (qui n'est pas français mais qui en a l'air, très charmant, quel dommage qu'il soit trop jeune pour moi !), etc.

Comme étrangers, il n'y a que nous trois qui sommes « latins » et on est parmi les rares de cette « race » à fréquenter les « britannoïdes » (cette expression-là, elle est de moi). Parce qu'ici, mon cher, les choses sont très compartimentées. Il y a ceux de la ville vs les *bushmen*, ceux d'une ville vs ceux d'une autre ville, les *aussies* (encore une manière, gentille celle-là, de désigner les Australiens) vs les autres, et entre les autres, ça dépend d'où tu viens, quelle langue tu parles, quel visa tu as et – surtout – de quel pognon tu disposes. Très logiquement, on dit beaucoup que la culture australienne est faite d'un mélange productif et tout et tout... mais en réalité... Et dans tout ce fatras, c'est comme si les aborigènes n'existaient pas. Bien évidemment, ils existent : il y a beaucoup de *Gallery of dreams* qui te proposent de l'*Australian Aboriginal Art and Craft*. Il y a aussi beaucoup de boutiques qui vendent des opales de toutes les tailles et d'autres où tu peux t'acheter un manteau en peau de kangourou.

Dans l'ensemble, c'est un pays sympa. J'ai beaucoup bougé. Par mer et par terre. Sydney m'a bien plu mais c'est gigantesque. En fait, le concept de ville qu'ils ont ici est assez différent du nôtre, mais je n'ai pas eu trop de mal à m'habituer. Encore que je ne me suis pas vraiment faite à l'idée que les voitures circulent à gauche.

À l'intérieur du pays, il y a des endroits qui semblent impossibles. Non, je ne vais pas te les décrire, je ne saurais pas le faire. Et j'imagine que tu auras reçu les cartes postales que je t'ai envoyées de chaque endroit où je suis passée. Je dis j'imagine, parce que, espèce de sale vaurien, voilà longtemps que tu ne donnes pas signe de vie.

Je veux apprendre à piloter un bateau. Ou plutôt je veux avoir le permis. Mais pendant les mois de janvier et février, on a plein de

croisières et d'excursions planifiées, et après, ce ne sera plus la peine, car ce sera l'heure de rentrer. Si je décide de rentrer.

Je pourrais aussi essayer de m'introduire à la radio où travaillent Jem et Lida. C'est une radio de melting-pot, ethnique si tu veux, avec des émissions spéciales pour toutes les cultures étrangères qui cohabitent dans l'île. C'est l'État qui paye, bien sûr. Jem et Lida sont chargés de l'émission en catalan. Et moi je pourrais raconter des contes de Majorque

Et toi ? Comment ça va ? Allez, écris-moi ! Raconte-moi des choses ! Ce n'est pas difficile, tu sais. Regarde, au début je voulais seulement te souhaiter une bonne année, et tu parles d'une lettre dont je me suis fendue !

Je t'embrasse très, très fort. Je t'aime beaucoup, Quim. Pour de vrai. J'aimerais bien que tu sois ici. Mais tu ne me manques pas. Mais alors pas du tout.

Lonia. »

I

Les copains de l'école de voile étaient jaloux de moi. De tous les débutants, j'étais la seule qui pouvait se dire experte en navigation. Et moi, j'étais jalouse d'eux, parce que j'étais aussi la seule à ne pas pouvoir me vanter d'être propriétaire d'un bateau.

Pour commencer, j'avais un sacré vocabulaire de termes de marine. En catalan et en anglais. En plus, le bateau, c'était ma maison, pas un jouet. Au premier cours, j'ai brillé comme jamais ; je me suis pavanée que je n'en pouvais plus. Ce jour-là j'ai repéré que Rule me regardait avec insistance.

Et comme j'étais l'élève la plus exotique des huit, je me suis mis le moniteur dans la poche. À la fin de la première période de quatre semaines, je lui ai fait une proposition qu'il a acceptée avec empressement. Lida aussi était ravie.

« Merde alors ! Cette possibilité-là, on ne l'avait pas envisagée. *Le bateau-école Manyac*. Putain ! Ça sonne bien, hein. Et ça nous arrange sacrément bien pour nos finances... »

Les finances de Jem et Lida et les miennes aussi. Parce que, j'avais beau ne pas payer de loyer, ne pas dépenser beaucoup à faire du tourisme grâce aux charters avec le *Manyac*, ma petite fortune de Barcelone avait fondu dangereusement et, si je ne faisais pas attention, je n'aurais pas assez pour vivre les deux mois que me laissait encore mon visa.

Et j'avoue que je voulais profiter de ces six mois jusqu'à la dernière minute. Le séjour aux antipodes avait été, jusque-là, comme un peeling spirituel. De quoi évacuer toutes les cellules mortes et opérer une régénération intégrale des cellules vivantes. Quelquefois, quand je dormais, totalement imprégnée du balancement de la houle, j'avais des problèmes d'identité. Qui es-tu, Lonia ? Qu'est-ce qu'elle fait ici Lonia Guiu ? C'est bien moi qui suis là ? Mais je me rendormais, sans plus me poser de questions.

Le vendredi, en fin d'après-midi, le moniteur est venu faire connaissance du *Manyac*.

Et Rule aussi est arrivé.

« *Sorry, mate*, je ne peux pas sortir », lui dis-je avec beaucoup de regret.

Jem et Lida étaient à la radio et je ne pouvais pas planter là le moniteur pour aller au cinéma avec un prétendant. Alors le prétendant est aussi resté pour faire connaissance avec le *Manyac*. Et puis dîner. Et puis dormir.

« Et Maurice ? » me demanda Lida le lendemain matin.

Je haussais les épaules. Maurice était joli garçon, mais trop jeune. Maurice me flattait. Rule me comblait.

« Tu ne peux tout de même pas être amoureuse des deux à la fois, me dit Lida.

— Mais je ne suis amoureuse d'aucun des deux. Ils me plaisent, c'est tout.

— Tu parles d'une *femme fatale* (2) ! »

Le samedi, dès l'aube, le *Manyac* était prêt pour la première séance de travaux pratiques. Et, pour la première fois, Jem et Lida seraient professeurs.

Nous sommes sortis de la baie. D'abord nous avons longé la côte est, cap sud, jusqu'à Mornington. Après nous avons traversé en direction de la pointe sud-ouest, nous avons mouillé à Dromana pour y dormir (les uns sur les autres naturellement), mais sans aucune promiscuité, du moins sans aucune hétéro-promiscuité : les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Le dimanche, nous sommes revenus à Elwood après avoir fait le tour par l'ouest, et sans tramontane.

Le *Manyac* était dégueulasse, le pauvre. Heureusement que nettoyage et rangement du yacht faisaient aussi partie de la première session de travaux pratiques. Il faisait déjà nuit noire quand Lida eut achevé les rangements avec le moniteur pour les prochains stages. Si je n'avais pas été là, elle lui aurait laissé le bateau à l'œil, parce que le moniteur, pour parler franc, était franchement radin.

« C'était marrant, proclama Jem quand on s'est retrouvés seuls tous les trois.

— Il faudrait tout de même que vous prépariez vos scénarios », dis-je tristement. J'ai l'impression que j'ai eu une mauvaise idée.

Lida me rembarra.

« Tu veux me dire pourquoi tu te sens coupable maintenant Lonia ? »

Je suis allée me coucher. Et en entendant le crépitement des machines à écrire, je me suis rendu compte que j'étais de mauvaise humeur parce que j'aurais préféré ne pas avoir à partager Rule avec tous ces gens. Et qu'en plus, Rule n'avait à aucun moment fait semblant de vouloir rester, et qu'il était parti avec toute la troupe.

À la fin de la semaine suivante, même topo. Sauf que pendant la semaine Rule m'avait aidée à faire les préparatifs et que celle d'après, il m'a invitée chez lui.

« À Darwin ? Mais c'est à l'autre bout du monde ! »

De toute évidence, Lida n'aimait pas Rule.

« L'Australie ce n'est pas Majorque !

— Je sais bien. Huit mille kilomètres au lieu de quatre-vingts. Mais à Majorque je n'ai aucun petit ami qui m'emmène sur ses terres en avionnette. »

Naturellement, l'aventure a duré plus d'un week-end. Et si Rule et sa chère mère ne m'avaient pas tendu un guet-apens, je ne me serais pas laissée embarquer dans les affaires où je me suis trouvée mêlée ensuite. Sans la mère Daisy, je ne serais pas rentrée à Melbourne à toute allure pour m'embarquer sur le *Manyac*. Si on pouvait prévoir les événements, surtout les sinistres !

Rien que le voyage à Darwin nous a pris une semaine. Avec l'avion, on aurait pu aller plus vite mais Rule avait envie de faire étalage de son vieux pays devant l'Européenne que j'étais. Heureusement qu'il était moins tout fou comme pilote que comme marin. C'était en réalité un excellent pilote.

Cela n'avait rien à voir avec l'unique voyage que j'avais fait auparavant en avionnette, quand j'avais dix-huit ans. Un mécanicien de l'aéroport de Palma, qui essayait de me draguer, m'avait emmenée faire un tour. On avait survolé Ciutat, on avait failli emboutir la tour dressée en hommage à Bellver, et après on avait bu un Coca-Cola. Ce pauvre garçon m'avait régalié d'un baiser maladroit qui puait des relents d'ail. J'avais passé le reste de l'été à l'éviter, jusqu'à la fin de la saison. Après j'étais entrée à l'agence Mari – *Enquêtes commerciales et privées* – et je l'avais perdu de vue.

Mais Rule et son avion, c'était autre chose. Et l'Australie vue d'en haut, en plus d'être interminable, c'est vraiment particulier. La première étape, je l'avais déjà faite en auto-stop, au printemps, et j'avais maintenant du mal à reconnaître dans cette grisaille sablonneuse le volcan du mont Richmond que j'avais vu couvert de fleurs. Et j'eus une première vision de la majesté de l'île, des terres rouges de l'intérieur.

« Elle est vide comme la page d'un journal censuré », déclara Rule.

Une comparaison aussi idiote m'a laissée bouche bée.

« C'est un poète qui l'a dit, je crois... ou un explorateur, je ne sais

plus... »

Nous avons dormi à Port Augusta, terre encore civilisée. Le lendemain matin, nous avons survolé la zone interdite de Woomera – les mines d'uranium – et une avionnette militaire nous a obligés à nous dérouter, sans nous demander notre avis.

Étape suivante, Coober Pedy. La désolation d'une terre bouleversée et abandonnée, en pleine tempête de sable. Ville fantôme, ville invisible, ville enterrée. Rule s'est obstiné à m'offrir une grosse opale.

« Un endroit aussi inhospitalier que torride produit des pierres aussi belles et froides que celle-là », me dit-il.

Le lendemain, je me suis sentie bêtement tout émue à Ayers Rock, cette immense masse rouge qui surgit de la plaine. L'orgueil des Antipodes.

« Comme la verrue d'un géant. » J'avais lâché cela sans le vouloir, contaminée par Rule et ses métaphores hallucinantes.

« Comment le sais-tu ? » s'étonna-t-il.

Parce que Ayers Rock était bien une histoire de géants, pas vraiment majorquins, il faut le dire. Il avait servi de demeure à des géants qui se nourrissaient d'aborigènes.

Nous avons atterri sur une piste envahie d'herbes et de broussailles. Ce fut magnifique de faire l'amour à l'ombre de cette protubérance enflammée.

Rule refusa catégoriquement de faire une halte dans la réserve d'aborigènes qui était à l'ouest. Nous avons donc poursuivi notre route vers le nord : le désert, une lézarde dans la terre avec des panaches de palmiers, un lac asséché semblable au visage ridé d'une vieille femme, d'immenses troupeaux de vaches, quelques villes miraculeusement vertes, des villages qui, vus d'en haut, rappelaient la ruée vers l'or et sa décadence, des mines de toutes sortes de minéraux, la savane, la végétation exubérante des tropiques, l'humidité après la sécheresse... Succession de visions qui s'accumulaient sans que j'aie le temps de les assimiler. Tout d'un coup, Rule était pressé d'arriver.

À l'aérodrome privé de Rule, une bagnole à tomber le cul par terre nous attendait. Quand nous sommes arrivés à la maison, noyée dans de somptueux jardins, rien ne m'étonnait plus. Ces manoirs de rêve qu'on voit dans les films... c'était ça. Mais au lieu de champs de coton, il y avait des mines.

Mrs. Daisy était amoureuse de sa maison.

« Elle est très belle, lui dis-je.

— C'est l'une des rares que Tracy n'a pas touchées, me dit-elle.

— Tracy ? Qui est-ce ? »

C'était un cyclone.

Mrs. Daisy avait plus l'air d'une domestique que d'une grande dame. C'est peut-être pour cela que je la trouvai sympathique. Un dîner aux chandelles servi par des Asiatiques. Une veillée nostalgique avec des photos agrandies par un projecteur ultramoderne : la région quand y était arrivé le bisaïeul, le héros de la famille (fugitif de Botany Bay naturellement), avec des baraques crasseuses éparpillées çà et là. L'aïeul, dont on devinait le visage rougeaud malgré le papier sépia un peu passé, dans ce même endroit, après avoir démoli toutes les baraques sauf une qui avait déjà l'air d'une maison normale, avec la grand-mère sur le seuil, d'allure très digne, tablier jusqu'aux pieds, fichu sur la tête et un enfant sur la hanche.

« Mon père, quand il était petit », signala Rule fièrement.

Et sa mère pleurnicha en m'avouant qu'elle se sentait très seule depuis la mort de son mari.

Et des photos de Darwin avant le passage de Tracy.

« Quel dommage ! s'exclama Mrs. Daisy, c'était si joli avant ! »

Et des vues panoramiques de milliers de têtes de bétail, des hectares et des hectares de terre et les mines, surtout les mines.

Pour dormir, un lit à baldaquin. Chacun sa chambre, bien entendu. Et Rule ne s'est pas montré de toute la nuit comme si le désir qu'il avait eu de moi pendant tout le voyage avait disparu d'un seul coup.

Le lendemain matin, dans la cuisine, j'ai retrouvé Mrs. Daisy qui m'avait préparé le petit déjeuner.

« Le petit est parti voir la mine, me dit-elle en guise de bonjour. À dire vrai, il n'aime pas beaucoup, mais cela ne fait rien parce que ça marche tout seul. Évidemment, il faut bien que de temps en temps le patron passe voir... »

Elle me regardait de haut en bas, sans essayer de s'en cacher.

« Tu aimes les enfants ?

— ... Ben... pas spécialement... Pourquoi ?

— Quel dommage ! Moi je les aime beaucoup. Ruly est un bon garçon, je t'assure. Et ne crains rien, moi aussi j'ai eu du mal à m'y faire. L'Irlande c'est tout à fait différent. Mais mon mari était un brave homme et il a été un bon mari... Évidemment, je ne lui ai jamais donné de raisons de se mettre en colère... Ruly ressemble beaucoup à son père, oui...

— Vous êtes irlandaise ?

— Oui. Ruly ne te l'avait pas dit ? Cela ne m'étonne pas, il en a un peu honte. Mais je peux marcher la tête haute parce que mon mari m'a tirée de la vie infâme où la pauvreté m'avait poussée... L'Australie est un bon pays pour les femmes. C'est facile d'y trouver un bon mari... Tu le sais bien... Moi aussi (et elle me lança une œillade complice), je suis venue en Australie pour fuir la misère... et j'ai rencontré Martin Daisy... Je me souviens qu'au début je me suis moquée de son nom... Je l'avais rencontré dans la maison où je travaillais... Bon, toi et moi, on peut tout se dire. J'étais dans un horrible bordel et Martin n'était qu'un pauvre mineur et il m'a dit : mon petit, tu baisses vraiment mal, alors tu feras une bonne épouse. C'est vrai que pour mener une maison, prendre soin d'un mari, des enfants, les filles modernes ne font pas l'affaire. Elles ne pensent qu'à faire des parties de jambes en l'air, à s'acheter des robes (nouvelle œillade complice), elles ne savent même pas commander... Mais toi, tu as l'air plus intelligente. Tu verras comme tout cela va te plaire : aucun travail, ce sont les domestiques qui s'en chargent. Mais du bon sens et un caractère bien trempé pour savoir les commander et savoir bien traiter son mari... Ruly est très amoureux de toi, il renoncera vite à cette lubie de vouloir vivre à Melbourne. »

Putain de merde ! Qu'est-ce qu'elle s'imaginait cette vieille ?

« Écoutez madame, je...

— Non, si tu ne veux pas me dire d'où tu viens, ce que tu fais, cela m'est égal, mon petit. Ne t'inquiète pas... Mais si tu veux que je te donne un conseil, un conseil de femme, c'est toi qui dois prendre l'initiative... Rule est très timide avec les filles. »

Eh ben voyons ! Tu parles d'une mère abusive.

« Je commençais à avoir peur qu'il n'en trouve pas. »

C'est alors que Rule est arrivé. Il avait l'air heureux mais à voir la tronche que je tirais, il a changé d'expression.

Sa mère a fait une retraite discrète.

« Dis donc, quel bobard tu as raconté sur moi à ta mère ?

— Moi ?

— Oui, toi ! Elle croit que je suis une putain, sortie du ruisseau comme elle, qu'on va se marier et...

— Lonia ! Je ne lui ai pas dit que tu étais une putain...

— Mais tu lui as dit qu'on allait se marier ?

— Pas tout à fait... Je lui ai dit que j'aimerais bien qu'on se marie... Et...

— Et quoi encore ?

— Eh bien... Comme ton visa expire dans un mois, si tu veux rester en Australie, le mieux que tu aies à faire, c'est de te marier...

— Qui t'a dit que je voulais rester ?

— C'est que je t'aime, Lonia...

— Tu veux venir avec moi à Darwin, mon petit ? (Mrs. Daisy était revenue.) Aujourd'hui, c'est jour de marché... »

Je l'aurais bien envoyée se faite foutre, mais tant qu'à être ici, je pouvais en profiter pour faire du tourisme. Rule voulut faire partie de l'expédition : après avoir fait le marché, on irait au port pour qu'il me montre *my little ship*.

Je ne sais pas si c'est dû à mon état d'esprit ou si cela correspond à la réalité mais Darwin m'a fait l'effet d'une ville résolument provinciale, d'une prétention totalement ridicule, tellement neuve et tellement propre qu'on aurait dit un décor de théâtre. La veille au soir, en regardant les photos, je l'avais imaginée bien différente.

Au marché, un groupe d'aborigènes vendait des objets d'artisanat. J'ai pensé que l'injustice qu'on leur avait fait subir, en les cantonnant dans les réserves et les faubourgs, imbibés d'alcool, était d'autant plus flagrante qu'elle avait eu pour motif de faire de l'espace à des gens comme cette pouffiasse, son défunt mari, et le fils qui lui collait aux jupes. J'ai acheté aux aborigènes de la pâte rouge faite de la pulpe d'un fruit exotique, nouvel exemplaire pour ma collection de rouges à lèvres.

Mrs. Daisy n'a pas eu l'air d'apprécier ce geste. Elle a dû le considérer comme une extravagance indigne de sa future belle-fille. Parce qu'elle me présentait à tous les gens qu'elle rencontrait et eux, aussi incroyables que cela paraisse, me félicitaient. Cette petite marguerite sauvage était en fait un noble palmier.

Ensuite, nous sommes allés dans une bijouterie où Mrs. Daisy avait porté une montre à réparer. J'ai cru l'étonner en faisant de l'œil au vendeur, un petit homme rondouillard au sourire veule. Là, il y avait un lézard.

Évidemment, il fallait qu'il y en ait un. Mais pas celui que je croyais. Avant de m'en être rendu compte, je me suis retrouvée assise devant un présentoir, en train de regarder une invraisemblable quantité de bagues, de bracelets et de colliers en or, lourdement travaillés.

« Mon premier cadeau, ma fille, me dit-elle avec un sourire maternel. Choisis ce que tu veux et ne regarde pas le prix... »

Je n'ai rien regardé, ni le prix, ni les bijoux. Ils étaient tous horribles, ridicules, prétentieux. Des bijoux si scandaleusement coûteux qu'ils en avaient l'air faux. La pouffiasse interpréta mon hésitation comme de la timidité reconnaissante et choisit pour moi un collier en or qui ressemblait à une chaîne pour chiens, épaisse, lourde, qui valait une fortune.

« Rule, c'est un guet-apens, je lui ai murmuré à l'oreille en sortant de la bijouterie. Je ne peux pas l'accepter... je ne le mettrai jamais, il est trop laid. »

J'ai eu un moment d'hésitation. Si j'acceptais le collier, la femme croirait sans doute que j'acceptais autre chose. Mais, à bien y penser, rien ne m'empêchait de tirer profit de toute cette machination.

Les paquets chargés dans la voiture, nous sommes allés dans la rade voir le yacht de Rule, celui pour lequel il suivait le stage.

Putain ! Ce n'était pas un yacht, c'était un transatlantique ! À côté de lui, le *Manyac*, c'était un baquet. Et... oh ! non ! pas possible ! Pas possible ! Accrochés à un échafaudage, sur le flanc de bâbord, deux hommes étaient en train de peindre le nom : *Lonia*.

Avec tout cela, le message de Lida m'est apparu comme un signe de délivrance.

« Il y a une demoiselle Lida qui vous a appelée, dit le domestique. Elle demande que vous la rappeliez à la radio. »

Le voyage du *Manyac*, c'était pour dans quinze jours, pas avant. Si je n'avais pas envie de le faire, il ne fallait pas que je me sente obligée, mais ce serait le dernier de la saison. C'est-à-dire, en ce qui me concernait, le dernier que je puisse faire.

« Mais ce n'est pas trop tard pour faire une croisière aussi longue ? demandai-je.

— Un peu. On peut rencontrer du gros temps, mais c'est une occasion », répondit Lida.

Ils voulaient savoir tout de suite si je venais ou s'ils devaient recruter une employée. De toute façon, je n'avais pas à rentrer à Melbourne avant une semaine. Mais dès que j'aie eu raccroché, j'ai dit à Rule :

« Il faut que je parte tout de suite.

— Mais... tu n'es pas réellement obligée d'y aller...

— Je ne peux tout de même pas les laisser tomber au moment où ils ont besoin de moi. Et puis, c'est une occasion d'aller gratis en Nouvelle-Zélande...

— J’ai mis sur pied une croisière à Melville...

— Avec toi en skipper et moi en marin de pont ? » ricanai-je.

Il avait recruté tout un équipage. Et Madame mère avait déjà envoyé les invitations à une réception.

Tant pis pour eux. Ils n’avaient pas à m’impliquer dans leurs embrouilles sans me le dire.

« Si tu ne veux pas me ramener, je prendrai un avion de ligne. Je n’ai pas d’argent pour payer le voyage, mais je peux vendre le collier... »

Ma méchanceté lui donna un coup au cœur.

Madame mère aussi était désolée.

« Faites vous-même la croisière, avec vos invités à la réception si vous voulez, lançai-je. Moi, je n’en ai rien à foutre.

— Oh ! Et moi qui te trouvais sympathique », gémit-elle.

Pendant ces quinze jours, ce fut le branle-bas de combat. Je ne suis pas retournée à l’école de voile, je ne voulais pas revoir Rule. D’ailleurs, même si j’en avais eu envie, je n’aurais pas pu. Préparer une croisière en Nouvelle-Zélande pour cinq personnes, sans compter l’équipage, était un travail d’organisation qui réclamait beaucoup de soin. Heureusement que quelques copains de la radio sont venus nous aider pendant leurs heures creuses. On a raccommodé les voiles, on en a aussi acheté de rechange ainsi qu’un nouvel émetteur (et après il restait encore la moitié du collier de la chère Margarita), on a révisé l’outillage et on a chargé des vivres pour un régiment... Comme si on partait pour une île déserte pour recommencer à zéro le peuplement de la planète.

Ce n’était pas la plus longue croisière qu’ait effectuée le *Manyac*. Il était venu de Barcelone à Melbourne en faisant des tours et des détours, choisissant escales et mouillages en fonction des circonstances et des envies du moment. Forts de cette expérience, Jem et Lida répétaient que tout devait être prévu, contrôlé, chronométré, bien plus que pour les autres croisières. Rien ne devait nous manquer, ni une fusée de détresse ni une bouteille de gin. Il nous fallait un paquet de cordages de secours et une bonne provision de cigarettes. L’agence de voyages qui nous avait fourni les clients nous avait donné la liste de leurs goûts et de leurs envies, liste à laquelle il ne manquait même pas leur marque préférée de capotes anglaises.

« Je suppose qu’ils apporteront eux-mêmes la marjolaine, remarquai-je.

— La marjolaine ? demanda Jem.

— Eh bien, oui... la camomille, et la poudre de perlimpinpin contre le ronflement et de l'eau du Carmen contre les piqûres de moustiques.

Lida avait bien deux bouteilles d'eau du Carmen, de la vraie !

Le jour J est arrivé. Tout était prêt pour le grand voyage. J'étais plus excitée qu'un chien devant son os. L'excursion à Darwin ne m'avait pas échaudée. De cette croisière, j'attendais des histoires fantastiques, des tempêtes incroyables, peut-être des sauvetages héroïques ! Je débordais d'enthousiasme à l'idée de ces calmes obstinés en haute mer, de ceux qui créent des situations limites entre les passagers. J'étais tout émue rien qu'en pensant aux découvertes des profondeurs insondables de l'âme humaine, aux secrets confessés pendant les nuits de pleine lune ou juste au moment où le *Manyac* s'apprêterait à sombrer. Des déclarations passionnées ! La comète de Halley qui réveillerait les loups-garous ! Que sais-je encore !

C'était aussi mes adieux aux antipodes. Le dernier peeling de l'âme. La seule chose qui me faisait chier c'était d'être obligée de faire la soubrette.

Mais quand on a eu rompu la dernière amarre, j'ai frissonné. Une prémonition ? Je n'ai eu ni l'envie ni le temps d'y penser. J'avais trop à faire.

Pendant que Jem, Lida et le matelot faisaient les manœuvres, je disposais les sièges sur le pont pour les clients.

Il y avait trois hommes et deux femmes. Je n'avais pas encore eu la possibilité de les jauger mais j'avais cru remarquer que le plus vieux – la soixantaine environ – mettait un peu trop d'insistance à regarder le cul de Lida, majestueusement tendu pendant qu'elle enroulait la chaîne sur le cabestan. Mais ce n'était peut-être que des inventions de mon imagination surexcitée.

Quand le *Manyac* a commencé à se balancer et ses voiles à siffler, les deux femmes sont sorties pour prendre le soleil sur le pont. Leurs strings laissaient libres le bas de leurs fesses rondes, leurs cuisses brunies et leurs seins fermes. On aurait dit qu'elles n'étaient vêtues que de leurs lunettes de soleil.

Lida était à la barre, Jem et le matelot surveillaient les voiles. Je me suis approchée des filles pour leur offrir le premier rafraîchissement.

Et c'est alors, à deux pas d'elle, que je l'ai reconnue.

II

« C'est ici la queue pour l'Australie ? »

C'était déjà bizarre d'entendre une inconnue te parler espagnol dans l'aéroport de Londres, mais la manière dont elle le parlait était plus bizarre encore.

« Tu viens de Majorque, non ? »

Elle m'a regardée avec stupéfaction. C'était une fille de bonne famille, c'est-à-dire qu'elle avait les cheveux mi-longs, teints en blond, le visage rond, les yeux légèrement maquillés, si bien qu'on aurait dit qu'elle avait les yeux bleus alors qu'ils étaient marron, des vêtements coûteux à l'élégance discrète, des accessoires parfaitement coordonnés, les mains soignées avec des ongles longs impeccablement vernis de rose. Ce que ma tante Antonia appelait une jeune fille qui a de la classe. Je lui donnais à peu près dix-huit ans.

« Pourquoi dites-vous ça ? me demanda-t-elle toujours en espagnol.

— Parce que nous les Majorquins nous parlons un espagnol désastreux. »

Je lui ai si bien cassé la baraque qu'elle s'est mise à me parler en catalan de Majorque.

« Vous aussi vous allez en Australie ?

— Oui. Et ne me dis pas vous. Je ne suis pas assez vieille pour ça.

— Chez moi on m'a appris à dire vous aux gens que je ne connais pas. »

Une gamine.

Elle m'est tombée dessus comme une avalanche, cette pauvre gosse. C'était une fille à papa typique, bête et m'as-tu-vu, contente d'elle et de son statut social. Une fille à qui sa naissance avait tout donné et qui croyait que tout cela était dû non au hasard mais à ses mérites.

Nous nous regardions avec une certaine condescendance, avec la seule différence qu'elle ne se rendait pas compte que je la méprisais autant qu'elle me méprisait. De toute façon, comme elle était plus jeune que moi, elle manquait d'assurance. Résultat : elle s'est collée à moi comme une sangsue. Nous avons attendu ensemble l'appel du vol pour l'Australie. Nous avons voyagé côte à côte et elle n'a pas cessé de

parler sauf pendant les escales – qu'elle passait à acheter du parfum et des sucreries dans les *free-shops* – et quand elle dormait. Dès qu'elle se réveillait, elle se remettait à parler.

Il faut que je reconnaisse qu'elle m'a offert tout ce qui n'était pas gratuit dans l'avion, et je peux vous dire qu'à bord de British Airways les oranges pressées coûtent une fortune et que c'était un luxe que je ne pouvais pas me payer. En échange, j'ai dû supporter le récit de ses exploits et de ceux de sa famille.

« ... Papa ne voulait pas me laisser partir. C'est ma mère et mon oncle Mathias qui l'ont convaincu... Maman est beaucoup plus moderne que papa. C'est une femme qui a beaucoup de personnalité et connaît les usages du monde. Elle dit qu'une femme doit connaître le monde pour pouvoir mener ses affaires. Moi je parle anglais, j'ai mon bachot et j'ai beaucoup voyagé. Mais maman dit qu'il me manque la patine d'un lycée étranger. À Palma j'étais dans une bonne institution, la meilleure de toutes, mais cela ne suffit pas. Et j'avais tellement envie de partir en Australie. Tu comprends, aucune de nos relations n'a envoyé l'une de ses filles dans un lycée de jeunes filles en Australie. Notre famille est bien connue, pas seulement à cause de la chaîne d'hôtels mais aussi pour son lignage. Mon grand-père était un aristocrate véritable. »

Il y avait des années que je n'avais pas entendu cette expression, *senor abuelo*. Je pensais que personne ne l'utilisait plus. Dans mon village, il n'y avait que cette pauvre ridicule de Tineta qui l'utilisait. Cristina avait fait une pose. Elle s'attendait peut-être à ce que je m'émerveille de voyager aux côtés de tant de noblesse, mais comme je ne faisais pas le moindre signe de satisfaction particulière, elle a continué.

— ... mais pendant la guerre, il était du côté des rouges, alors ils l'ont fusillé. Heureusement que papa et mon oncle Mathias se sont arrangés pour ne rien perdre, ni propriétés, ni commerces. Notre famille a été l'une des premières à construire un grand hôtel...

— Bonne mère !

— ... maintenant, on en a cinq... ou six. Oh, moi, je ne m'intéresse pas aux affaires. Mais quand papa et maman se sont mariés, on a dit que c'était les deux plus grosses fortunes de Majorque qui s'unissaient... Après les March, évidemment... Et comme je suis fille unique, tout sera pour moi. Mais mon oncle Mathias, qui est beaucoup plus jeune que papa... Maman aussi est beaucoup plus jeune que papa... Ils disent qu'il faut d'abord que je profite de la vie et que je m'amuse et aussi que je me cultive. Que j'aurai bien le temps après d'attraper la migraine quand j'aurai à tenir les rênes de toute

l'entreprise... Mais mon père n'arrivait pas à se décider à se séparer de moi si longtemps. En réalité, c'est pour six mois, pas plus. Mais il m'adore et il ne voulait absolument pas, mais mon oncle Mathias lui a dit : "J'ai toujours fait tout ce que tu as voulu à Cala Mura, maintenant c'est à toi de me faire plaisir, et au bout du compte, c'est pour le bien de Cristina..." Parce que Cala Mura est à moi. En réalité, la totalité de Na Morgana est à moi. Mon oncle Mathias veut y faire un lotissement et maman trouve que c'est une bonne idée. Mais moi je ne voulais pas et comme je ne suis pas encore majeure, c'est papa mon tuteur... Tu dors ?

— Hein ?

— Je croyais que tu dormais... Bon alors, j'ai convaincu mon père... C'est vrai que les écologistes aussi s'en sont mêlés mais ce sont des gens qui ne m'inspirent pas trop confiance... Enfin j'ai convaincu mon père qu'il ne fallait pas faire ce lotissement... Et quand mon oncle Mathias lui a dit qu'il avait obtenu une place à la pension Rutherford de Melbourne, qu'il avait dû user de toute ses relations parce que c'était un endroit où l'on n'acceptait que les filles des plus grandes familles du monde entier, mon père a dit que c'était trop loin. Mais ma mère et mon oncle Mathias l'ont convaincu. Et me voilà, assise à côté de toi ! »

Oui ! elle était là et bien là ! Quelle plaie !

Au moment où nous allions atterrir, elle a changé de disque :

« Et toi, qu'est-ce que tu vas faire en Australie ?

— J'y ai des amis.

— À Melbourne ? Il faut que tu viennes me voir à la pension. Donne-moi ton adresse. Je veux faire une grande fête et je t'inviterai, avec tes amis, s'ils veulent venir. »

J'ai fait mine de ne pas entendre. J'allais aux antipodes justement pour lâcher les amarres, je n'allais tout de même pas rétablir un lien avec mon pays au travers de cette mijaurée. Je me contentais de répondre évasivement et elle ne s'en est même pas rendu compte. Je ne sais pas pourquoi, mais elle avait unilatéralement décidé qu'elle serait mon amie.

« Je te trouve très sympathique, bien que nous ne soyons pas de la même... (elle n'a pas osé dire le mot).

— Classe sociale ? Non mon chou. Encore heureux ! »

Alors que je m'étais tapé tout son monologue, elle n'a pas levé le petit doigt pour m'aider quand les douaniers m'ont posé toutes ces questions horribles, cette idiote ! On aurait dit qu'elle ne m'avait

jamais vue !

Et quand on est sorties, elle ne m'a pas présentée à cette dame superbe et si élégante qui était venue l'attendre, avec un domestique en livrée, grand et balèze comme un géant, avec une moustache qui lui couvrait la moitié de la figure, et un tatouage magnifique sur le dos de la main gauche.

« Salut Cristina, bonne chance ! » lui ai-je crié en espérant qu'elle me ferait économiser le prix du taxi pour aller en ville.

La dame très belle et très élégante ne semblait pas me trouver très sympathique. Elle devait penser que je n'étais pas d'un milieu qui puisse l'intéresser. Moi, toujours bien élevée, et peut-être parce que j'avais d'autres choses à penser, je n'ai pas voulu déchirer devant elles le papier que Cristina m'avait donné en descendant de l'avion et sur lequel elle avait noté l'adresse de sa pension. Je pensais bien ne jamais l'utiliser, cette adresse.

Évidemment, aucune des deux n'a eu l'idée de me proposer de m'emmener en ville dans leur superbe limousine.

Mon taxi n'a pas eu plus tôt démarré que Cristina m'était sortie de la tête.

« Salut Cristina ! »

Elle a ôté ses lunettes machinalement mais le soleil aveuglant l'a obligée à fermer les yeux à demi. Elle a remis ses lunettes et s'est levée. Elle m'a regardée.

« C'est à moi que vous parlez ? » a-t-elle demandé en anglais.

Un instant j'ai hésité. Le visage n'avait pas cette fraîcheur qui m'avait frappée pendant le voyage. Pas cette distinction non plus. Et elle avait les cheveux roux, artificiellement roux.

« Cristina ! Tu ne me reconnais pas ? Toi, tu as changé, mais pas moi... Tu ne te souviens pas de moi ?

— Je ne comprends pas ce que vous dites. Excusez-moi. Vous ne parlez pas anglais ?

— Comme ça, tu ne me comprends pas ? Ah, je vois ! À l'aéroport, je t'avais fait honte avec ton accent de Majorque, alors maintenant, tu veux me faire croire que tu ne me comprends pas...

— Qu'est-ce qu'elle veut ? lui demanda l'autre femme. »

Cristina haussa les épaules.

« Je ne sais pas. Elle parle de quelque chose que je ne comprends

pas.

— C'est pas vrai ! » proclamai-je furieuse.

En vérité, je commençais à avoir des doutes. Et avec ces énormes lunettes de soleil qu'elle portait, ce n'était pas impossible que je me sois trompée. Je me sentais ridicule. Je ne sais pas pourquoi, j'avais été contente de la revoir. Et je ne sais pas pourquoi, j'étais fâchée qu'elle fasse semblant de ne pas me reconnaître.

Lida avait lâché la barre et s'était approchée. J'avais parlé si fort qu'elle s'était étonnée, d'autant plus que je parlais en catalan.

« Qu'est-ce qui se passe, demanda-t-elle en anglais.

— C'est cette femme, répondit Cristina en anglais. Je ne sais pas ce qu'elle veut parce qu'elle parle une langue que je ne comprends pas.

— Bien sûr que si, tu me comprends, idiote ! C'est dans cette langue-là que tu m'as cassé les pieds pendant tout le voyage ! La famille Segura ! L'importante famille Segura ! Et la noble grand-mère, et les hôtels... Et cette île vierge... Comment elle s'appelle déjà ?... Na Morgana... Et des "tu viendras me voir à la pension ? Je ferai une fête et je t'inviterai, toi et tes amis..." Et maintenant tu dis que tu ne comprends pas ?

— Lonia ! Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? » s'exclama Lida.

L'un des trois hommes s'était approché en silence et regardait les femmes d'un air furieux. C'était la première fois que je le voyais de près. Au premier abord, je ne sais pas si je lui ai trouvé une tête de majordome ou de maquereau, mais, en tout cas, c'était une tête qui ne me revenait pas.

« Quelque chose ne va pas ? demanda-t-il.

— Non, non, répondit Lida. Nous voulions juste savoir si elles voulaient boire quelque chose. » Du regard, elle m'avait fait signe de m'éloigner. Impérativement.

« J'en suis sûre, Lida (en fait, je n'en étais plus si sûre), j'ai fait le voyage avec cette fille...

— Tu ne nous en avais pas parlé...

— Parce que ça m'était complètement sorti de l'esprit. C'était absolument sans intérêt. Une de ces nénettes de Palma, insupportables, qui pensent qu'elles peuvent se payer la tête des gens... Mais c'est bizarre, elle m'avait dit qu'elle allait dans une pension de jeunes filles... Elle m'a bourré le mou...

— Tu es sûre de ne pas te tromper ?

— Ben... peut-être que si... C'est qui ces gens ?

— À l'agence de voyages, on nous a dit qu'il y avait deux couples et le secrétaire des types. On n'en a pas demandé plus... Celui qui est monté sur le pont, ça doit être le secrétaire, parce qu'il s'est installé dans une cabine pour lui tout seul.

— Et les deux autres... Les filles sont très jeunes, et l'un des mecs est un vieux débris.

— Tous les deux, tu veux dire... Tu serais devenue puritaine ? » dit-elle en riant.

Le plus jeune s'approchait de nous. Pas du tout un débris ! Un corps d'homme magnifique sur une paire de jambes qui donnaient envie de les sentir s'enrouler autour de soi. Mais il avait toujours cette expression si désagréable, celle d'un maquereau. Il avait l'air de tout, sauf d'un secrétaire.

« Tu parles d'un mec, grand Dieu !

— Quelle sale gueule ! » m'exclamai-je.

Lida essaya de faire passer pour un sourire adressé au secrétaire le rire que ma remarque lui avait déclenché. Et le plus fort c'est qu'elle y parvint.

« Les filles voudraient boire quelque chose », dit-il, lui aussi avec un sourire qu'il voulait enchanteur.

Ce n'était pas réellement une manière de s'exprimer quand on est secrétaire et il s'en rendit compte. Il me lança un regard de séducteur – qui en une autre occasion m'aurait donné le frisson, c'est vrai, quoi, j'aime les voyous, c'est ma faiblesse – et pensa que comme rectificatif, ça suffisait.

Je suis allée préparer mes rafraîchissements, bien décidée à suivre le conseil que Lida venait de me donner. Nous devons cohabiter un paquet de jours avec ces gens qui ne semblaient pas enclins à user de familiarité avec l'équipage. Alors chacun pour soi, et bon vent dans les voiles !

Bon vent dans les voiles, tu parles ! Du vent, autant qu'on en voulait ! Mais pas un souffle de bon ! On n'a fait qu'un début de croisière parce qu'au troisième jour de navigation, quand Jem a interrogé la météo pour avoir les prévisions, on lui a recommandé de faire demi-tour.

« On avait pourtant eu les prévisions avant de partir ? » demanda le secrétaire les sourcils froncés.

Il n'était plus en short parce que le vent de l'antarctique – qui s'obstinait à souffler comme un malade – lui aurait gelé les poils de ses superbes jambes. Si superbes qu'entre nous on l'appelait « Belles-

Guibolles ».

« Bien sûr que si, dit Jem, mais on vient de nous annoncer un changement de temps. Au lieu d'un voyage de plaisir, on risque de faire, au mieux, une expédition pour tester notre résistance à la congélation... On pourrait même réussir à devenir les premiers êtres humains en état d'hibernation...

— Je ne vois pas ce que ça a de drôle », déclara Belles-Guibolles, les sourcils de plus en plus froncés.

Il a bien été obligé de se taire. Lui et les deux couples. Et nous aussi, parce qu'avec ce contretemps, nous courrions le risque de voir notre pognon s'évanouir.

« Ils peuvent refuser de payer le reste », dit Lida. Et avec ce qu'on a investi pour cette croisière...

« Vous aurez de quoi manger pour un an », dis-je.

Les deux filles, elles, semblaient ravies du changement d'itinéraire. En réalité, les pauvres, depuis qu'elles étaient montées à bord, elles n'avaient pas trop eu l'occasion de profiter du voyage. En partie à cause du mauvais temps qui s'était levé quelques heures seulement après l'appareillage, mais surtout parce que les vieux débris leur faisaient passer la majeure partie du temps dans leur cabine respective, d'où elles ne sortaient que pour manger.

Je n'avais pas essayé de parler à nouveau à Cristina, mais je m'étais rendu compte qu'elle, quand Belles-Guibolles n'était pas en vue, ce qui ne s'est produit que rarement, m'observait derrière ses lunettes noires.

« Je ne sais pas si c'est ta Cristina de Majorque ou non, me dit Lida, mais cette fille cherche à te cacher quelque chose. Elle n'enlève absolument jamais ses lunettes noires.

— Elle n'a pas non plus de vernis rose sur les ongles comme lorsque je l'ai connue. »

Ni rose ni rien. Elle avait le bout des doigts à vif que c'en était pitié ! Elle se rongait les ongles frénétiquement, désespérément. En silence. Alors Belles-Guibolles lui faisait un signe imperceptible de la tête et elle le suivait docilement dans sa cabine. Quand elle en sortait, au bout de quelques minutes, c'était pour aller directement dans la double cabine, où le vieux l'attendait. Et au voyage de retour, même chose.

La malheureuse ! Elle en avait bien rabattu !

Le jour où nous avons changé d'itinéraire, nous avons attrapé Belles-Guibolles au moment où il s'apprêtait à jeter un sac en plastique à la mer.

« Ah ! non ! Pas ça ! En mer on ne jette que des restes biodégradables et encore, après les avoir broyés. Du plastique, jamais. On va le garder et on le jettera à la poubelle en arrivant au port... »

Je lui avais parlé sur un ton ridiculement aimable. Cet homme si attirant me déconcertait. J'ai tendu la main pour prendre le sac et il m'a gratifié d'un coup brutal sur le bras. Adonis ou pas, je n'allais tout de même pas me laisser cogner par un homme, simplement parce qu'il était beau.

« Pour qui tu te prends, connard ? » ai-je dit en catalan.

L'homme était de mauvaise humeur. Et c'était un salopard de maquereau. Il n'a pas compris ce que je lui ai dit. Mais ce n'était pas utile. Mon ton de voix était suffisamment explicite.

« Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas, ma belle, siffla-t-il en anglais entre ses dents tout en me griffant le bras avec ses ongles, tu sais de quoi il s'agit, alors tu la fermes ! »

Et il a gardé le sac en plastique. Et j'ai eu un gros bleu sur le bras.

J'ai tout raconté à Jem et à Lida.

« Tu sais, Lonia, le mal de mer parfois, ça donne des hallucinations, me dit Jem.

— Et ce bleu, là, c'est une hallucination aussi ? Vous avez les yeux bouchés ou quoi ? Si vous ne voulez pas me croire, ne me croyez pas ! Si vous ne voulez pas croire que ce type surveille Cristina, ne me croyez pas ! Si vous ne voulez pas croire qu'elle est bien Cristina, ne me croyez pas ! Si vous ne croyez pas qu'il y a une histoire louche autour de Cristina, ne me croyez pas !

— Ne t'énerve pas comme ça Lonia ! Lida essayait de ramener le calme.

— Vous ne voyez donc pas que ces pauvres filles...

— On va faire une chose, Lonia. Quand il va monter sur le pont, j'irai chercher le sac en plastique dans sa cabine, proposa Jem.

— Inutile, je sais ce que tu vas trouver.

— Comment tu le sais ?

— Des seringues. Les deux filles ont les bras couverts de traces. Ce n'est pas cela qui m'inquiète...

— Quoi, alors ?

— La situation de ces deux filles.

— Ce sont des putes de luxe, qu'est-ce que tu veux trouver de plus ? dit Jem.

— Ça aussi je le sais. Mais elles le sont par plaisir ou on les oblige ?

— Tu deviens bête, Lonia ? Tu as déjà vu une pute qui le soit par plaisir ? lança Lida.

— Je veux dire...

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? Qu'on aille voir les flics en arrivant à Melbourne ? »

Évidemment, cela n'aurait servi à rien. Mais j'étais décidée à parler à Cristina, à l'obliger à parler coûte que coûte. Ne serait-ce que pour savoir si tout le baratin qu'elle m'avait fait supporter dans l'avion n'était qu'un chapelet de mensonges. Mon orgueil professionnel était en jeu.

« Si vous continuez à me casser les pieds, je vais le dire au secrétaire de mon ami. »

La pute m'avait lancé cette menace le lendemain, dans un anglais impeccable.

« Je me plaindrai auprès de l'agence de voyages qui vous a recrutés et elle ne vous amènera plus jamais de clients.

— De quoi tu as peur ? »

De rien. Elle n'avait peur de rien.

Nous avions fait savoir par radio à l'agence de voyages et à nos copains de la radio qu'on avait dû interrompre la croisière.

À Elwood, une voiture avec un chauffeur était venue récupérer les clients et Maurice et Deborah nous attendaient pour nous aider à tout nettoyer et à tout ranger. Le soir, Maurice avait organisé chez lui une fête de consolation. Il fallait qu'on se dépêche.

Deborah faisait un paquet des draps pour les porter à la blanchisserie. Elle est montée sur le pont, une enveloppe à la main.

« Lonia... »

C'était une enveloppe à nous. Mon nom y était écrit. À l'intérieur, une feuille écrite à la main et une autre enveloppe fermée.

« Lonia, tu as raison. Je suis Cristina Segura. S'il te plaît, poste cette lettre. Merci. »

Sur l'enveloppe fermée, un nom et une adresse : Bernat Segura. Lucmajor, Majorque.

« Qu'est-ce que je te disais ? J'ai tendu l'enveloppe à Lida.

— Merde alors ! » a crié Lida.

Est-ce qu'il fallait que je l'ouvre ? Lida disait que oui. Jem disait que non. Deborah et Maurice n'y comprenaient rien. Finalement, je ne l'ai pas ouverte. J'ai mis des timbres et je l'ai postée.

Ce soir-là, pendant la fête, je me suis saoulée. Comme je ne bois jamais, rien que l'odeur de l'alcool m'aurait suffi. Mais je ne me suis pas précisément contentée de le renifler...

Le lendemain, je me suis réveillée dans le lit de Maurice. J'avais comme des cailloux à la place du cerveau et les oreilles me sifflaient. Maurice m'a fait boire un truc à base de gin, de crème et de je ne sais quoi. Au bout d'un moment, les cailloux sont devenus caoutchouteux et les sifflements, des roucoulements de colombe.

« Qu'est-ce que je fais là ?

— Qu'est-ce que fait une femme dans le lit d'un homme ? »

Un homme ! Maurice était un gamin de vingt-quatre ans ! Je me suis sentie flattée, évidemment, qu'un galopin comme lui s'intéresse autant à moi. Mais je me sentais vieille. Et, en plus de ça, laide. Pleine de manies et d'infirmités.

« Et alors ? J'avais posé la question tout en redoutant le diagnostic.

— À toi de dire.

— Moi ? Je ne me souviens de rien !

— Dommage. Tu as été sensationnelle ! »

Il portait seulement une serviette nouée à la taille. Et le long de la colonne vertébrale, un tatouage avec des fleurs entrelacées. Chez les Australiens, le tatouage c'est une vraie maladie ! Je me suis souvenue d'une main tatouée, mais au moment où j'essayais de me souvenir de l'homme à qui elle appartenait, Maurice s'est assis au bord du lit et le nœud qui tenait sa serviette s'est défait. J'ai eu tout d'un coup envie d'être encore sensationnelle, et surtout, de m'en rendre compte. Ce grand garçon à figure d'ange avait un corps qui changeait le caoutchouc de mon cerveau en une ouate à la douceur délicieuse. Nous avons été tous les deux sensationnels.

III

Je suis descendue au terminus de la ligne 19. Je voulais avoir le temps d'explorer le quartier, parce que je ne connaissais cette partie de la ville que pour l'avoir traversée en bus, en allant à Sydney. Fakers Road, c'était là, au coin de la Hume Hayway.

C'était une rue pas très large, mais bien aérée, avec peu de circulation, comparée à la file continue de la Hume Hayway en direction de Sydney. Elle était étonnamment silencieuse avec des trottoirs bordés de magnolias, et de chaque côté, des jardins anglais qui avaient pris la place de la végétation tropicale et qui donnaient à l'endroit une élégance très éloignée de ce que j'imaginais être les antipodes.

L'air européen de Melbourne, qui comble d'aise ses habitants, affichait ici sa plus belle expression. D'une certaine manière, cette partie de la *queen city* me rappelait, à quelques différences près, la partie haute de la Barcelone anarchiste, artificielle et prétentieuse. Mais les gens de Sydney mentent lorsqu'ils disent que Melbourne est une ville puritaine et ennuyeuse. Ce n'est pas vrai.

Disséminés entre les jardins, des manoirs avec des petites bonnes portant coiffe, qui nettoyaient des fenêtres à petits carreaux et des majordomes en gilets rayés, qui arrosaient les plates-bandes. Pour être honnête, pas de petites bonnes ni de majordomes, mais ils n'auraient pas juré dans le paysage. Ils auraient complété le tableau et animé le climat qui y régnait : calme, confort et distinction.

Pension Rutherford : une inscription en laiton sur plaque de marbre.

« Je viens voir M^{lle} Cristina Segura. »

Eh bien, là oui, c'est un majordome qui avait ouvert la porte et il avait un gilet à rayures.

« Vous avez rendez-vous avec M^{rs} Joil ?

— Je ne viens pas voir M^{rs} Joil. Je viens voir miss Cristina Segura. C'est qui M^{rs} Joil ?

— Et vous, qui êtes-vous ?

— Une amie de Miss Cristina Segura. »

Il m'a tourné le dos sans rien dire et il a disparu par une porte à droite du vestibule. Un vestibule courbe, avec un œil de bœuf au

plafond qui répandait une lumière laiteuse, apaisante. À gauche, un escalier tournait vers une galerie intérieure, d'où parvenaient des rires et les échos assourdis d'une musique techno. En face de moi, des grandes baies vitrées laissaient voir un jardin intérieur avec piscine couverte. Des jeunes filles s'y prélassaient, quelques-unes à poil. Vues du vestibule, on aurait dit, sans exagérer, des photos tirées d'une revue artistico-pornographique. Il y avait aussi deux filles, visiblement moins gâtées par la nature, genre pots à tabac avec de grosses jambes, vêtues d'une chemisette et d'un short, qui servaient à boire et massaient les plus jolies. Et un homme, grand et costaud, en complet gris blanchâtre et chapeau de paille, circulait parmi elles. Il touchait un cul ou pinçait un bout de sein, et la fille pincée se levait d'un bond, endolorie, mais n'osait pas gifler l'homme en costard.

Tout cela paraissait invraisemblable, et pourtant... Il était différent, mais c'était bien lui. La seule chose qui n'avait pas changé, c'était la moustache et la fleur de couleur, tatouée sur sa main gauche. C'est-à-dire que M^{rs} Joil devait être...

« M^{rs} Joil va vous recevoir dans un instant », le gilet à rayures me faisait signe de le suivre.

Effectivement, M^{rs} Joil était la dame très jolie et très élégante qui était venue à l'aéroport chercher Cristina, avec un chauffeur moustachu à la main tatouée que je venais de voir déguisé en patron de bordel.

« Je suis désolée de vous avoir dérangée, M^{rs} Joil. Je crois que le majordome ne m'a pas comprise. Je venais juste faire une visite à Cristina Segura... Ce n'était pas nécessaire de vous déranger, c'était elle qu'il aurait dû appeler. »

M^{rs} Joil m'écoutait attentivement.

« Nous avons l'habitude de contrôler les visites que reçoivent les jeunes filles. Elle fit une pause. Leurs familles nous les confient et nous avons la responsabilité de veiller sur elles. Notre réputation nous y oblige, vous comprenez. »

Où voulait-elle en venir, cette garce ?

« Qui êtes-vous ? »

Après m'avoir fait décliner mon état civil, moitié exact, moitié fantaisiste, elle a voulu vérifier avec mon passeport.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est une pension pour jeunes filles de bonne famille ou bien un commissariat de police ? Faites venir Cristina. Elle vous expliquera elle-même qui je suis, d'où je la connais et tout ce que vous voulez savoir sur moi.

— Le problème, c'est qu'ici il n'y a aucune jeune fille de ce nom. Et il n'y en a jamais eu. En vérité, je ne connais aucune jeune fille qui s'appelle ainsi. » Elle était splendidement imperturbable, la garce. Comme si elle n'avait dit que la vérité vraie.

« Allons bon ! Et pourquoi vous ne me l'avez pas dit tout de suite ? Pourquoi vouliez-vous voir mes papiers ? Ce n'est pas la peine de me raconter des bobards, vous savez ! Je vous ai vus, vous et votre proxo, celui qui est à la piscine, quand vous avez emmenée Cristina devant moi, à l'aéroport de Tullamarine. Que Cristina ne soit pas ici en ce moment, je veux bien le croire. Mais que vous ne la connaissiez pas... Allez, ça suffit comme ça ! Moi aussi, vous me connaissez !

— Mademoiselle, permettez-moi de vous dire que personne n'est autorisé à me parler sur ce ton. Surtout pas chez moi. Vous allez me faire le plaisir...

— Et moi, je tiens à vous dire que personne n'est autorisé à se payer ma tête de manière aussi effrontée. Vous allez donc me faire le plaisir de me dire où est Cristina. Où l'avez-vous emmenée quand vous l'avez prise à l'aéroport ?

— Je vous dis que vous vous trompez... »

Une cabocharde, la mégère ! Putain de moine !

« Allez, ça suffit ! Où est Cristina Segura ? »

Je pouvais être encore plus cabocharde qu'elle.

« Je ne suis pas disposée à supporter plus longtemps vos impertinences. »

Le gilet à rayures était arrivé et m'avait traînée doucement, façon de parler, vers la sortie, m'avait poussée dehors et m'avait claqué la porte au nez.

J'ai marché dans Fakers Road en tournant le dos à Hume Hayway, j'ai tourné au premier croisement et je me suis promenée un bon moment dans le quartier. J'étais sûre que tôt ou tard j'allais découvrir quelqu'un qui me suivait. Puis je me suis fatiguée. Personne, ni à pied ni en voiture. J'étais si absorbée à scruter le peu de gens qui passaient sur les trottoirs et les voitures qui me paraissaient rouler avec une lenteur excessive, qu'en traversant une rue, j'ai machinalement regardé à gauche au lieu de le faire à droite.

Mon visa de séjour de six mois en Australie aura expiré que je ne me serai pas encore habituée au fait que les voitures roulent à gauche. Plus d'une fois, j'ai dû faire précipitamment un saut en arrière, après avoir entrepris, très sûre de moi, de traverser la rue. Malgré les feux rouges qui ouvraient le passage aux piétons, l'instinct de survie me

faisait bien vérifier qu'il n'y avait aucune voiture qui s'approchait. Mais je vérifiais du mauvais côté.

J'ai donc regardé à gauche, fait un pas sur la chaussée et, tout d'un coup, sur ma droite, un bolide déchaîné me rentre dedans et manque me régler mon compte une fois pour toutes. Je ne sais comment je m'y suis pris, j'ai fait un saut en arrière sur le trottoir, sans avoir pu insulter le chauffeur de la voiture et sans que mon corps ait eu droit à sa décharge d'adrénaline. La voiture blanche, très basse, s'éloignait à toute vitesse sans même s'être rendu compte qu'elle avait failli me tuer. Je me suis appuyée contre le feu rouge, mon sang s'était glacé dans mes veines.

« Ça va ? »

Une dame d'une soixantaine d'années, boulotte et placide, un panier à la main, me regardait avec compassion. La voilà, pensais-je. Un tel personnage détonnait dans ce quartier. Pour me suivre, ils auraient pu trouver un moyen plus intelligent. Et quand la femme m'a tendu un mouchoir imbibé d'eau de Cologne, je l'ai repoussé sans égards et je me suis mise à courir jusqu'à l'arrêt de tramway.

« Pauvre femme ! me dit Lida, elle le faisait certainement avec la meilleure volonté...

— C'est possible. Malheureusement, la méchanceté des uns, c'est les autres qui la paient. » J'avais la réplique philosophique.

J'étais furieuse. Aucune des deux démarches n'avait donné de résultats. Jem et Lida n'avaient pas non plus réussi à obtenir des éclaircissements auprès de l'agence de voyages.

« ... ils disent qu'ils se contentent de jouer les intermédiaires entre les clients et nous.

— Et vous y croyez, évidemment ! Ma voix était chargée d'un mépris arrogant.

— Il n'y a rien d'extraordinaire à ça. On est dans un pays libre, où il n'y a pas de carte d'identité. Même si les clients ont payé avec une carte de crédit, l'agence n'a pas à nous en donner les références... Mais à dire vrai, c'est bizarre qu'ils aient réglé en liquide... Ici, c'est le paradis des cartes de crédit...

— S'ils avaient oublié quelque chose à bord, comment on pourrait leur rendre ?

— Quelle excuse tu crois qu'on leur a donné pour justifier qu'on veuille contacter les clients ? On a dit qu'ils avaient oublié une bague, dit Lida. Ils nous ont dit de la confier à l'agence ou de la garder, que les clients viendraient la chercher...

— Lonia, je crois qu'il vaudrait mieux que tu laisses tomber, me recommanda Jem. Si Cristina avait besoin de ton aide, elle aurait eu vingt fois l'occasion de te le dire, malgré la surveillance de Belles-Guibolles.

— Pourquoi elle n'a pas posté elle-même la lettre à son père ?

— Comment tu veux que je le sache ?

— Je ne vois pas pourquoi tu te sens responsable d'elle ! Je te connais trop bien, bourrique, gronda Lida. Si tu veux te foutre dans la merde, attends d'être rentrée à Barcelone. Tu n'en as plus pour longtemps. »

Lida avait raison. Ce n'était pas la peine d'être venue aux antipodes pour me replonger dans les mêmes histoires. Mais je venais de décider de perdre le billet de retour que m'avait payé Arquer et de rester dans le cul du monde jusqu'à ce que j'ai rencontré Cristina.

Je ne sais pas jusqu'à quel point mon désir de ne pas mêler Jem et Lida à ce que je voulais faire a influencé ma décision. Peut-être que tout simplement je voulais éviter d'être obligée de m'expliquer sur ma conduite. En tout cas, Maurice n'a pas eu à insister beaucoup pour que j'aille vivre chez lui, dans sa maison avec jardin potager de Heltham.

« Il est à tes genoux ! Lida n'était pas très convaincue.

— Alors tu ne veux plus partir ? me demanda Jem. Tu sais à quoi tu t'exposes, je pense ?

— C'est très excitant d'être clandestin. Je mentais avec aplomb. Et cette folie avec Maurice, aussi. Je continuais à mentir. Aussi longtemps que ça dure, évidemment.

— Ne joue pas les écervelées, nom de Dieu ! » Lida criait, franchement en colère.

Cyniquement elle ajouta :

« Je croyais que tu n'aimais pas les petits jeunes. »

C'est vrai que j'aime les hommes mûrs, pas les petits jeunes. Mais je dois à la vérité d'avouer que j'aime les hommes mûrs parce que je crois que je ne peux plaire qu'à des hommes mûrs. Ce qu'on appelle la crise de la quarantaine, moi, pour me distinguer, j'avais commencé à la faire vers trente-cinq ans... Et ça durait toujours.

Mais je ne leur ai pas donné la raison vraie qui m'a décidée à aller vivre avec Maurice : la veille, pendant qu'ils étaient à la radio, j'étais montée sur le pont et j'avais vu un homme planté sur le quai. Il était habillé exactement comme ne le sont jamais les gens habitués à la

mer. Comme les apprentis chasseurs qui se mettent sur le dos l'uniforme acheté aux Galeries Lafayette et qui sont incapables de descendre un moineau. Pareil mais en plan maritime. Un pantalon blanc, un polo à rayures bleues et blanches, une casquette bleue à visière, des mocassins à semelle de caoutchouc pour ne pas rayer le bois du yacht. Impeccable. Gigantesque. Caméléonien : avec la même énorme moustache que le chauffeur et la même fleur sur la main.

Il venait chercher la bague. Sûrement.

« Alors tu es aussi secrétaire ? » je lui ai demandé.

Mais j'ai dû dire cela dans un anglais incompréhensible, parce qu'il ne m'a pas comprise. Il me regardait d'un air peu rassurant mais je n'ai pas pu m'empêcher de faire la maligne. À ma façon, évidemment.

« Un *ring* ? Je ne sais pas. Les patrons du bateau ne m'ont rien dit... D'où tu tiens cette histoire ?

— C'est l'agence de voyages qui nous a prévenus.

— Ils vous ont prévenus. Donc, ils ont dû vous prévenir. Vous ne vous en étiez pas rendu compte ? »

Une pause de ma part. Un silence furibard de la sienne.

« Quelle sorte de *ring* ? Un brillant ? Un anneau *digger* avec une opale ? En or ou en laiton ? Nous avons tellement de bagues oubliées que les clients ne sont pas venus rechercher...

— Tu veux jouer aux devinettes, *dolly* ? »

Dolly, mon cul ! Bien sûr que je veux jouer. C'est vrai que tu ne sais pas, marin d'eau douce, comment s'appelle l'une des *dollies* qui ont fait la croisière ? Elle s'appelle Cristina Segura. Tu ne dois pas savoir non plus que c'est elle que tu es allé chercher à l'aéroport, il y a six mois, avec M^{rs} Joil.

Apparemment, il avait épuisé ses réserves de patience. Jusque-là, on avait bavardé, moi sur le pont du *Manyac* et lui, planté sur le quai. Mais tout d'un coup, il a sauté sur le pont et m'a attrapé le poignet sans réelle douceur. Dans la main tatouée était apparu un couteau, brillant, menaçant.

J'ai fait deux choses en même temps : je lui ai filé un coup de genou dans les roustons – spécialité de la maison – et je me suis mise à crier comme une jeune fille effarouchée.

Des entrailles des yachts voisins, des gens sont sortis. Les matelots de service au club nautique sont arrivés et à l'extrémité du pont est apparue – miracle bizarrement opportun – une voiture de police.

Les deux pandores l'ont emmené, sans lui passer les menottes parce

que le pauvre homme était encore courbé en avant, les deux mains sur les couilles. J'ai bien eu le sentiment qu'ils ne l'arrêtaient pas mais qu'ils l'arrachaient de mes griffes, qu'ils ne l'emmenaient pas au commissariat mais qu'ils allaient le relâcher, sain et sauf, à la porte de la pension Rutherford. C'était évident puisqu'ils ne m'avaient posé aucune question et que de surcroît ils n'avaient même pas pris la peine d'écouter mes explications.

Avec tout ça, j'avais réussi à récupérer le collier de la mère Daisy, que j'avais mis en gage et en plus j'avais toujours la bague que m'avait donnée Rule, au cas où. Et comme chez Maurice, c'était lui qui payait tout – pour parler crûment, je me faisais entretenir et j'en étais fière – j'ai décidé d'acheter une voiture d'occasion pour mes allées et venues.

Je suis retournée à Fakers Road. Je me suis garée près de la pension Rutherford et j'ai épongé la sueur de mon front. En avril à Melbourne, il fait plutôt frais et les gens portent déjà leurs vêtements d'hiver. Mais conduire dans une ville où l'on ignore tout des directions indiquées et où par-dessus le marché on conduit à gauche, ferait transpirer la femme la plus expérimentée, même par un froid polaire.

J'ai regardé entrer et sortir les gens de la pension. Des filles surtout, mais toujours accompagnées d'un ou deux énergumènes de type armoire à glace, histoire de décourager ceux qui auraient voulu les approcher. De cette façon-là, il n'y avait rien à faire. De toute la journée, une seule fois, il n'y en a eu que deux qui sont sorties sans escorte. Mais je n'ai pas eu le temps de m'approcher : une voiture, portières ouvertes, les attendait juste à l'endroit où le sentier du jardin croise le trottoir aux magnolias.

Ce soir-là, Maurice avait acheté de quoi faire un dîner végétarien. Il me gâtait, le petit. Il m'a parlé de son enfance à la ferme, en plein *backout*, quand les radio-écoles n'existaient pas encore ; de son grand-père qui lui avait appris à lire ses lettres. Moi, je lui ai raconté mon enfance à Majorque et la bonne sœur qui voulait nous faire apprendre les voyelles à coups de gifles.

Ensuite il m'a fait une démonstration de l'art d'aimer qui témoignait d'une imagination audacieuse et diversifiée.

Le lendemain matin, après un sommeil profond et réparateur, je me suis réveillée fraîche comme une rose. Et au lieu d'aller à mon cours d'anglais – je l'avais inventé pour couvrir mes activités réelles – je suis retournée dans le quartier de Toorak et je me suis de nouveau postée sur Fakers Road.

Il y eut encore moins d'entrées et de sorties que la veille. Quand j'ai vu deux filles sortir seules de la grande maison par une porte latérale, je suis sortie de la voiture de sorte que lorsqu'elles sont

arrivées au premier magnolia, je me suis trouvée à côté d'elles, un plan de la ville à la main, jouant les touristes égarées. Je m'étais précipitée pour rien, car aucune voiture ne les attendait : c'était des laiderons. Elles n'étaient ni habillées ni maquillées comme les autres, mais beaucoup plus discrètement pour cadrer avec leur physique peu gâté par la nature. Elles avaient des traits d'Orientales et parlaient un sabir franchement incompréhensible.

« Please... », – je les avais arrêtées aimablement.

Elles m'ont regardée avec étonnement. Avec inquiétude peut-être ? L'une d'elles a jeté un coup d'œil furtif à la maison. Cette attitude était franchement bizarre dans une ville où l'on n'a jamais besoin de demander de l'aide parce qu'elle est partout offerte généreusement, rien qu'à voir quelqu'un un plan à la main.

« Cette maison d'où vous sortez, qu'est-ce que c'est ? leur demandai-je. Une pension de jeunes filles, certainement pas. Ne vous fatiguez pas à me sortir cette ritournelle. Écoutez, je veux retrouver une de mes amies. Je sais que M^{rs} Joil...

— *No understand* », dit la plus craintive dans un anglais encore plus mauvais que le mien, en tirant l'autre par le bras pour s'en aller.

Je les ai attrapées toutes les deux par le bras pour les retenir.

« *Yes, you understand*. Vous ne vous rendez pas compte que si vous avez peur vous y resterez enfermées toute votre vie ? Venez, je vous emmène ailleurs pour qu'on puisse parler tranquillement. Ma voiture est ici. »

La plus courageuse paraissait m'avoir comprise et être disposée à me suivre. Elle dit quelque chose à l'autre qui secouait la tête pour dire non, l'air effrayé, et me demanda dans un anglais très rudimentaire :

« *You no tricky ?*

— Non, je ne vous raconte pas d'histoires. Je veux savoir où est mon amie. Et je veux savoir quelles embrouilles il y a dans cette maison. Je veux vous aider, vous comprenez ?

— *Very dangerous, very trouble.* »

Je m'y attendais. Mais je n'obtiendrais rien sans me mouiller.

Les filles se sont remises à marcher et je les ai suivies. Elles ne cherchaient apparemment pas à se débarrasser de moi, mais à s'éloigner de la maison. Mais elles n'en ont pas eu le temps, j'ai vu à ce moment Gilet-à-Rayures qui arrivait en gesticulant par le sentier. Elles se sont arrêtées à côté d'un magnolia, comme hypnotisées par l'homme qui s'approchait.

Je me suis éloignée discrètement mais rapidement et quand le majordome les a attrapées toutes les deux par le bras pour les ramener à la maison, j'avais déjà disparu derrière les arbustes de l'autre jardin.

Pour revenir à ma voiture, j'ai fait un grand détour en maudissant ma malchance. Si je n'avais pas été si pressée, si j'avais attendu qu'elles soient hors de vue de la maison...

Tu baisses Lonia. Quand on fait ce métier, il ne faut pas être si impulsive. La réflexion et l'intuition sont les meilleurs atouts et toi, Lonia, tu es en train de les perdre.

Je n'ai pas eu le temps de terminer mon autocritique : à ce moment, le Caméléon tatoué sortait de la maison avec deux types. Ils ont descendu puis remonté la rue, sans trop de conviction, puisqu'ils ne m'ont pas vue. Je m'étais bien sûr recroquevillée sous le volant, mais s'ils avaient été un tant soit peu attentifs, ils m'auraient piquée.

À l'instant même où ils sont rentrés dans la maison, la voiture est apparue au carrefour de Hume. La voiture blanche si basse et aux formes si scandaleusement arrondies ! Elle arrivait sans les crissemments du jour où elle avait failli m'écraser. Son chauffeur – quel qu'il soit – conduisait au rythme rapide mais discipliné de la circulation de Melbourne, telle une conversation où personne ne dit un mot plus haut que l'autre et où personne ne coupe la parole à personne.

Tu aurais dû te rendre compte, Lonia Guiu, qu'il n'était pas logique dans cette ville civilisée qu'une voiture te frôle à moins qu'elle n'ait envie de te supprimer.

M^{rs} Joil sortait maintenant de la maison et montait dans la voiture. La voiture démarra et moi je la suivis, avant d'avoir eu le temps de réfléchir.

Pour quelqu'un qui, comme moi, était experte en filature automobile, cette course a été un supplice. La circulation était plus fluide qu'à Barcelone. Plus sage. Plus tranquille. Il est évident que lorsqu'on est habitué à des choses très compliquées, les choses simples semblent très difficiles. Surtout quand les choses simples sont symétriquement inverses des choses compliquées.

Tant qu'on a été sur Hume, aucun problème, la voiture blanche sur une file, moi sur une autre. Sauf que je n'ai pas freiné quand le tramway s'est arrêté et que j'ai failli renverser un passager qui descendait. J'ai entendu qu'on criait après moi, mais j'ai vu que la voiture blanche avait mis son clignotant pour tourner et je me suis placée dans son sillage. Évidemment, la rue dans laquelle nous avions tourné était à double sens et j'étais sur la mauvaise file. J'ai freiné juste à temps. Mais la voiture qui était en face de moi a freiné une

fraction de seconde trop tard et j'ai entendu un bruit de verre brisé. J'ai fait marche arrière en obligeant une voiture qui était derrière moi à se déporter bruyamment. Pagaille généralisée. On voit bien que ce genre de chose ne se produit que rarement à Melbourne, mais quand ça arrive, les gens pètent les plombs facilement. Je ne pouvais pas me payer le luxe d'essayer de calmer la foule en état de surexcitation nerveuse. En outre, je n'avais pas encore bien la maîtrise de l'encombrement de ma voiture, dont le volant placé à droite me désorientait. Alors j'ai fermé les yeux et j'ai foncé. Au bout de la rue, la voiture blanche était en train de disparaître. J'ai accéléré et doublé les autres voitures, sans hésiter, quand il le fallait et que je le pouvais, à me lancer sur la voie de droite et c'est avec la bénédiction de mon ange gardien que je suis arrivée au bout de la rue. Je me suis faufilée dans la ruelle par où avait disparu la voiture blanche. La ruelle se prolongeait par une route qui passait sur un pont. Dessous, impossible que ce soit le Yarra. J'avais beau être complètement paumée, j'avais le sentiment que nous étions à l'autre bout de la ville, vers l'ouest. Je n'en aurais pas mis ma main au feu, mais j'ai bien vu que les avions volaient bas alors j'ai pensé qu'on était dans les parages de Tullamarine.

Quelques virages plus bas, j'ai retrouvé la voiture blanche.

Pendant un moment, la filature s'est avérée plus facile d'autant qu'il y avait peu de circulation. Je me suis rendu compte que conduire à gauche n'était plus un problème. Des petites maisons individuelles, une zone qui ressemblait au quartier de Maurice, un peu plus urbanisée, peut-être, plus proche du centre. De toute façon, je la localiserais au retour. Ce n'était pas le moment de penser à cela si je ne voulais pas perdre la trace de cette garce de Joil. Je n'avais pas la moindre idée de la direction que nous suivions. J'avais perdu la notion du temps, absorbée que j'étais dans la filature de la voiture blanche.

C'est alors qu'au loin, au-delà d'une zone de verdure, j'ai reconnu l'immeuble de la radio où travaillaient Jem et Lida, qui se dressait sur une colline. Nous étions donc relativement près du Yarra.

La voiture blanche s'est arrêtée dans une rue bordée d'immeubles pas très hauts, sans arbres. La mère Joil et une autre femme, tout aussi élégante qu'elle, sont descendues de la voiture. Putain, quelle garce ! Avec son allure de jeune grand-mère qui donne dans les bonnes œuvres, elle avait tout de même essayé de me renverser avec sa tire !

Cette rue avait un aspect très particulier. Les immeubles y étaient résidentiels mais presque toutes les façades portaient des plaques : une entreprise de dessin, un club d'échecs, un cabinet d'architecture, une maison de couture, une société religieuse ésotérique, une association

professionnelle de médecins... Un ensemble architectural moderne, aux lignes épurées, qui me faisait penser à Sert. Aseptique mais accueillant. Une belle harmonie. Monash Street.

Les deux dames sont entrées au n° 12. Osseto. Un club de macramé, peut-être. Ou n'importe quoi d'autre. Sûrement quelque chose d'autre.

Les deux dames ne m'ont guère laissé de temps pour réfléchir. La course continuait vers la City.

Je conduisais maintenant comme un automate, obsédée par le souci de ne pas perdre de vue la voiture blanche tout en veillant à ne pas me faire repérer. Mais au fur et à mesure que la circulation se faisait plus dense, je ressentais de plus en plus la gêne de la conduite à droite, des voitures d'en face qui venaient sur moi. Et du putain de tramway qui m'empêchait de passer !

Et maintenant je l'avais vraiment perdue ! Devant moi, il y avait la rue Bourke, à circulation dans les deux sens, avec au bout le Parlement et une flopée de rues transversales. Des voitures, par centaines, calmes, disciplinées, mais par centaines. J'aurais voulu aller très lentement, ralentir à chaque croisement surtout ; j'espérais retrouver la carrosserie tout en courbes rien qu'en un coup d'œil à droite et à gauche. Mais les conducteurs des autres voitures s'énervaient. Il y en a même un qui a klaxonné. Musique insolite.

Sans avoir vu ce qui s'était passé, j'avais créé un nouvel embouteillage.

À Barcelone j'avais été plus d'une fois mêlée à des incidents semblables. Mais c'était moi qui les provoquais parce que je le voulais, parce qu'ils entraient dans ma stratégie. Pour empêcher le passage d'une voiture qui me suivait ou que je suivais, pour distraire un piéton qui me gênait, pour détourner l'attention d'une scène que je ne voulais pas qu'on remarque. Mais à Melbourne, toute mon habileté au volant s'était évanouie et, sans l'avoir voulu, je me retrouvais au centre d'un embouteillage qui s'était formé tout seul.

Je ne sais pas comment je m'en suis tirée. Parole. J'entends encore les hurlements d'un troupeau d'énergumènes. Je ne comprenais pas ce qu'ils me crachaient dans leurs braillements, mais sûr que ma généalogie en prenait un vieux coup. Je ne savais même plus dans laquelle des rues adjacentes je m'étais fourrée. Je n'y voyais plus rien et j'étais sur le point de m'arrêter pile pour faire ce que j'avais le plus envie de faire : me mettre à pleurer.

Je me suis arrêtée, mais je n'ai pas pleuré. J'ai regardé en l'air, par terre, à droite et à gauche. Mon ange gardien m'avait abandonnée. J'ai parcouru, avec plus de calme et d'attention cette fois, quelques rues

dans la City. Rien. À croire que la voiture s'était évaporée. Elle pouvait être dans l'un des nombreux parkings souterrains du quartier, elle pouvait avoir pris une rue parallèle à la rue Bourke, elle avait même pu s'envoler.

IV

Le *pub* ressemblait à s'y tromper à celui de Greenwich où j'avais mangé un *shepherd pie*. Mais ici, comme il n'y a pas de méridien et que la boule du temps ne descend pas à midi pile, il n'y avait pas de touristes.

Bizarre, bizarre, ce prurit de britannisme propre aux *aussies*.

Ils se regardaient bouche bée dans le miroir de la métropole. En dépit des quelques voix qui commençaient à réclamer qu'on enlève l'Union Jack du drapeau national. Et qui se vantaient d'une *way of life* autonome, c'est-à-dire différente. Mais les différences résultaient des influences de la cousine riche et puissante, l'Amérique du Nord. Dans le cas de ce *pub*, l'influence, c'était un poste de télévision et une machine à sous.

Un comptoir en bois foncé en forme de L, avec une rangée de robinets de bière à la pression. Derrière le comptoir, un garçon au teint blême regardait distraitemment la télévision ; accompagné en cela par un client qui avalait, toujours distraitemment, le contenu d'une chope de bière monumentale.

Devant la machine à sous, une mémé s'obstinait, avec autant de foi que de malchance, à lui faire chanter la petite chanson du gros lot. À côté d'elle, deux jeunes rouquins, assez costauds, s'obstinaient avec opiniâtreté à lancer des fléchettes dans un disque de liège fixé au mur. Leurs boîtes de bière, avec leurs manchons protecteurs pour les tenir au frais, tremblaient sur la machine à sous soumise aux assauts de la vieille. Mais ils avaient oublié leurs boissons et s'étaient lancés dans une discussion passionnée à propos d'un millimètre de liège.

« Une bière, j'ai demandé.

— Laquelle », a demandé le garçon, en se marrant.

Évidemment, c'était ridicule de ne pas préciser la marque et la quantité. J'aurais été encore plus ridicule de demander un jus d'orange ou un verre de lait.

« Ça m'est égal. Je ne la boirai pas... Un annuaire de téléphone, s'il vous plaît. »

Ça y est, je l'avais : OSSETO, Monash Street, n° 12 à Sunshine.

« Je peux téléphoner ? »

Le garçon m'a montré la cabine qui était au fond de la salle.

Pendant que j'y allais, j'ai entendu qu'il prévenait les clients d'une nouvelle qui passait à la télé. J'ai fait le numéro. Une voix de femme a répondu :

« M^{rs} Joil, *please*. J'avais pris un ton décidé.

— Elle n'est pas là, elle est déjà repartie. C'est de la part de qui ? La voix dénotait des origines anglo-saxonnes.

— J'appelle de la pension Rutherford. Il faut que nous trouvions M^{rs} Joil de toute urgence. Elle n'a pas dit où elle allait ?

— Vous ne le savez pas, vous ? Qui est à l'appareil ?

— Et toi ? Qui es-tu ? »

Il y eut quelques secondes d'hésitation à l'autre bout du fil.

« Alexia.

— Moi je suis la Puttie, et allons donc ! Dis, Alexia...

— La Puttie ? Je ne te connais pas.

— Eh bien moi, je te connais. Écoute, c'est très urgent. À la pension, on a une visite inquiétante et il faut que j'en parle tout de suite à M^{rs} Joil. Je sais qu'elle avait des courses à faire à la City, mais que ça dépendait de la visite qu'elle faisait chez vous, à Monash Street. Elle n'a pas dit où elle allait en premier ? Je peux passer la matinée à essayer de la trouver en téléphonant partout, mais je suis sûre que ça ne lui plairait pas beaucoup... tu la connais...

— Oh ! oui... je ne la connais que trop. Une pause. Elle a téléphoné à M^r Mec et elle est partie à l'agence avec M^{rs} Gardener.

— Quelle agence ?

— L'agence Gardener, naturellement ! La voix montrait un poil de méfiance.

— Je sais bien ! »

Je n'avais plus qu'à risquer le tout pour le tout et je lançais :

« Je veux dire quel bureau ?

— Au siège... »

Les choses s'éclaircissent, pensai-je.

« Pourquoi c'est toi qui appelles et pas Toby, voulut savoir Alexia.

— Parce que Toby reçoit la visite que je t'ai dite. Au siège, tu dis... tu en es sûre ?

— Évidemment.

— Comment tu peux en être aussi sûre ?

— Parce qu'elle a dit à M^{rs} Gardener que M^r Mec les attendait à Bourke Street et que le siège est à Bourke Street, non ? »

Enfin ! Et c'était justement dans Bourke Street que j'avais perdu la voiture blanche. Je me trouvais maintenant dans l'une des rues étroites de l'échiquier que constitue la City. Je n'aurai pas de mal à trouver l'agence Gardener.

« Eh bien ma vieille, salut, lui dis-je.

— Dis donc ! Tu dis que tu me connais ? Je peux savoir d'où ? Il y a longtemps que je ne suis plus à Rutherford. Tu es nouvelle ?

— Presque. Je te connais parce que M^{rs} Joil m'a parlé de toi. »

J'avais jusque-là employé un ton coupant, autoritaire. Alexia, en revanche, m'avait semblé osciller entre la méfiance et la crainte. Ne restait plus maintenant que la crainte.

« Qu'est-ce qu'elle t'a dit de moi ?

— Je n'ai pas de temps à perdre, tu sais... Il faut que j'appelle l'agence Gardener...

— Dis-moi ce qu'elle t'a dit de moi.

— Si tu veux, on peut se voir un de ces jours, et je te raconterai...

— Tu es fâchée ?

— Mais non, je ne suis pas fâchée ! J'ai eu un moment d'hésitation. Mais je ne suis pas très satisfaite non plus...

— Oh ! J'avais cru entendre un sanglot. Qu'est-ce que je vais devenir ?

— Tu veux qu'on se voie un de ces jours ? J'insistais.

— Comment ça ? Tu as le droit de sortir, toi ?

— Quoi ? Oh ! oui ! Pour moi, c'est un peu différent. J'ai le droit de sortir. »

Mon instinct très personnel et très particulier me poussa à ajouter :

« M^{rs} Joil m'aime beaucoup. »

À l'autre bout du fil, les sanglots ne permettaient aucune confusion.

Quand je suis revenue au comptoir, garçon et clients semblaient épouvantés. La vieille avait quitté sa machine à sous et les deux lanceurs de fléchettes ne considéraient plus leur disque de liège comme le centre du monde.

« C'est pas normal ! criait l'un des garçons. Une chose pareille ça ne devrait pas arriver ici, ajoutait-il en direction du garçon de café. Avec ce genre de truc, que ça se passe ici, en Russie ou au Pérou, c'est

pareil ! Ça nous touchera pareil ! Fils de putes ! »

J'ai pris la chope de bière qui m'attendait et je l'ai bue d'un trait sans m'en rendre compte. J'essayais de savoir ce qui les avait mis dans cet état. Mais j'ai horreur de la bière et le dégoût devait se lire sur mon visage. J'en ai demandé une autre.

« Elle était trop chaude, mon petit... la petite vieille me souriait, une grande chope de Guinness à la main. La bière, il faut la boire bien glacée. C'est comme ça qu'elle guérit tous les maux.

— Aussi bien chaude que froide, mémé ! On n'en aura pas pour longtemps à se retrouver tous au cimetière, affirma l'un des lanceurs de fléchettes.

— N'exagère pas, répondit le garçon. La nouvelle n'est pas encore confirmée.

— Oui, eh bien ! quand elle sera confirmée, il n'y aura plus personne pour écouter. »

J'ai enfin appris de quoi il s'agissait. La télévision avait annoncé que quelque part en Union soviétique une centrale nucléaire avait éclaté comme une baudruche. Nouvelle pas confirmée, informations contradictoires, démentis officiels, etc. Maintenant le lanceur de fléchettes titillait le poste de télévision pour trouver une chaîne qui donnerait des informations plus détaillées. Et moi, dans un mécanisme de défense plutôt étrange, je me suis cramponnée à ce que j'avais à la main et j'ai bu ma deuxième bière d'une seule traite. Et puis, le même mécanisme toujours en action j'ai demandé : « On est dans quelle rue ici ? » tout en dépliant mon plan de la ville.

La mémé a tout de suite été intéressée. Les Australiens adorent les touristes, comme le font les gens de Majorque, mais pour des raisons différentes. Ici, ils sont reconnaissants à ceux qui ont eu l'idée de visiter ce cul du monde et ils les traitent comme des rois. À Majorque on se rengorge et on cherche ce qu'on va bien pouvoir leur soutirer.

La vieille m'a montré Hardware Street. J'ai suivi avec le doigt l'itinéraire jusqu'à Bourke Street. Et ensuite j'ai cherché dans l'annuaire le numéro de l'agence Gardener.

La vieille voulait absolument m'aider.

« Non, non, je saurai y aller toute seule. »

Dans la City, je ne pouvais pas me perdre. Je n'avais qu'à suivre les rues principales du damier.

« Mais tu ne connais pas les raccourcis, insista-t-elle. Tu as une voiture ?

— Oui.

— Je peux venir avec toi si tu veux.

— Je ne veux pas vous déranger...

— Écoute, le garçon me faisait un clin d'œil, si tu lui paies la bière qu'elle a avalée aujourd'hui, tu lui rends service. Et si tu l'emmènes, c'est à moi que tu rends service... »

Je ne sais pas pourquoi mais je m'étonne moi-même de la facilité avec laquelle je me laisse parfois convaincre.

Dans la rue, la vieille me dit en montant dans la voiture :

« Franchement, j'aime mieux mourir d'une indigestion de Guinness que d'une de leurs coliques radioactives... Mais aujourd'hui je n'ai pas eu de chance avec cette machine. »

Je lui ai dit de ne pas s'en faire, que j'avais payé avec plaisir la mort qu'elle voulait.

La vieille avait vraiment envie de faire un tour en voiture, ça se voyait. Elle m'indiquait par où je devais passer, où je devais tourner, parfaitement à l'aise dans son rôle de copilote, et ravie. De temps à autre, elle saluait les chauffeurs des autres voitures, comme une reine en promenade dans son carrosse.

Quant à moi, la bière ne passait pas et je me sentais mal : c'était la première conséquence de la radioactivité.

L'agence Gardener avait une grande enseigne à hauteur des fenêtres du deuxième étage d'un immeuble de bureaux assez quelconque, verre, acier et publicité. L'enseigne, lumineuse et clignotante, annonçait une agence matrimoniale. À côté, il y avait une église fermée *on sale*. Pour passer le temps – je ne voulais pas me cogner dans la mère Joil – je bavardai avec la vieille.

« Les temps ont changé, mon petit. Maintenant, les gens ne vont plus à l'église. Ici, ils vont faire un restaurant, une galerie marchande ou une banque. Ce ne sera pas la première église à qui ça arrive et je trouve ça très bien ! »

Progressiste avec ça, la mémé !

« Qu'est-ce qu'on attend dans la rue ? demanda-t-elle tout d'un coup.

— Il faut que j'aille dans cette agence matrimoniale. »

Il arrive que la sincérité ne soit ni une vertu ni un défaut, mais seulement une manière de gaffer.

« Tu veux te marier ?

— Ben... oui.. » Qu'est-ce que je pouvais lui dire ?

Pour commencer, elle m'a gratifiée d'un sermon sur les mérites du célibat. Ensuite, elle m'a avoué qu'elle avait eu cinq maris, dont trois en toute légitimité, et qu'elle ne s'était jamais sentie mieux que lorsqu'elle se retrouvait libre.

« Ici, c'est très facile de trouver un mari, ma fille. Il y a plus d'hommes que de femmes. Alors, si tu en veux un, il suffit de lever la main, comme pour appeler un taxi. Je ne vois pas pourquoi tu irais t'amarrer à un seul... Elle a fait une pause. Tu en cherches un pour pouvoir rester en Australie hein ? C'est ça ? Ton visa a expiré et tu veux rester ? Je comprends... mais il doit bien y avoir d'autres méthodes mon petit... sûrement... Peut-être que je pourrais t'adopter et... »

Elle était adorable. Mince comme un fil, avec des fringues de toutes les couleurs et les yeux rougis par la bière. Ce serait peut-être une bonne solution, qu'elle m'adopte. Meilleure en tout cas qu'épouser Maurice qui m'en avait fait la proposition.

Au bout d'un moment, une voiture s'est arrêtée devant la porte et M^{rs} Joil en est descendue. Quand je suis sortie de la mienne, la vieille s'est obstinée à m'accompagner.

« Je m'y connais en hommes. D'un coup d'œil, je suis capable de les jauger. Même en photo. Les hommes d'ici, ils veulent une bonne et une pute, ensemble et gratis. Et si tu ne veux pas suivre mon conseil de ne pas te marier, laisse-moi au moins t'aider à faire ton choix. »

On aurait dit que cette petite vieille avait cent ans et qu'elle me racontait des histoires du temps de la ruée vers l'or. Je dois dire que j'avais plutôt envie de continuer à l'écouter que d'aller faire ma visite, mais le devoir avant tout, comme aurait dit ma tante Antonia.

« Vous n'aimez pas mieux aller boire une bière ? Je maintiens ma promesse de vous en payer autant que vous pourrez en boire... pour que vous puissiez mourir comme vous l'avez choisi... »

— Plus tard. Quand on aura fait le boulot à l'agence, tu pourras m'inviter, mon petit. D'abord la purge et après la noce. » Absolument ma tante Antonia.

J'avoue que je l'ai laissée venir avec moi purement par intérêt. Avec elle, je risquais moins de me découvrir.

Je n'ai rien d'une experte en agences matrimoniales, mais celle-là ressemblait à tout sauf à ce qu'elle voulait être.

« M^{rs} Gardener ? » j'ai demandé à l'hôtesse.

C'était ce que Quim appelait – avec un poil d'humour peut-être – une femme à plateau. Je me demandais pourquoi diable il fallait

qu'elle montre autant ses nichons. Quand on a été assises dans la salle d'attente, j'ai pu constater que toutes les filles qui passaient par là – et il y en avait des flopées – étaient aussi bien dotées en matière de frontispice. Peut-être qu'elles faisaient de la pub pour une marque de silicone. Mais après avoir vu de tels échantillons, les clients devaient avoir du mal à se satisfaire d'une marchandise de moindre qualité. Je n'arrivais pas à croire que toutes les femmes qui étaient clientes de l'agence montraient autant d'exubérance pour se trouver un mari que celles qui travaillaient ici.

Qui travaillaient... enfin bon... Manière de parler. À part déambuler, elles n'avaient pas l'air de faire grand-chose. Elles se dandinaient ostensiblement dans le vestibule, dans les salles d'attente – toutes les parois étaient de verre sauf une grande porte au fond et une petite près de l'entrée – dans le couloir et, appelons ça comme ça, dans la salle de travail, où il y avait quelques tables qui n'avaient pour fonction que de servir de sièges aux filles pour qu'elles puissent y montrer leurs cuisses jusqu'à l'aîne.

Si Mercedes savait ce que je pensais de tout cela – tout ce mépris, ce manque de solidarité, dirait-elle – sûr que je me ramasserais un des sermons féministes dont elle avait le secret. Et elle aurait raison, comme toujours. Et comme toujours, j'aurais honte de n'avoir pas pensé toute seule à des choses aussi simples et aussi évidentes que celles qu'elle m'aurait signalées dans son sermon. Mais comment aurais-je pu avoir de la compassion pour des femmes à qui la nature avait tant donné. J'étais jalouse d'elles. Voilà tout.

Dans les autres salles d'attente, il y avait quelques clients. Les uns étaient seuls, d'autres semblaient être venus en groupe et, à la vérité, ils n'avaient pas du tout l'air de vouloir une bonne et une pute gratis, mais seulement l'une des deux, en étant disposés à payer le prix qu'il fallait. Parce que, il faut le dire, la grand-mère et moi, nous étions les seules clientes.

La porte du fond s'est ouverte et deux messieurs en sont sortis, l'air très satisfaits, accompagnés par une fille gigantesque. Dans la minute qui a suivi une autre femme tout aussi impressionnante a fait passer d'autres clients.

« Dis donc, me souffla la vieille, on pourrait aller dans l'une des autres salles d'attente. On économiserait la commission de l'agence.

— Voilà que vous aussi vous voulez un mari ? Elle m'avait fait rire en employant le pluriel.

— Bien sûr que non ! Mais moi je veille sur tes intérêts. » Elle s'est levée et a scruté les hommes qui étaient là sans la moindre discrétion.

« Il y en a trois ou quatre qui devraient pouvoir te convenir, affirma-t-elle. Pas trop jeunes, ils ont l'air d'avoir de l'argent. »

Pendant ce temps-là, moi je m'intéressais plus aux filles. Elles avaient l'air heureux. Peut-être qu'elles n'étaient vraiment que les employées d'une agence matrimoniale. À moins que Lida ne se trompe en affirmant qu'aucune femme n'est pute par goût. Ou alors cet air satisfait qu'elles arboraient faisait partie du métier, quel qu'il soit. Comme on dit : il faut toujours que le travail soit bien fait.

Les salles d'attente se sont vidées. Après nous, plus aucun client n'était entré. Brusquement, j'ai eu faim. J'ai regardé l'heure. Il était quatre heures. Je n'avais rien mangé de toute la journée, à part deux tartines de pain grillé avant de sortir de chez Maurice. Quand notre tour est enfin arrivé, j'avais mal au cœur. C'était peut-être la peur, j'étais sur le point d'entrer dans la cage aux fauves et cette garce de Gardener avait presque réussi à m'écraser comme une mouche. Mais ce n'était peut-être qu'un renvoi de bière.

M^{rs} Gardener nous a fait aimablement asseoir et la beauté qui nous avait accompagnées s'est éclipsée par la porte qui était derrière le bureau monumental de la directrice, un bureau qui occupait presque tout l'espace entre les deux murs et qui formait une espèce de muraille protectrice entre la femme et ses visiteurs, comme pour la défendre en cas d'attaque.

Elle ne m'avait pas reconnue. Ce n'était pas si extraordinaire : il était totalement impensable que je sois là, devant son nez. Mais j'étais là. Et puisque j'étais là, il fallait que je profite de l'occasion au maximum. Mais je n'avais fait aucun plan sur ce que je devais faire pour en profiter.

« Vous voyez, moi je n'ai pas une envie folle de me marier, mais la grand-mère a absolument voulu venir... Elle dit qu'elle ne veut pas me voir rester vieille fille toute ma vie et comme je ne suis plus toute jeune... La vérité c'est que je voudrais pouvoir y penser avant de prendre une décision définitive... Et alors si je finis par décider que non, eh bien... », je m'étais lancée, en hésitant.

J'essayais le plus possible d'avoir l'air d'une parfaite idiote. Et j'y suis arrivée car la bonne femme m'a traitée avec une condescendance maternelle qu'en d'autres occasions je lui aurais fait salement avaler.

« N'ayez crainte. Ici, aucun client n'est obligé à rien et il est toujours, toujours et à tout moment, libre de faire marche arrière. Il faut que vous compreniez, mademoiselle, que nous ne sommes que des intermédiaires, que notre rôle c'est de mettre des gens en contact, et que nous essayons de faire se rencontrer des gens qui aient le plus d'atomes crochus pour faire des couples qui fonctionnent. »

Elle fit une pause, alluma une cigarette et sonna.

Une fille est entrée et nous a demandé si nous voulions boire quelque chose. Moi, un verre d'eau. La vieille, une bière. M^{rs} Gardener, un whisky.

« Bien, commençons par le commencement. »

Elle avait pris un formulaire imprimé et s'apprêtait à le remplir.

« D'abord nous allons faire votre fiche. Ensuite nous étudierons votre personnalité. Nous vous ferons passer quelques tests psychotechniques... Il faudra aussi que nous vous fassions passer une visite médicale.

— Pourquoi ça ? Je faisais semblant d'être affolée. Je suis vierge ! »

La vieille m'a lancé un regard de profonde commisération.

« La virginité n'a pour nous aucune importance, mademoiselle. »

Elle n'avait pas besoin de le jurer, la salope !

« En dépit des quelques clients qui y sont attachés... Non, je parlais d'une visite médicale générale... Mais ce sera pour plus tard, si vraiment vous voulez faire partie de notre clientèle...

— J'aime mieux ça. »

Elle m'a alors demandé mon nom, mon âge, mon lieu de naissance.

« Vous avez un drôle d'accent quand vous parlez anglais. »

Les études poursuivies, les activités professionnelles, les goûts, les manies, la religion, et même les idées politiques.

« Compte tenu du fait que pour nous c'est sans importance, mademoiselle, mais il y a des clients qui... »

Je me suis inventée une histoire pas piquée des hannetons. J'étais née à Darwin il y a vingt-neuf ans, si elle ne me croyait pas, je m'en tapais, de mère australienne et de père français. Mon père était ingénieur des mines et il était venu travailler dans les Territoires du Nord où il avait connu ma mère et l'avait épousée. Quand j'avais cinq ans, nous étions partis en France...

« Oh ! Paris ! » s'est-elle exclamée.

« Non pas Paris. Montpellier. C'est là que j'ai été en classe. J'ai aussi été en Italie avec mes parents... Et à Dublin... C'est pour cela que j'ai un accent si mélangé, vous comprenez ? Non, je n'ai pas fait d'études. Travailler ? Pour quoi faire ? Mon père travaillait et gagnait largement sa vie. Mais quand j'ai eu vingt-cinq ans, mes parents se sont tués dans un accident de voiture, et comme mon père n'avait plus aucune famille, je suis rentrée à Darwin chez ma grand-mère.

— Mais je m'ennuie à Darwin. En plus, on a dépensé tout l'argent de l'héritage et la grand-mère pense que je devrais me marier. Moi, je crois que j'aimerais mieux travailler. Mais je ne sais pas quoi faire... Il faudrait que je trouve un petit boulot facile, même mal payé, rien que pour me distraire et me payer une ou deux fantaisies... Avec la retraite de ma grand-mère et l'assurance-vie que m'a laissée mon père, on peut vivre décemment, mais on ne peut se permettre aucune fantaisie. »

Je m'étonnais moi-même au fur et à mesure que je débitais mon histoire.

« Nous avons eu plus d'une cliente dans votre situation, miss Frairet, et nous sommes arrivés à la conclusion qu'il vaut mieux leur trouver un travail qu'un mari... Bon... Elle fit une pause. Vous connaissez beaucoup de gens à Darwin ? Vous y avez beaucoup d'amis ?

— Pourquoi ?

— Tout simplement parce qu'il serait peut-être préférable que vous commenciez par chercher un travail là-bas... »

Menteuse, va ! Mais je sais où tu veux en venir !

« Je ne veux pas retourner à Darwin – Je jouais les petites filles gâtées – Je m'ennuie là-bas.

— Et vos amis... Elle insistait.

— Je n'ai pas d'amis à Darwin.

— Et votre grand-mère ? »

Quelle insistance pour savoir qui se rendrait compte de ma disparition ! La salope ! J'ai décidé de lui faciliter les choses.

« Elle non plus ne connaît personne. À part un voisin. Sûr qu'il ne va pas nous regretter, elle peut le dire. Je fis un signe en direction de la vieille qui fit signe que non avec la tête, de façon très convaincante.

— Très bien. Parfait... »

La garce ne pouvait pas dissimuler sa satisfaction. Mais en définitive, qu'est-ce que je tirais de tout cela, moi ? Tout ce que je voyais c'est que je devais continuer à jouer le jeu et que j'allais risquer ma peau. Il faudrait que je devienne l'une de ses « protégées » pour comprendre comment était goupillé ce montage entre pension de jeunes filles et agence matrimoniale, et retrouver Cristina. Et cela ne m'amuse pas du tout. À Barcelone ou à Majorque, aucun problème. Je m'étais fourrée dans des histoires encore plus crasseuses et je m'en étais tirée toute seule. Mais en Australie c'était une autre paire de manches...

« Quelqu'un vous a conseillé cette agence ? C'est-à-dire... tant pour vous trouver un travail qu'un mari, j'ai besoin de références. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? »

La garce s'obstinait. Je pouvais lui donner un nom de pure invention. J'ai aussi pensé à lui donner celui de M^{rs} Daisy. Pour finir, j'ai laissé courir.

« Non, à dire vrai, personne ne m'a rien recommandé – j'avais pris un air contrit – On avait choisi, mais on a mis du temps à se décider. C'est la grand-mère qui a pensé que de toutes les agences matrimoniales qu'on avait vues, c'était celle-ci qui avait l'enseigne la plus élégante. Alors... »

M^{rs} Gardener arborait un large sourire, bienveillant et rassurant.

« C'est contre toutes les règles de la maison, mais je crois que pour vous je vais faire une exception, concéda-t-elle avec générosité. Attendez un instant. La secrétaire va venir prendre les renseignements. »

Et elle est sortie par la porte qui se trouvait derrière le bureau.

« C'est vrai, tout ce que tu lui as raconté ? m'a demandé la vieille, émerveillée.

— Vous êtes de Darwin, peut-être ? Et vous êtes ma grand-mère, en plus ?

— Non mais..., eh bien, j'étais arrivée à y croire ! C'était une histoire si belle ! »

J'ai eu un nouveau renvoi de bière. Subit et amer, comme un mauvais présage.

« Il y a un truc bizarre, grand-mère. Je m'étais levée. Préparez-vous à sortir d'ici en courant.

— Pourquoi ça ? On ne peut pas laisser comme ça une dame aussi aimable... »

J'avais déjà fait deux pas en direction de la sortie. La vieille se mettait debout sans rien comprendre. Mais quand j'ai tendu la main vers la poignée, la porte s'est ouverte toute seule et je suis tombée nez à nez avec Belles-Guibolles. Qui, bien entendu, m'a tout de suite reconnue. On aurait d'ailleurs dit qu'il savait qui il allait trouver dans le bureau de M^{rs} Gardener parce qu'il n'a pas eu l'air le moins du monde étonné.

Derrière le bureau, la porte s'était aussi ouverte et deux nouveaux gommeux étaient entrés.

Mais avant qu'ils aient eu le temps de contourner l'obstacle de bois,

quand mon camarade de croisière en Nouvelle-Zélande m'a prise par le bras, j'ai mis en pratique les enseignements de Quim en matière de défense personnelle et je lui ai appliqué ma clé préférée. Belles-Guibolles m'a lâchée dans un hurlement. Il s'est courbé et j'ai profité de ce qu'il avait la nuque à hauteur de mes poings pour lui faire le coup du lapin, ce qui l'a envoyé rouler par terre.

« M^r Mec ! criait l'un des deux autres macs.

— Allez, grand-mère ! Il faut faire fonctionner les jambes ! » J'avais crié sans regarder derrière moi et je me suis mise à courir.

V

« Lida, on me dit que Maurice ne peut pas venir au téléphone...

— Non, il est dans le studio, il enregistre.

— Tu lui dis que ce soir je rentrerai tard, qu'il ne m'attende pas et qu'il ne s'inquiète pas...

— Il t'est arrivé quelque chose ? Tu as une drôle de voix...

— Tu crois ? Non... enfin... je... »

J'avais besoin de tout raconter à quelqu'un, mais je ne pouvais rien dire à Lida à qui je n'avais pas parlé de mon enquête.

« Tu sais la nouvelle ? Lida ne me posait pas une question, elle affirmait. Ici les gens sont très inquiets mais les nouvelles sont contradictoires. Je crois qu'on va avoir une manifestation ces jours-ci. »

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle voulait dire.

« Lonia... tu es toujours là ?

— Oui ! une manifestation ? Pourquoi ?

— Contre les centrales nucléaires, voyons ! »

Ah ! oui, bien sûr ! Mais j'avais un travail beaucoup plus urgent que d'aller protester contre les centrales nucléaires : il fallait avant ça que j'aie délivrer ma marraine australienne.

« Ne t'inquiète pas... ce n'est peut-être qu'une fausse alerte. Lida débitait toujours sa litanie. Tu m'écoutes ? Lonia, on dirait que ça t'a fichu un coup. »

C'est terrible, mais on est toujours beaucoup plus affecté par les choses très proches que par celles qui nous apparaissent un peu plus lointaines. Quelle que soit leur importance réelle. Quelle que soit la quantité de gens impliqués. On est plus bouleversé par la maladie d'un ami que par le massacre de plusieurs centaines de paysans péruviens : loin des yeux, loin du cœur. C'est sûrement un mécanisme de défense inhérent à la nature humaine. Sinon, l'humanité tout entière se serait déjà suicidée. Au demeurant, avec ou sans mécanisme de défense, on finira tous par se suicider. Le suicide forcé a déjà commencé. Alors quelle importance pouvait avoir la capture d'une petite vieille dans une agence matrimoniale ?

« Oui, je n'ai aucune envie de mourir d'une indigestion de

radioactivité... Je préférerais que ce soit d'une indigestion de bière. J'avais dit cela comme pour demander pardon à ma marraine. Bon, dis à Maurice qu'il ne m'attende pas, que je ne rentrerai peut-être pas coucher à la maison.

— Tu en as levé un autre ? Merde, alors ! Lonia ! Je te parle de la fin du monde, moi !

— Si seulement ! »

Et je suis retournée dans ma voiture. Pour attendre.

J'avais couru sans m'arrêter jusqu'à ce que je sois dans la rue. Quand je m'étais enfin retournée, la vieille n'était pas derrière moi. J'avais traversé la rue et je m'étais de nouveau retournée. La vieille ne sortait pas. J'étais montée dans la voiture et j'avais attendu là, quelques instants. La vieille n'était pas apparue, mais les deux sbires étaient sortis en courant. Comme moi. Dans la rue, ils avaient pris chacun une direction différente en regardant bien des deux côtés. Moi, j'avais les yeux fixés sur la porte de l'immeuble. La vieille ne sortait pas.

Les deux crapules étaient rentrées et la vieille n'était pas ressortie. Il était cinq heures. Avec ponctualité, les boutiques et les bureaux fermaient leurs portes. Les rues s'emplissaient de gens et de bruit. J'étais descendue de voiture et m'étais dirigée vers une cabine téléphonique. J'avais fait le numéro de la police : une femme était en danger à Bourke Street, tel numéro, tel étage. Quand ils m'ont demandé qui j'étais, j'ai raccroché et je suis retournée à la voiture à toute allure. La bière me donnait des renvois et la colique par-dessus le marché. Jusqu'où résisteraient mes sphincters ?

Quand la voiture de police est arrivée, la grand-mère n'était toujours pas apparue. Un flic est sorti. Flegmatique. Il est entré dans l'immeuble et en est ressorti cinq minutes plus tard. La vieille n'était pas avec lui mais il emmenait une des filles. À l'évidence, elle n'était pas en état d'arrestation.

La voiture de patrouille avait démarré sans le flic et la fille qui, eux, avaient pris un taxi, l'air parfaitement heureux.

Et moi, j'attendais toujours je ne savais quoi, tel ce chien qui avait tenu douze ans, assis devant une porte fermée, les yeux fixés sur la serrure, à attendre que la porte s'ouvre toute seule.

Je savais bien que ça ne servirait à rien de remonter à l'agence et que si je le faisais, la seule chose que j'obtiendrais, c'est de me faire coincer à mon tour. Qui alors essaierait de nous tirer de là, puisque

personne ne savait qu'on y était ?

Je me sentais coupable et idiot. Coupable d'abord de ne pas prendre le risque de faire un geste inutile mais noble, et coupable ensuite d'avoir pris la fuite toute seule sans avoir entraîné la vieille avec moi. Idiot d'avoir commis l'erreur de laisser la vieille venir avec moi et surtout de ne pas avoir su tirer profit du pétrin dans lequel je nous avais mis.

J'ignorais encore que cette erreur allait non seulement me plonger dans des sentiments de honte et de stupidité mais aussi de culpabilité et d'impuissance irrémédiables. Et pour une fois, ce ne serait pas dû à ma tendance bien connue à ce genre d'état d'âme mais à des raisons d'une épouvantable objectivité.

Ainsi donc j'attendais. Le cœur au bord des lèvres. Mais je ne pouvais abandonner mon poste de surveillance, ni pour manger ni pour aller aux chiottes.

J'ai regretté ne pas aimer fumer. Mes amis fumeurs disent que le temps paraît moins long quand on le mélange à de la fumée de tabac. Et puis maintenant, s'encrasser les poumons n'avait plus aucune importance. Les avoir bien propres ne constituait pas un antidote à la radioactivité.

Peu à peu la rue avait retrouvé son calme. Elle était maintenant pratiquement déserte. Sur les trottoirs, les places de parking étaient vides. Les boutiques étaient fermées. Les auvents n'avaient plus personne à protéger. À un bout de la rue, les flèches de Saint-Paul se détachaient au-dessus des colonnes du Parlement. À l'autre bout, les lueurs rouges du crépuscule se réverbéraient sur le tramway qui avançait avec une exaspérante lenteur.

Et moi j'attendais. J'étais descendue de voiture et je m'étais cachée dans Union Lane. J'ai vu arriver le Caméléon tatoué qui s'était redéguisé en chauffeur. J'ai vu sortir Belles-Guibolles qui marchait comme si on l'avait ébouillanté – résultat de mon coup de genou – soutenu par une frappe qui le tenait sous le bras. Je ne m'étais pas rendu compte que j'y étais allée si fort mais ce n'était pas le moment de m'en réjouir. C'était tout de même moi la perdante dans l'histoire. Ou plutôt la vieille qui n'avait rien à y voir.

Ensuite ce sont les femmes qui sont sorties et qui sont toutes montées dans une camionnette qui les attendait. Et puis cette salope de Gardener, escortée de l'autre frappe qui avait couru à mes trousses.

Et la vieille ? Pourquoi elle ne sortait pas la vieille ?

Un portier tire-au-flanc, sa veste d'uniforme sous le bras et sa casquette à la main, fermait à clé la porte d'un immeuble de bureaux.

Je me suis sentie frissonner : si on faisait pareil pour l'immeuble où était l'agence, je ne pourrais évidemment pas entrer. J'étais capable d'ouvrir n'importe quelle porte mais, pour cela, il me fallait calme et assurance. Tripoter la porte de cet immeuble ne me garantissait aucune de ces deux conditions qui m'étaient indispensables.

Je suis sortie de ma cachette et je suis passée avec précaution devant l'immeuble. Il y avait de la lumière dans le vestibule. J'ai traversé la rue. Quelques fenêtres restaient éclairées. Mais pas celles de l'agence Gardener dont seule l'enseigne lumineuse continuait à clignoter. Je me suis décidée.

Je suis arrivée au deuxième étage sans difficulté. Mais en arrivant devant la porte, j'ai réalisé que je n'étais pas à Barcelone où, lorsque je sortais de mon bureau en sachant que je risquais de me cogner sur une porte fermée, j'étais prête à cette éventualité. Non. J'étais à Melbourne devant une serrure d'un modèle que je n'avais jamais vu, avec un sac sans le premier outil nécessaire, et submergée d'une nausée de plus en plus insupportable.

Une femme de ménage traînait lentement son aspirateur au bout du couloir. Je me suis approchée d'elle.

« L'agence Gardener est déjà fermée ? »

— Vous voyez bien !

— Cet après-midi j'ai oublié des papiers là-dedans, et M^{rs} Gardener m'a dit au téléphone que je pouvais passer les récupérer... Vous allez y rentrer faire le ménage ? »

La femme m'a jeté un coup d'œil méfiant.

« Aujourd'hui, j'ai nettoyé avant qu'ils ferment... »

— Vous n'avez pas la clé ?

— Vous n'imaginez tout de même pas que je vais vous laisser entrer.

— J'ai besoin de ma serviette ce soir, j'ai supplié. Vous ne pourriez pas rentrer la chercher et me la donner ?

— Qui me dit que vous n'êtes pas en train de mentir ? Comment je peux savoir que vous n'allez pas fouiller dans les archives pour faire chanter les clients ? »

Quelle garce ! En voilà une qui connaissait la musique ! Peut-être qu'elle savait lire sur le visage des gens leurs intentions. Peut-être que je n'étais pas la première à essayer de s'introduire en cachette pour

fouiner dans les archives.

« Puisque je vous dis que je ne vais pas entrer ! Allez-y seule. Moi j'attendrai devant la porte.

— Et pourquoi je ferais ça pour vous, vous voulez me le dire ? Qu'est-ce qui m'oblige à vous faire cette faveur ? Je ne vous connais pas, moi ! Qu'est-ce que j'y gagnerais ? »

Elle allait y gagner une partie de mes économies. Mais l'argent, ça sert quand on en a besoin. À défaut d'acheter des outils neufs, ça allait me servir à me faire ouvrir la porte.

La femme a ouvert.

Je suis entrée derrière elle et j'ai refermé.

En entendant claquer la porte, la femme s'est retournée vers moi et m'a jeté un œil mauvais. Pas très aimable, la nénette, j'ai pensé. Tant pis pour elle.

« Vous n'aviez pas dit que vous n'entreriez pas ? s'est-elle exclamée, furieuse.

— Vous ne voulez tout de même pas que je reste dans le corridor, devant la porte ouverte. Si quelqu'un passait, il pourrait trouver cela bizarre.

— Je m'en moque. Je ne fais rien d'illégal. La femme parlait comme dans les feuilletons télévisés.

— Moi, oui », répondis-je.

Et avant qu'elle ait pu me dire quoi que ce soit, je lui ai balancé un coup de poing dans la mâchoire, aussi inattendu pour elle que pour moi. Touchée ! Eh bien ! Ses yeux se sont révoltés et elle s'est affaissée comme un sac de sable. J'ai eu juste le temps de l'empêcher de tomber par terre. Je l'ai prise sous les aisselles – elle pesait aussi lourd qu'un cadavre, la pauvre – et j'ai regardé autour de moi. Je l'ai traînée jusqu'à la seule porte en bois qui donnait dans la réception, à part la porte d'entrée. Celle des toilettes, j'ai pensé.

Je l'ai poussée à l'intérieur – c'était les toilettes en effet ; ou plutôt une salle de bains complète, un truc au luxe oriental – et je l'ai soigneusement allongée par terre. J'en ai profité pour me soulager, parce que je ne tenais plus. Grand Dieu ! Quel bien-être ! J'avais tous les muscles du ventre endoloris de m'être autant retenue.

Je suis revenue près de la femme et je lui ai repris mes économies. Je ne lui ai laissé qu'un billet, en échange du travail qu'elle aurait à renettoyer les chiottes.

Au moment où je me suis redressée, je l'ai vue. Une ombre noire.

Le rideau de plastique était translucide. S'il n'y avait pas eu une installation pour donner de la lumière à l'intérieur même de la baignoire ronde, immense comme une piscine, ou si le rideau avait été opaque, je ne l'aurais probablement pas vue.

Le cœur serré d'angoisse, je me suis approchée. Je savais ce que j'allais trouver. J'en étais sûre. J'ai tiré le rideau. J'aurais voulu que ce ne soit pas vrai.

C'était vrai.

J'ai défait le paquet dans la baignoire. C'était la vieille. Le visage tout violet. À cause des coups ou à cause de l'asphyxie. Ou les deux.

Comme Sebastiana.

Tout tournait autour de moi. Tout devenait blanc, lumineux, aveuglant.

Une vague de feu me brûlait le corps, mais j'avais les pieds glacés. Mes oreilles sifflaient. Un sifflement aigu, très aigu. En une fraction de seconde, j'ai réagi, je ne devais pas m'évanouir. Tu dois tenir, Lonia, il le faut. Et mon corps s'est durci. Je me suis dominée. J'étais agenouillée par terre, les mains cramponnées au bord de la baignoire, les yeux fixés sur le visage du cadavre.

Secouée de hoquets que je ne parvenais pas à contenir, j'ai dégueulé tout ce que j'avais mangé depuis une semaine sur les vêtements et le plastique qui enveloppaient la vieille.

Je ne peux pas évaluer combien de temps je suis restée ainsi. Je me m'étais pas évanouie, mais j'avais perdu conscience de l'endroit où je me trouvais. Jusqu'à ce que la femme de ménage bouge en gémissant.

Je me suis relevée d'un bond et, avant qu'elle ait eu le temps de reprendre connaissance, je l'ai renvoyée dans les pommes.

J'ai dû faire un effort surhumain pour me mettre en quête des fichiers. Il fallait du moins que la mort de cette femme serve à libérer les autres. Bureau de M^{rs} Gardener. Porte du fond.

Il y avait beaucoup plus de choses que ce que je m'attendais à trouver. Beaucoup d'Européennes. Du Sud surtout, bizarrement des Portugaises, des Grecques, des Italiennes, quelques Turques, quelques Irlandaises, des Asiatiques... Sur toutes les fiches qui portaient la mention *Spain*, le lieu d'origine était le même : Majorque, Munditourist, alors que les patronymes n'étaient pas de Majorque. Sauf celui de Cristina.

Dans le dossier de chaque femme, il y avait des photos et une documentation complète. Certains comportaient la carte de séjour, de travail ou de tourisme, au visa déjà expiré ou encore valide, ce qui

signifiait que leurs propriétaires étaient entrées légalement dans l'île. Que signifiait l'absence de cette carte dans les autres dossiers ? Que des femmes entraient aussi clandestinement ? Quoi qu'il en soit la présence de ces cartes ici était troublante. Les Australiens n'ont pas à proprement parler de carte d'identité ; il leur suffit d'une carte de crédit ou d'un permis de conduire. Mais une étrangère risquait d'avoir à justifier de son identité et de la régularité de sa situation à tout moment. Je n'avais jamais eu à le faire, mais tant qu'elle avait été valide, j'avais toujours eu sur moi ma carte de séjour. Si ces filles les avaient laissées dans ce fichier cela signifiait qu'elles n'en avaient pas besoin, qu'on leur avait confisquées ou qu'on leur avait donné de nouveaux papiers.

Sur la fiche de Cristina – et pas seulement sur la sienne – il y avait la mention *Rossenhill* à côté de Gardener ou Rutherford.

Brusquement, je me suis rendu compte que j'avais perdu beaucoup de temps à fouiller dans le fichier. Mes cheveux se sont dressés sur ma tête quand j'ai entendu la porte s'ouvrir. Je n'avais pas pensé qu'à un moment ou à un autre ils viendraient chercher le cadavre.

Il y eut des voix, des pas précipités dans la réception. J'ai attrapé quelques papiers, le dossier de Cristina et la fiche d'Alexia, et je suis allée à pas de loup vers la sortie. De l'une des salles d'attente, j'ai vu la porte de la salle de bains ouverte. Les deux sbires qui m'avaient poursuivie un peu plus tôt discutaient à voix basse, debout devant la femme de ménage qui ne s'était pas encore remise de mon traitement narcotique. Je les ai entendus maudire les femmes de ménage et leur propension à se mêler de ce qui ne les regardait pas. En fait, ils croyaient qu'elle s'était évanouie à la vue du cadavre de la vieille.

Tout s'est alors précipité.

J'ai vu – de mes yeux vu, et tellement stupéfaite que je n'avais pas tout à fait conscience de ce que je voyais – l'un des hommes mettre un silencieux à son revolver et tirer aussitôt à bout touchant dans la tempe de la femme de ménage. Grand Dieu ! Était-ce possible ?

Paralysée d'horreur, de terreur et de désespoir, je me suis accroupie. C'était la deuxième fois, au cours de ma vie professionnelle, que je regrettais de ne pas avoir une arme à la main. Mais que ce serait-il passé si j'avais eu moi aussi un revolver ? J'aurais sûrement tiré sur cette brute. L'autre aurait sûrement tiré sur moi et j'aurais peut-être eu le temps de tirer un second coup de feu.

Pour l'heure, mes mains ne me servaient qu'à me clore la bouche pour m'empêcher de crier. Geste parfaitement inutile, j'aurais été bien incapable d'articuler le moindre son. Mes cordes vocales étaient rigides. J'avais, à la place de la trachée, un tube de plomb et mon

cœur n'était plus qu'une caisse de résonance. Grand Dieu ! Était-ce possible ?

Ils ont emballé ma pauvre vieille dans le plastique et la femme de ménage dans le rideau de la douche. Ils ont pris chacun un corps et sont partis sans regarder autour d'eux.

J'ai pu sortir de là sans encombre. Dans le couloir, il y avait toujours l'aspirateur, appuyé contre la porte.

Sans m'en rendre compte, j'étais arrivée à City Square. Était-ce vraiment moi qui regardais les fleurs, cet éblouissement de lumière, les cascades de la place ? Était-ce vraiment moi, cette femme assise sur un sofa au centre de la galerie, qui entendais sans l'écouter un homme jeune et un peu ivre tenter de la convaincre de coucher avec lui ? En tout cas, c'est bien moi qui ai senti combien son haleine empestait la bière. Comme celle de la vieille.

J'étais redevenue moi-même quand je me suis levée et que je suis allée au bar le plus proche me commander une pinte de Guinness. Le garçon a sorti de la glacière un verre qui était couvert de buée. Comme les rideaux de la baignoire. Il l'a rempli et le liquide glacé m'a brûlé l'âme. Je voulais mourir d'une indigestion de bière, maintenant que la vieille ne pourrait plus le faire. Jusqu'au moment où le garçon a dit qu'il ne me servirait plus. Et j'ai quitté City Square, alors que les cascades dégouлинаient toujours dans une joyeuse indifférence. Si j'allais voir les flics pour dénoncer les assassins, ils voudraient vérifier mon visa. Et ils m'expulseraient. D'ailleurs même s'ils arrêtaient M^{rs} Joil et toute sa clique, ils ne ressusciteraient ni la vieille ni la femme de ménage. À voir même s'ils les arrêteraient. J'avais pu constater comment ma dénonciation anonyme n'avait rien donné.

Et Cristina ? Ils allaient la tuer aussi ?

Il était très tard quand je suis retournée à ma voiture. La trentaine de kilomètres qui me séparaient d'Eltham me semblaient le bout du monde. C'est sans doute le pur instinct de conservation qui m'a permis d'arriver saine et sauve.

« Tu as dû commettre plusieurs infractions, m'a lancé Maurice en m'aidant à me déshabiller. Tu ne te rends pas compte que tu ne peux plus te permettre de prendre de tels risques ? Si tu te fais pincer, tu ne t'en tireras pas avec une amende. Ils t'expulseront... »

Il avait raison. Lonia, tu es inconséquente. Tu ne dénonces pas les assassins parce que tu es en situation irrégulière et tu prends le risque de te faire pincer pour conduite en état d'extrême ivresse.

« Un jour à Barcelone, Lida m'a engueulée pour les mêmes raisons, répondis-je la langue pâteuse.

— Je croyais que tu ne buvais pas.

— C'est vrai à Barcelone, je n'étais pas beurrée. J'avais volé une blouse au Corte Inglès. Quand je l'ai montrée aux copines avec qui je vivais, Lida m'a dit que j'étais irresponsable de prendre le risque de me faire pincer dans un appartement bourré de propagande clandestine. Il faut dire que j'avais déjà travaillé au Corte Inglès. Je pistais les resquilleurs précisément. Et mes copines m'en ont beaucoup voulu quand elles l'ont appris. En fait, je ne sais jamais exactement ce qui est bien et ce qui est mal... Oooh ! que je me sens mal ! C'est pire qu'à bord du *Manyac*...

— Tu tiens une de ces cuites ! Essaie de dormir... Ne te fatigue pas à parler, je ne comprends pas ce que tu dis.

— Comment ça, tu ne comprends pas ce que je dis ?

— Je ne connais pas le catalan. Maurice riait.

— Tu pourrais faire un effort pour le comprendre !

— Le catalan que tu parles en ce moment, même Lida ne le comprendrait pas. Allez, dors...

— Je n'ai pas envie de dormir, bordel ! Je veux parler. Non, je n'ai pas envie de parler, j'ai envie de pleurer. »

J'ai passé toute la nuit à pleurer et à vomir de la bière brune et amère, mêlée de bile et de désespoir. Pendant une semaine, la maison a empesté le houblon fermenté. Maurice m'a soignée mais il n'avait pas l'air très heureux. Et moi je ne tenais pas debout.

« Je vais appeler un médecin, a dit Maurice.

— Non !

— Tu veux que Lida vienne ? Elle se fait du souci...

— Qu'est-ce que tu as dit à Lida ? Je ne vois pas pourquoi tu vas lui raconter des trucs qui ne la regardent pas...

— Lonia ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Lida est ton amie, non ?

— Il ne m'arrive rien ! Rien du tout !

— Tu es insupportable !

— Si je t'emmerde, je peux m'en aller !

— Mais non ! Je n'ai jamais dit ça ! »

Pauvre Maurice ! Il m'a supportée dans cet état toute une semaine. Mais le jour de la manifestation, j'allais mieux.

Pendant la manifestation antinucléaire, je me suis époumonée à crier, j'ai crié tout mon désespoir personnel, individuel, toute mon impuissance, toute ma rage, toute ma culpabilité. J'ai crié mon incapacité à lier mes cris à ceux des autres. J'ai hurlé mon incapacité à me sentir solidaire du drame commun parce que j'en vivais un, bien à moi. Et que pour ce drame, je n'avais aucune solidarité à attendre. De personne.

« Quelle exaltation, Lonia ! » Jem me regardait avec étonnement.

Les manifestants criaient calmement, en mesure, au même rythme. Je détonnais là-dedans. Comme à la chorale de l'église. Je chantais de toute mon âme, mais je n'étais pas en harmonie avec le reste du chœur. Comme ici. Parce qu'on ne chantait pas la même chose, les autres enfants et moi. Comme on ne criait pas la même chose, les manifestants et moi.

« Tu es bizarre, me dit Lida qui avait cessé un moment de crier pour reposer ses cordes vocales.

— J'aimerais tant que cette manif soit comme celle de février à Barcelone ! En quelle année c'était déjà ?

— Avec des flics comme là-bas ? Tu te sens nostalgique. Jem avait pris un ton excessivement paternel.

— Toi, tu n'y étais pas. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais envie de lui faire mal.

— Je n'étais peut-être pas avec vous, mais j'y étais.

— Pourquoi tu aimerais que cette manif soit comme celles d'Espagne ? » demanda Lida.

Je ne pouvais pas leur dire que ce dont j'avais besoin, c'était de quelque chose de bien concret contre quoi je pourrais crier. Un sentiment de culpabilité ou un nuage radioactif, c'était invisible et ça ne suffisait pas.

« Tu es vraiment bizarre, Lonia, dit Lida, pendant que Jem se remettait à crier à l'unisson des manifestants. C'est à cause de Rule ?

— De Rule ? Je ne m'en souvenais quasiment plus. Je ne l'ai pas revu.

— Il ne suit plus le stage ?

— Ah ! je n'en... »

Je me suis arrêtée à temps. Si je disais à Lida que je n'en savais rien, elle découvrirait que c'était moi qui ne suivais plus le stage. Et alors, je serais obligée de lui confesser mon aventure. Ce qui probablement me ferait du bien. Mais outre le fait que j'en avais

honte, je pensais que je n'avais pas le droit de l'accabler de mes problèmes. Si je lui racontais tout, je l'obligerais à partager avec moi une charge qui ne revenait qu'à moi seule.

« Ça ne va plus avec Maurice ?

— Si, si ! Ça va... Mais c'est sans avenir. C'est vraiment un type formidable, mais il est beaucoup trop jeune pour moi...

— Écoute Lonia... C'est lui qui est fou de toi. Il est vraiment amoureux. Il t'adore... Je veux dire... Il vaudrait peut-être mieux que tu ne le laisses pas se faire d'illusions... »

Ah ! non ! Par pitié ! Pas ce genre de problèmes ! Pas maintenant ! Qu'est-ce qui l'avait obligé à tomber amoureux de moi ? Je voulais juste une liaison passagère, des relations sympathiques, superficielles et sans problème, et surtout sans implications sentimentales. Une simple sympathie mutuelle, et au premier accrochage, point final et adios ! À vrai dire, je ferais peut-être mieux de rompre tout de suite, au lieu d'attendre le premier orage.

Les cris et les consignes se succédaient par vagues. Maurice, à côté de nous, nous regardait sans comprendre.

« Vous êtes venues à la manif pour vous raconter votre vie ou pour protester contre les centrales nucléaires ? demanda-t-il.

— Tu ne vas pas être jaloux de moi, Maurice ? » répondit Lida en riant avant de crier le slogan du moment.

À la fin de la manif, Lida me dit :

« On a une croisière en perspective. Une semaine. Tu devrais venir. Ça vaudrait mieux pour toi. Et pour lui.

— Quand ça ?

— On appareille après-demain. »

C'était impossible. Il fallait que je retrouve Cristina avant qu'elle finisse comme la vieille et la femme de ménage. Cette semaine de gueule de bois lui avait peut-être été fatale. Et c'est moi qui l'avais mise en danger. J'avais levé le lièvre en m'introduisant à Rutherford, puis à l'agence Gardener. Et ensuite en volant les archives... Dans les deux cas, j'avais levé le lièvre, mais raté mon coup. Maintenant il fallait que je la retrouve et que je la tire de là. Seul moyen de la sauver.

Si on n'était pas tous morts avant, la mère Joil, Belle-Guibolles, la mère Gardener, le Caméléon, les gens de Majorque qui leur expédiaient les filles, les flics d'ici et de là-bas qui trempaient dans le négoce, et tous les manifestants...

Et moi qui étais venue aux antipodes pour changer d'air...

« Je ne peux pas. Cette semaine, il y a les examens, dis-je.

— Tu auras ton diplôme ?

— Si je les réussis. »

Le diplôme de skipper. Toute ma vie j'en avais rêvé et je n'aurais probablement plus jamais la chance de pouvoir l'obtenir. Les voyages que j'avais faits sur le *Manyac* représentaient des heures de mer qui m'avaient beaucoup servie au cours du stage. Si je n'avais pas cessé d'aller aux cours et si en plus, je faisais maintenant ce que me proposaient Jem et Lida, j'obtiendrais mon diplôme les doigts dans le nez. Mais j'étais à bord d'un tout autre bateau – qui naviguait sur un océan de merde – et je ne pouvais pas débarquer. Voilà comment un rêve s'évanouit !

VI

Les jours qui ont suivi la manif ont été longs et pesants.

J'ai feuilleté les annuaires de téléphone dans tous les sens : par noms, par professions, par rues... Rien. J'ai scruté le plan de la ville. C'était peut-être un quartier, une colline... Rien. Maurice avait aussi une encyclopédie où je n'ai rien trouvé à ce nom. J'ai passé des heures devant la télé. C'était peut-être une marque. Ou une religion. Les anabaptistes organisent des tombolas et des veillées. Les presbytériens de Balacrava disposent d'une bibliothèque très riche. Les catholiques offrent une aide psychologique. Les je-ne-sais-quoi de Hartwell ont doté leur centre de réunion de fauteuils neufs... Chaque quartier, chaque religion passe des annonces à la télé comme on présente de la pâte à pizza ou du déodorant. Même les Chinois de Footscray et de Little Bourke exhibent Bouddha. Mais Rossenhill n'était ni une secte ni une religion. Rossenhill n'existait pas. Sans aucune piste, je suis allée à la Melbourne Tourism Authority, malgré la peur panique qui me prenait à m'approcher si près de Bourke Street.

« Rossenhill ? dit l'hôtesse d'accueil. C'est dans cet État ?

— Je n'en sais rien », répondis-je.

J'avais conscience du côté assez déraisonnable de ma question. La fille avait cru qu'il s'agissait d'un toponyme et je n'ai pas osé lui dire que je n'en étais pas si sûre. Elle a consulté un écran, tapoté sur le clavier... Je l'ai entendue murmurer : « *maybe a park* ». Mais rien : pas un jardin, pas une station, pas une falaise, pas un village. Elle a consulté les terminaux des autres États. Rien non plus. Pour finir, elle a regardé dans un Bottin, pour voir si les procédés traditionnels étaient plus efficaces. Toujours rien.

« Vous n'avez aucune piste ? Elle avait l'air désolé.

— Non... Peut-être que ce n'est pas un nom de lieu, insinuai-je.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Vous ne savez pas ce que c'est ?

— Pas du tout. J'avais l'air complètement idiot.

— Vous voulez dire que vous ne savez pas ce que vous cherchez ? »

La fille avait perdu toute trace d'amabilité, et elle n'avait pas tort.

« Et vous m'avez laissé faire tout ce travail sans rien me dire ?

— Je suis désolée... On m'a parlé de Rossenhill comme si c'était un

endroit très connu... J'ai regardé le guide par rues et je n'ai pas réussi à le trouver... J'ai alors pensé qu'il devait s'agir d'un quartier ou d'un jardin public...

— Peut-être un restaurant ? »

Elle redevenait aimable.

Il faut souligner que la fille était coopérative, comme la plupart des *aussies* des services publics.

« Peut-être bien... Ou une entreprise, ou un cinéma... Mais je n'ai pas pu trouver... »

— C'est peut-être la maison de quelqu'un qui s'appelle Rossenhill », s'aventura-t-elle.

Cela pouvait être n'importe quoi. Mais au bout d'une demi-journée de travail, elle n'avait rien trouvé. Je n'avais qu'à lui laisser mon numéro de téléphone, elle continuerait à chercher le lendemain et si elle trouvait, elle m'appellerait.

« Je n'ai pas le téléphone. Je repasserai. »

Je ne voulais pas prendre de risques supplémentaires.

Avec mon petit copain, les choses avaient commencé à se gâter le jour même de la manifestation. Ses attentions ont commencé à m'exaspérer. Et je ne supportais plus la gueule de caniche puni qu'il faisait quand je ne lui portais pas toute l'attention qu'il croyait mériter. À vrai dire, dans le pétrin où je me débattais, j'avais le plus grand mal à rester aimable. Et sereine. Plus il était gentil avec moi, plus j'étais sèche. Si on ne peut plus être de mauvaise humeur chez soi, où peut-on l'être ? Si on ne peut plus se défouler chez soi, c'est qu'on n'est plus chez soi.

« Tu ne m'aimes plus », me dit-il, sur le point de fondre en larmes.

J'ai passé toute une journée à la State Library. De dix heures du matin à dix heures du soir. J'ai consulté des encyclopédies, des livres d'histoire, des manuels de géographie, des guides de musées, des traités d'anthropologie.

Rossenhill devait être un mirage.

« Cette nuit tu as pleuré en rêvant, me dit Maurice de mauvaise humeur parce que la veille au soir je n'avais pas eu, une fois de plus, envie de faire l'amour.

— Ah ! oui ? Qu'est-ce que je disais ?

— Rossenhill. »

Bordel de merde !

Ni Maurice ni les copains de la radio n'avaient jamais entendu ce nom. La fille de l'office du tourisme n'avait pas non plus trouvé de piste.

Je suis allée à la Chambre de commerce. C'était peut-être la marque d'un produit. La consultation était un peu chère, mais elle donnerait peut-être un résultat.

« Il faut vingt-quatre heures, me dit le *clerk*. Si la marque n'est pas déjà enregistrée, vous voulez que je l'enregistre à votre nom ?

— Non... Avant, il faut que je consulte mes associés. Je leur ferai la proposition pour essayer de les convaincre que c'est un nom attractif et commercial. Mais je veux être sûre qu'il est original...

— Vous avez raison... »

Mais ce n'était pas non plus une marque de talc, de cigarettes ou de tondeuses à gazon. Ce n'était pas un nom de collège, ni de maison d'édition, ni d'une chaîne de marchands de hamburgers. Ce n'était pas non plus le nom d'un bateau. En tout cas, pas d'un bateau qui serait venu dans ces parages ou qui aurait jeté l'ancre dans un port australien au cours des cinq dernières années. Dans les clubs nautiques de Port Philip, ils se sont montrés très aimables et d'une efficacité foudroyante : rien ne leur échappait, pas un voilier, pas une barque, pas le moindre petit esquif. Ils contrôlaient même les *snipes*. Tout était rentré en ordinateur, relié aux terminaux des autres clubs nautiques de tout le périmètre de l'île et les ports les plus petits, les plus insignifiants étaient prévenus par téléphone. Une vraie merveille. Et une vraie saloperie. On ne pouvait plonger la moindre rame dans l'eau sans qu'ils le sachent. Aucune voile ne pouvait être amenée sans qu'ils l'apprennent.

Mais Rossenhill était toujours un mystère. Ce n'était pas non plus un club nocturne de Carlton, ni le nom d'un quelconque Pussycat Escorts qui passait des annonces dans les journaux, dans les guides des spectacles et des restaurants. C'est d'ailleurs là que je l'avais tout d'abord cherché.

Je rentrais à Eltham, épuisée de courir inutilement derrière ce mirage. Depuis six mois et demi que j'étais à Melbourne, je n'avais jamais autant arpenté la ville que pendant cette période. De démarche en démarche, d'un point à l'autre de la ville, je lisais les enseignes des boutiques, des marques dans les vitrines, les inscriptions sur les statues des jardins, les plaques qui, au pied de chaque arbre, donnaient son nom et son origine. Et pour comble de tout, je ne pouvais pas me défaire de la sensation de perdre lamentablement mon

temps. Et d'être poursuivie par le temps. Mais j'étais incapable de faire autre chose que de chercher sans relâche, obstinément, obsessionnellement, stupidement. Un peu comme si cette espèce de chemin de croix laïc et imbécile devait me faire pardonner ma bêtise.

Le soir, au petit matin quelquefois, j'arrivais moitié morte chez Maurice. Mais pour nous les femmes, il n'y a pas de repos du guerrier. Même quand nous sommes le guerrier. J'étais physiquement fatiguée et moralement brisée. J'avais mal à l'âme. À l'âme, ou à ce que vous voulez. Mais j'avais mal. Mon copain oscillait entre les reproches et les attentions poisseuses. À tout prendre, j'aimais mieux les reproches. Quand il m'embrassait le pauvre, je voyais la vieille emballée dans la baignoire. Et quand il devenait plus pressant, je voyais le silencieux du revolver qui avait tué la femme de ménage.

Un matin, il est parti furieux à la radio, sans dire un mot. Le soir, il n'est pas rentré seul et j'ai dû dormir sur le canapé.

Il fallait que je prenne une décision. À propos de mon petit copain et à propos de mes efforts pour retrouver Cristina.

Pour ce qui était de l'enquête, je pouvais utiliser les services d'un détective local, qui risquait de perdre son temps tout aussi lamentablement que moi. À Barcelone – j'en étais sûre – je n'aurais pas mis plus d'une journée à savoir ce qui se cachait derrière Rossenhill, que ce soit le nom du maire ou celui que la personne la plus anonyme avait, quand elle était toute petite, donné à sa trottinette. À Barcelone j'aurais même eu les moyens de découvrir que ce truc n'était que le nom qu'un peintre inconnu avait donné à l'une de ses toiles. À Barcelone, j'avais des amis qui circulaient dans tous les milieux, j'avais des gens de confiance un peu partout. À Melbourne, je n'avais rien : un copain trop jeune avec qui je ne trouvais même plus de plaisir à baiser, un couple d'amis qui voguaient va savoir sur quelles eaux, et deux cadavres pas dénoncés. À Barcelone, j'étais une professionnelle. En Australie j'étais une imbécile désorientée qui cherchait des trous pour y mettre le pied. Oui, il fallait que je prenne une décision. Essayer de parler avec Alexia peut-être. L'idée m'en était venue tout d'un coup.

J'avais peur de me remettre en contact avec ces gens, même avec cette fille aussi *paumée* que moi. Alors j'ai passé je ne sais combien de jours à visiter des musées – moi, Lonia, à qui les musées donnent des boutons – à consulter des catalogues et des fichiers à la recherche du nom d'un tableau ou d'une statue. À demander bêtement aux bedeaux et aux vendeurs de reproductions si le nom de Rossenhill leur disait quelque chose, à leur dire que je voulais voir un tableau intitulé Rossenhill. Et puis j'ai passé encore plus de jours à arpenter les berges

du Yarra et à essayer de lire le nom des voiliers et des canoës.

Pendant toute cette période, je ne me suis acheté qu'un seul et triste rouge à lèvres dans le quartier grec.

Un soir, Maurice s'est montré franchement pénible.

« Désolé, chéri. Je n'ai pas envie.

— Il y a quelqu'un d'autre dans ta vie, dit-il avec conviction. J'ai éclaté de rire. La phrase était tellement ridicule !

— Pourquoi tu ne suis plus le stage ? Qu'est-ce que tu fabriques toute la journée ?

— Monsieur m'espionne ? Il avait été clairement dit qu'on ne se mêlerait jamais des affaires l'un de l'autre. Moi aussi j'avais du goût pour les lieux communs ce soir-là.

— Oui, mais je ne suis plus disposé à supporter une telle situation, proclama-t-il avec dignité. »

J'étais au bord de la crise de nerfs. Il fallait que je prenne une décision au sujet de ce garçon. J'ai décidé de suivre le conseil de Lida.

« Je ne veux pas te faire de mal. Mais je ne suis pas prête à te servir de nourrice.

— Si tu ne m'aimes pas, je vais me suicider.

— Ne dis pas de bêtises.

— Alors va-t-en !

— C'est ce que j'avais décidé de faire. Mais je dois attendre le retour du *Manyac*. Tu ne veux pas me mettre à la rue ?

— Tu peux aller à l'hôtel.

— Ils voudront voir mon passeport.

— C'est ton problème.

— Tu n'es qu'un sale con, Maurice, un enfant gâté. »

Évidemment, je me suis tirée. Le lendemain matin, à la première heure. Et je me suis sentie soulagée de ne plus voir ce gamin mal élevé.

Kathleen m'a prêté le canapé de son salon.

Et le jour même, nous avons appris que le *Manyac* était revenu au port.

« C'est bizarre, avait remarqué Kathleen. D'habitude, ils préviennent par radio quelques jours avant. »

J'ai pensé qu'une tempête avait dû les empêcher d'aller jusqu'à la Barrier Reef.

Ce même jour, au début de la matinée, j'ai téléphoné à Alexia.

« Hello ? »

C'était une voix d'homme. J'ai raccroché.

Trois fois, j'ai appelé sans jamais reconnaître la voix d'Alexia. Trois fois j'ai raccroché. On ne devait pas l'appeler souvent et je ne voulais pas la compromettre en demandant qu'on me la passe. Mais elle était mon dernier espoir.

Enfin, vers midi, j'ai eu de la chance :

« Hello ? »

C'était elle.

« Alexia ? »

— *Yes. Who speaks ?*

— Bonjour ! C'est Puttie, dis-je en anglais, tu te souviens de moi ?

— Oui. Tu as déjà appelé l'autre jour...

— Écoute. Aujourd'hui, je suis libre... On peut se parler un peu si tu veux.

— Pourquoi tu veux parler maintenant ?

— Je croyais que tu en avais envie... J'avais dit que je te rappellerais. Dès que j'ai pu, je l'ai fait... »

Il y eu un silence.

« Alexia ? Tu ne peux pas parler ? Tu n'es pas seule ? »

— Je suis toute seule. Mais je me méfie de toi. Je ne te connais pas. Je ne sais pas ce que tu veux. Il n'y a aucune Puttie à la pension Rutherford. »

Elle parlait par phrases courtes, comme quelqu'un qui ne sait pas bien l'anglais.

Elle s'est tue. Et j'ai de nouveau utilisé la tactique autoritaire qui m'avait si bien réussi une première fois. C'était lamentable, mais c'était comme ça !

« Ce que tu peux être bête ! Qu'est-ce qui t'a pris de parler de moi ? Pas étonnant que tu aies des problèmes ! Tu te les fabriques ! »

— Je n'ai pas de problèmes.

— On l'aurait bien dit l'autre jour.

— Je ne t'ai rien dit, moi ! Je ne sais même pas qui tu es. Je n'ai aucune envie de te parler.

— Pourquoi tu ne raccroches pas, alors ? »

Elle n'a pas raccroché. J'entendais son silence dans l'écouteur et j'ai à nouveau changé de tactique.

« Écoute, Alexia. C'est normal qu'ils te disent qu'il n'y a aucune Puttie à la pension Rutherford (en réalité, il y en avait des masses, mais ce sens-là lui échappait. Comment on disait « pute » en grec ?) Je me suis sauvée. La mère Joil... je n'en pouvais plus... »

Je l'entendais sangloter comme la première fois que je lui avais parlé quand j'avais mentionné le nom de M^{rs} Joil. Je voulais vérifier que mon intuition était bonne.

« Toi non plus, n'est-ce pas, Alexia ? C'est une sale garce quand elle se toque d'une fille – Sanglots – Écoute-moi, je vais t'aider.

— Pourquoi ça ? Pourquoi tu veux m'aider ?

— Parce que je veux me venger de la mère Joil... et aussi parce que je veux que tu m'aides.

— Pourquoi ? Si tu m'aidais, ce serait encore pire. Elle m'a complètement piégée. »

Elle sanglotait.

« Écoute-moi. Je ne vais pas passer des heures au téléphone. Si tu n'as pas envie, tu le dis et on en reste là. Tu as plus besoin de moi que moi de toi. »

Tu ne manques pas d'air, Lonia ! Un silence. J'ai risqué le tout pour le tout.

« Dis-moi, c'est quoi Rossenhill ? »

Silence. Elle le savait, oui ou non ?

« Okay, a-t-elle répondu enfin. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

— On peut se voir ? Dis-moi où.

— Je ne peux pas sortir.

— Et moi ? Je peux entrer ? Sans risque, hein ?

— Oui. Par la ruelle derrière.

— Ce n'est pas un piège ?

— Non. »

Elle me préparait peut-être un coup foireux mais j'ai couru le risque.

Monash Street avait le même air classieux que quelques jours avant, le même calme pour sybarites, bercé par la rumeur assourdie des rues alentour. C'était comme une oasis, un peu trop raffinée peut-être pour mon goût de citadine, mais il faut avouer que ce calme était

contagieux.

Je suis allée dans la ruelle qui donnait dans le passage que m'avait indiqué Alexia et je suis entrée dans la maison par derrière. Alexia m'a ouvert la porte. Exactement le négatif de la photo qui était sur sa fiche. M^{rs} Joil était une femme élégante qui semblait avoir du goût. Avec toutes les jolies filles qu'elle avait à portée de la main, je ne voyais pas comment elle avait pu s'enticher d'un tel débris.

« Moi, j'aime les femmes, m'a avoué la fille, un peu honteuse. Mais M^{rs} Joil ne m'a jamais plu. Elle le sait et ne le supporte pas... Elle ne me le pardonne pas... C'est comme si on me punissait tu sais ? Et maintenant, elle me tient, et bien...

— Si tu veux venir avec moi... Je ne pouvais pas ne pas le dire. Je ne pouvais pas la laisser là.

— Non... Qu'est-ce que je ferais hors d'ici ?

— Pour commencer, tu irais faire une cure de désintoxication... »

Mais il n'y a pas eu moyen de la convaincre. Peut-être qu'au fond, je n'avais pas envie de la convaincre. Parce qu'en fait, qu'est-ce que j'aurais pu faire d'elle ?

« Il ne faut pas que tu restes trop longtemps, m'a-t-elle dit. Ils ne vont pas tarder à rentrer. Ce serait dangereux que tu essaies de te cacher ici... Tu disais que tu voulais que je t'aide... »

Je lui ai montré la photo de Cristina.

« Oui. Ils l'ont amenée ici quelquefois. C'est ici qu'elle a commencé à se piquer. Et puis je ne l'ai plus revue.

— C'est quoi Rossenhill ?

— C'est ça.

— Tu veux dire cette maison ? Osseto ?

— Non... Ici ou ailleurs... Quand ils savent qu'il n'y a personne pour te réclamer... Quand ils commencent à te piquer... On ne peut pas sortir de Rossenhill... »

Alors, c'était ça. Pas un endroit. Mais une situation. J'aurais pu passer ma vie à chercher sans trouver.

« Où ils les mettent, les filles Rossenhill ?

— Un peu partout. Moi ici, d'autres ailleurs, je suppose... Il va être onze heures. Il faut que tu t'en ailles, me dit-elle en se levant.

— Tu ne veux pas venir avec moi ? »

Elle n'a pas voulu.

« Mon Dieu ! Qu'est-ce qui s'est passé ? » ai-je crié en voyant le *Manyac*.

Le *Manyac* démâté, ravagé. Les voiles en loques. Le gouvernail cassé et remplacé tant bien que mal par un bout de rame, la coque enfoncée.

Comment avaient-ils pu rentrer avec une telle voie d'eau ? Dans quelle tempête avaient-ils été pris ? Quel monstre marin les avait attaqués ? Il y avait donc des géants dans ces mers-là ? Je leur avais bien dit que c'était de la folie de prendre la mer en mai, mais ils m'avaient répondu que c'était précisément la meilleure époque dans la mer de Corail. Oui, mais le long trajet pour y arriver ? Plus de trois mille kilomètres par terre c'est-à-dire beaucoup plus en longeant la côte... Mais ils avaient voulu profiter de ce qu'ils avaient des clients et maintenant...

Lida, assise sur le pont, le visage tuméfié et un bras bandé. Jem, en haillons sur le quai, une lèvre enflée et l'autre fendue.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? ai-je répété.

— C'est toi qu'ils cherchaient, a dit Jem.

— Ils m'ont prise pour toi, a dit Lida.

— Ils n'aiment pas les curieux, Lonia. »

À mi-chemin du tropique du Capricorne, entre Sydney et Brisbane, sans aide possible, un bateau s'était approché. Les deux hommes qu'ils croyaient des clients s'étaient chargés auparavant d'esquinter la radio et de jeter à l'eau les fusées de détresse. Des trois hommes qui étaient à bord du bateau, deux étaient montés sur le *Manyac*. Avec l'aide des deux pseudo-clients ils avaient simulé un naufrage et fait de mes deux amis deux morts vivants. Ceux qui avaient donné une raclée à Lida lui avaient dit qu'elle n'irait plus fourrer son nez dans les affaires des autres. Sûr que non. Et qu'elle n'aurait plus de mémoire pour se souvenir de Cristina.

Quand les cinq pirates étaient remontés à bord de leur bateau, ils avaient enquillé le *Manyac* par le flanc. Et ils étaient partis, sûrs qu'il allait irrémédiablement couler.

« Je ne sais pas comment on s'en est tiré... Vraiment je ne sais pas.

— Pourquoi vous n'avez pas jeté l'ancre dans le port le plus proche ?

— Quand on est arrivés à Port Macquarie, on a vu leur vedette à quai. »

En les amenant à l'hôpital, je leur ai tout raconté. Je ne sais pas pourquoi ils ne m'ont pas abreuvée d'injures. Peut-être étaient-ils trop

mal en point. Ou trop généreux. Mais une bonne engueulade m'aurait bien soulagée.

« Pauvre Lonia. Tes blessures sont bien pires que les nôtres », rajouta Lida.

Les gens disent parfois des phrases comme ça. Dans une autre situation, j'aurais éclaté de rire. Mais là, je me suis mise à pleurer.

« Qu'est-ce que tu vas faire ? » m'a demandé Jem, pendant que je l'aidais à descendre de voiture.

Bilan : quand je suis allée les rechercher, Jem avait une côte cassée et trois points de suture à la lèvre ; Lida avait la mâchoire décrochée et une arcade sourcilière fendue. Les deux étaient contusionnés de la tête aux pieds. Nous avons repris notre conversation.

Nous avons décidé qu'eux non plus n'iraient pas voir les flics pour le moment et que nous allions prendre un détective.

Ils retourneraient à la radio et je me chargerais de faire réparer le *Manyac*.

« Je vais en parler aux gens du stage de voile. Peut-être qu'ils voudront bien m'aider », dis-je.

Et quand nous aurions retrouvé Cristina, nous prendrions les décisions nécessaires.

Je me sentais toute bizarre, comme si nous étions retombés tous les trois en enfance, en train de préparer un jeu de piste ou de devinettes.

J'ai laissé Jem et Lida à la radio et je suis allée rendre la voiture. Je ne pouvais plus me permettre le luxe de louer et d'entretenir une voiture.

Après, je suis allée à l'école de voile. Je n'ai pas eu grand mal à convaincre le moniteur d'envoyer un groupe de stagiaires m'aider à réparer le *Manyac*. Des travaux pratiques, quoi. Mais qui ne leur coûteraient pas un centime !

Enfin, je suis allée faire affaire avec un détective. Il n'avait pas obligatoirement à faire partie d'une grosse agence. À dire vrai, il valait mieux pas. Un copain de la radio nous en a recommandé un. Henry Dhul.

« On dirait un nom de gâteau. »

En fait, il était aussi appétissant qu'un gâteau.

« Lonia, ma folle ?

Tu as complètement perdu la tête, ou quoi ? M'envoyer seulement une

ridicule petit carte postale ! Tu ne manques pas d'air ! Ce n'est pas que j'aie besoin de toi ici, tu t'embrouillerais dans mes manières de travailler. Mais je t'aime bien, tu sais, je n'y peux rien. Et je trouve que c'est une gigantesque connerie que tu aies décidé de rester dans ce cul du monde. Je sais bien que c'est un énorme cul, mais je suis sûr qu'il n'en vaut pas la peine. Pourquoi as-tu pris cette décision ? Dans une lettre, tu avais déjà dit que tu aimerais rester là-bas, ce que je n'arrive vraiment pas à comprendre. Mais je comprends encore moins pourquoi tu ne t'es pas débrouillée pour avoir des papiers en règle en temps voulu. Je ne comprends pas cette histoire de visa non prorogeable. Si au lieu de me gribouiller quatre lignes, tu m'avais écrit une vraie lettre, je saurais peut-être de quoi il retourne. Quoi qu'il en soit, je suis sûr que tu aurais pu trouver une meilleure solution que de devenir une clandestine. Ce n'est pas que j'aie une affection particulière pour le règlement, mais, franchement, je pense – et ça m'étonne – que tu es très satisfaite d'être dans l'illégalité. Il faut que j'avoue que je ne sais pas très bien non plus en quoi ça consiste. Je crois que tu fais une erreur, Lonia, et qu'il serait temps que tu deviennes adulte. Tu commences à en avoir l'âge. On dirait que tu as peur de devenir adulte, ce qui ne veut pas précisément dire raisonnable et ennuyeuse.

Me voilà en train de te faire un sermon et je n'y tiens pas. Il y a bien un proverbe qui dit “comme on fait son lit, on se couche”. Eh bien, voilà. Je me demande seulement combien de temps va te durer la folie des antipodes. Et ce que tu feras après. Tu ne me dis pas non plus ce qu'en pensent tes amis. Ils sont capables de t'aider s'il t'arrive quelque chose ? À moins qu'il ne te soit déjà arrivé quelque chose ? Tu as toujours le chic pour attirer les ennuis. Je te soupçonne de t'être mise dans une embrouille quelconque et de ne pas vouloir me le dire. Tu fais bien (de te mettre dans une embrouille et de ne pas vouloir me le dire). De toute façon, je resterais sagement à Barcelone. À moins que tu te sois trouvé un fiancé et que je ne t'intéresse plus. À quand la noce ? Je ne sais pas de quoi je serais capable pour voir ça. Au fait, ici, il se passe des choses très excitantes. Mais je ne te dis pas quoi. Si tu veux le savoir, tu n'as qu'à venir.

Salut. Et surtout, ne te gêne pas pour moi ! De toute façon, je t'embrasse. Et j'espère que dès que tu auras reçu cette lettre, tu m'écritas en me racontant tout. N'est-ce pas ma jolie ?

Quim.

VII

Lida a presque réussi à me convaincre que tout n'avait été qu'un fâcheux concours de circonstances et que, même si je ne m'en étais pas mêlée, les choses se seraient déroulées de la même façon.

« Par pitié, Lonia, arrête de nous pomper l'air avec tes sentiments de culpabilité. Oui, d'accord. Il est absolument certain que tu as agi comme une idiote. Mais c'est vrai aussi que tu avais raison. Tu as un flair professionnel. Tu avais perçu qu'autour de Cristina ça sentait le roussi et tu ne t'es pas trompée. Nous, on croyait que tu avais trop d'imagination, mais en fait tu avais raison. Et ça, ce n'était pas de l'idiotie. L'idiotie, ça a été de croire que Melbourne c'est comme Barcelone.

— C'est partout la même chose...

— Bon, si tu veux, Melbourne c'est comme Barcelone, mais... Lida insistait.

— Mais je ne suis pas la même Lonia à Melbourne et à Barcelone, voilà le problème.

— Quoi qu'il en soit, ce n'est pas toi qui as tué la vieille ni la femme de ménage.

— Sans moi, elles seraient toujours vivantes.

— Ça suffit, Lonia ! Maintenant il faut retrouver Cristina et ce détective va s'en charger. Après nous irons voir les flics, Jem et moi, sans te mêler à l'affaire...

— Ça ne servira à rien ! Ces gens ont des arrières solides et ce sont précisément les flics qui les protègent.

— Comment tu sais ça ? Parce que tu en as vu un qui se faisait payer en nature ? Alors ça ne servira à rien qu'on aille porter plainte quand on aura retrouvé Cristina...

— On aura un témoin. Et notre ambassade pour faire pression. Et puis, il y a l'affaire de Majorque...

— Eh bien, le moment venu, on décidera ce qu'il convient de faire. Arrête de ruminer tout ça. »

Je me suis laissé convaincre. J'en avais besoin. J'avais besoin de me faire plaindre et de me faire gâter comme quand j'étais petite et que j'avais mal au ventre. Réellement, Quim avait raison : je ne serais

jamais une adulte. Et, à dire vrai, j'en étais plutôt satisfaite.

Jem, quant à lui, a eu une délicate attention : il m'a offert un rouge à lèvres sans que je lui aie rien demandé.

« Toi, tu t'occupes du *Manyac* et tu laisses le détective retrouver Cristina », insista Jem.

Il avait la quarantaine, un poil plus petit que moi, les yeux bleus et des cheveux qui commençaient à se raréfier sur le sommet de son crâne. Ce n'était pas à proprement parler un bel homme, mais il était en fait assez sexy. Et moi, dès le moment où j'ai posé le pied dans son bureau, je suis tombée raide. Je n'avais jamais rencontré mon type d'homme et quand je l'ai vu, j'ai su que c'était lui.

Lui aussi m'a trouvée à son goût au premier coup d'œil. Je l'ai bien vu à la manière dont il me regardait, il essayait de le cacher derrière une attitude très professionnelle et une moue un peu cynique. Compte tenu de ce courant de sympathie, nous n'avons pas eu de mal à tomber d'accord.

« Vous voulez boire quelque chose ? me demanda-t-il. Je ne bois pas d'alcool... »

— Éthique professionnelle ?

— Je suis végétarien. »

Quelle merveilleuse coïncidence ! Et très difficile pour ne pas dire impossible, à trouver dans notre profession. Il nous a préparé un cocktail de jus de fruits, et très détendue, dans un climat de confiance, je lui ai tout raconté par le menu.

« ... alors mes amis m'ont convaincue de confier l'affaire à un professionnel d'ici, c'est-à-dire à quelqu'un qui connaisse bien le milieu de Melbourne, le milieu de la prostitution, je veux dire... Ce n'est pas que je... enfin il faudrait chercher parmi les putes et... Bon, si j'étais à Barcelone, je veux dire... ça me serait égal... qu'on me repère... parce que je connais les bas-fonds de la ville... En réalité, ce ne serait pas la première fois... Ce que je veux dire... »

Il me regardait fixement et je me serais fichue des baffes de balbutier comme ça. Comme si j'avais peur de dire des incongruités ! Ce que je voulais dire et que je ne disais pas c'est que moi, Lonia Guiu, je ne pouvais pas aller de bordel en bordel, je ne pouvais pas téléphoner aux filles qui passaient des annonces, je ne pouvais pas me promener dans Carlton avec la photo de Cristina.

« Je comprends, miss Guiu. Il avait un sourire complice et peut-être un tantinet moqueur, à me voir balbutier. Ne vous inquiétez pas.

J'accepte la mission...

— Dans ce cas, je vais vous donner toutes les informations que j'ai pu recueillir jusqu'ici.

— Parfait.

— En ce qui concerne vos honoraires...

— Vous connaissez le Marlow ? Il m'avait interrompue, d'un sourire enjôleur.

— S'il s'agit du...

— Non, ce n'est pas ce que vous croyez. C'est mon restaurant préféré à Melbourne. »

Il avait les dents très blanches et quand il riait, il avait des fossettes de chaque côté.

« Bien entendu, c'est un restaurant végétarien. »

Nous avons donc discuté en dînant des conditions de travail et des honoraires.

« ... votre prix est peut-être trop élevé pour nous, mister Dhul.

— Ne vous inquiétez pas », dit-il.

Et après une pause, il ajouta avec une moue qui se voulait cynique :

« Si les parents de cette jeune fille sont aussi riches qu'elle le dit, on peut supposer qu'ils se montreront généreux quand on leur ramènera leur fille saine et sauve... Et, je vous en prie, ne m'appellez pas mister Dhul... Je m'appelle Henry... Ça vous ennuie que je vous appelle Lonnie ? Sa voix était d'une douceur !

— Bien sûr que non ! » Je me sentais gonflée de bonheur.

Quand Quim saurait ça !

« Ce qui me paraît bizarre, disait Henry, c'est que les parents n'aient pas encore donné signe de vie...

— Ils ont dû se faire avoir comme elle, je parlais sans trop de conviction. Ils ont peut-être fait des démarches, j'ai pu ne pas le savoir. »

Au dessert, au moment où j'attaquais avec délice une compote tropicale, il m'a dit :

« C'est triste que tu sois dans cette situation. Si tu veux, on se marie, comme ça tu n'auras plus de problème de séjour... Enfin, pas dès le début parce que les services d'immigration ne voudront jamais croire à un mariage d'amour mais...

— Les services d'immigration ne se tromperaient pas vraiment...

— Peut-être que si... Je me propose comme mari pas seulement pour t'aider...

— Et pourquoi donc ?

— Tu crois au coup de foudre ? »

Il avait les larmes aux yeux. Je ne pouvais pas croire qu'il soit tombé amoureux de moi comme ça, tout d'un coup. Moi oui, j'étais tombée amoureuse. Mais je n'ai pas accepté la demande en mariage. En revanche j'ai accepté de l'accompagner chez lui.

Et cette nuit-là, avec lui, je n'ai vu ni le cadavre de la vieille ni le silencieux du revolver. Avec lui, j'ai vu un ciel si beau.

Le *Manyac* étant inhabitable, Kathleen hébergeait provisoirement Jem et Lida.

Le lendemain matin, Henry est parti très tôt au Frankston et moi je suis allée à la radio prévenir Jem et Lida que Henry Dhul se chargeait de retrouver Cristina et que moi, dorénavant, je vivrais chez lui.

« Bonne nouvelle, dit Jem sans trop y croire. Au moins, nous serons moins à l'étroit.

— J'espère qu'on peut toujours compter sur toi pour diriger les réparations du *Manyac*, n'est-ce pas ? demanda Lida.

— Bien sûr ! Je n'ai rien d'autre à faire... sauf...

— Ne raconte pas ta vie, chérie ! lança Lida, moqueuse. Je suis contente pour toi. Du jour au lendemain, tu as repris bonne mine. Il a donc toutes les vertus ce M^r Dhul ?

— Pas mal.

— Sacrée Lonia ! Il y a dix ans, elle disait qu'elle n'avait pas de succès avec les hommes et maintenant elle les tombe tous les uns après les autres !

— Lui, ce n'est pas pareil, je t'assure Lida.

— Tu ne vas pas me dire que tu es amoureuse ! »

Elle disait cela avec le sourire, comme une mère de famille à qui sa fille de dix ans parle d'un merveilleux copain de classe, l'air tout romantique.

« Je crois que oui. Cette fois, c'est pour de vrai... Et en plus, j'ai dit cela avec solennité, Henry a trouvé un club nautique où on pourra mettre le *Manyac* en cale sèche. Il dit qu'au point où en sont les choses, il vaut mieux qu'on le change de place.

— Ton Henry me fait l'effet d'être très raisonnable. »

En fait, il n'était pas très raisonnable. C'est pour cela que j'étais tombée amoureuse de lui.

Le yacht-club Frankston était un peu snob et très surveillé. Rien à craindre de la bande à la mère Joil.

Après avoir déjeuné ensemble, lui il allait à son bureau de Collinwood, quartier général de son enquête, et moi je prenais le train pour aller au yacht club.

Il faisait froid et il pleuvait à verse mais la cale sèche du club était couverte et chauffée, exagérément chauffée même.

Après le déjeuner, les stagiaires venaient travailler. Par chance, c'est le moniteur qui dirigeait les travaux pratiques parce que moi, je n'ai aucune habileté manuelle et on ne peut pas dire que le bricolage soit mon fort. Le moniteur me donnait les consignes précises et je m'efforçais de les exécuter du mieux que je pouvais, ce qui m'absorbait complètement. Le travail physique anesthésiait mes pensées, tout comme Henry anesthésiait mon cœur.

Quand Jem et Lida sortaient de la radio – ils faisaient maintenant des heures supplémentaires pour rétablir leurs finances – ils venaient aussi, souvent avec un de leurs copains. Jem leur avait raconté une histoire de tempête et eux, qui ignoraient tout des vagues, des vents et des bateaux, l'avaient cru béatement.

À nous tous, nous réparions le *Manyac*. En fait, nous avions décidé de profiter des travaux pour l'améliorer. Tant qu'à faire, nous ne voulions pas nous contenter d'arranger la coque, nous en avons profité pour mettre des rideaux neufs, changer l'ameublement, rénover la décoration, remplacer certains appareils... On aurait dit que nous arrangions une maison de poupées et qu'en plus de travailler, nous nous amusions. Et moi, s'il n'y avait pas eu Henry – l'enquête de Henry, je veux dire – j'aurais certainement réussi à oublier la lettre de Cristina et la mort des deux femmes.

Il avait commencé par l'agence Gardener.

« On m'a demandé si je voulais un service normal ou un service spécial. Naturellement j'ai demandé un service spécial, tout compris. On m'a montré une série de photos et j'ai choisi une fille de type latin. Une des filles de l'agence m'a accompagné dans sa voiture jusqu'à une maison loin du centre. Non, ce n'était pas une voiture blanche...

— Écoute Henry... J'aimerais autant que tu ne me racontes pas les détails... J'avais dans la bouche un goût amer dont j'ai mis du temps à comprendre que c'était la jalousie.

— Comme tu veux... D'ailleurs, en tant que professionnel, je ne donne pas les détails. Je ne fais un rapport que quand il y a quelque chose d'important à rapporter et je ne parle évidemment pas de toutes les démarches que j'ai dû faire... Mais je pensais faire une exception pour toi.

— Ne fais pas d'exception. Reste sur un plan professionnel. Par ailleurs – je m'étais faite malicieuse – tu peux faire d'autres exceptions, celles que j'aime. Pour le reste, travaille comme tu fais d'habitude, je ne me mêlerai de rien... »

À voir son air satisfait, j'ai compris qu'il était heureux de mon attitude. Pour tous les deux, c'était plus sain.

Henry était bohème. Son appartement était un vrai foutoir. J'ai mis une semaine à comprendre que le frigo était un bon endroit pour ranger un fer à repasser, que les paquets de thé faisaient très bien sur les étagères d'un labo-photo et que dans l'armoire à pharmacie, il n'y avait que des tisanes et... une vieille collection de timbres. Il n'avait aucune idée qu'on pouvait assortir les couleurs d'une chemise, d'un pantalon et d'une paire de chaussettes. Mais c'était un amateur de peinture. C'était un obsédé de l'hygiène corporelle mais en revanche, il détestait se brosser les dents.

Et chaque jour, quelle que soit l'heure, qu'il vienne me chercher au yacht-club Frankston ou que je passe le prendre à Collinwood, qu'il soit déjà rentré quand je finissais ma journée sur le *Manyac* ou que je doive l'attendre tard dans la soirée, il m'apportait des fleurs.

Mais il s'en tenait au pied de la lettre à l'accord que nous avions passé et ne me donnait pas de détails sur l'enquête. À tel point que j'essayais parfois de lui tirer les vers du nez. J'ai appris ainsi qu'il passait beaucoup de temps à aller de bordel en bordel pour essayer de retrouver tous les fils du réseau Gardener-Rutherford. J'ai appris aussi qu'il avait un ami surfer qui travaillait dans les services d'immigration, et que cet ami était tombé sur un matériel suspect, pas enregistré, dans le bureau d'un haut responsable.

« Quel type de matériel ? ai-je demandé.

— Tu n'avais pas dit que tu ne te mêlerais pas de mon travail ? »

Il avait dit cela en souriant mais j'avais bien vu que dans le fond il n'était pas content de mon indiscretion. J'ai décidé de ne plus poser de

questions, et de ravalier ma curiosité.

Malgré tout, il a bien voulu me dire qu'il s'agissait de faux papiers, de visas de sortie et d'entrée de gens qui curieusement étaient presque tous du sexe féminin.

« Il faut savoir si ces papiers ont quelque chose à voir avec un réseau de prostitution..., dit-il.

— Je ne peux pas t'aider ? Je pourrais me charger de la surveillance du gros poisson... »

Il n'a pas voulu. J'avais mon travail. Il avait le sien. « Ma mère ne voulait laisser personne entrer dans la cuisine », dit-il. Je n'ai pas insisté. C'était, en matière de travail, un homme fier et je ne voulais pas qu'il croie que je n'avais pas totalement confiance en lui.

Mais j'avais comme l'impression que retrouver Cristina n'était plus qu'une tâche accessoire pour lui, et ma jalousie sentimentale s'est vue renforcée d'une espèce de jalousie professionnelle. J'ai vigoureusement secoué la tête pour éloigner les pensées désagréables.

Il ne manquait plus au *Manyac* que les dernières touches de beauté. Mon aventure avec Henry avait le vent en poupe. Mais je commençais à me sentir nerveuse.

« Lonnie ? Qu'est-ce que tu as ? Tu es fâchée ?

— Je ne suis pas fâchée. Et ne m'appelle pas Lonnie, espèce de crétin ! Je m'appelle Lonia, tu entends ? Mon vrai prénom c'est Apolonia. Et je ne l'aime pas. Dans mon village, on m'appelle Polita, et ça ne me plaît pas non plus. Quim s'entête à m'appeler Paloni et ça me rend hystérique. Et maintenant tu m'appelles Lonnie et je me sens ridicule. Je m'appelle Lonia ! Tu as compris ? Lonia !

— D'accord, d'accord... »

Tout d'un coup, je me suis sentie ridicule pour de vrai. L'amour me faisait oublier la dignité.

« Je suis désolée, Henry... Mais quand tu arrives si tard, ou quand tu ne rentres pas, j'ai peur qu'il ne te soit arrivé quelque chose... »

Ce n'était pas vrai. Je pensais bien qu'il savait se garder tout seul. Mais la tante Antonia m'a toujours dit qu'il ne fallait jamais montrer à un homme qu'on était jalouse.

« Je n'ai jamais passé un seul jour sans t'appeler, précisément pour que tu ne t'inquiètes pas... »

C'était vrai. Il m'appelait toujours au Frankston, que ce soit pour me dire qu'il rentrerait tard ou qu'il ne rentrerait pas du tout. Mais

maintenant que je m'étais habituée à avoir un homme dans mon lit, dormir seule m'était un supplice.

« Je ne m'inquiète plus, ai-je dit.

— Cela ne se produira plus, je te le jure. »

Cette nuit-là, il m'a payée de toutes mes frayeurs.

Il m'aurait été beaucoup plus facile de lui dire qu'il laisse tout tomber et que cette idiote de Cristina aille se faire cuire un œuf. Qu'on se marie et qu'on travaille ensemble sur d'autres enquêtes où on n'aurait pas à s'investir personnellement autant, où on pourrait séparer travail et amour...

Mais je n'étais pas capable de le faire. Pas à cause de Cristina. À cause de la vieille et de la femme de ménage.

En l'honneur de la mise à l'eau du *Manyac*, on a fait une fête grandiose. Les copains de Jem et de Lida et des gens de la radio que je ne connaissais que de vue sont venus. Les stagiaires avaient recouvert le bateau de tant de cotillons et de serpentins que c'en était écœurant. Il était impossible de voir combien le bateau était joli, tout repeint à neuf de bleu et orange, avec son nom repeint en lettres plus belles. Un tas de gens du yacht-club sont venus nous rejoindre. Et le gérant nous a fait cadeau pour ce baptême d'une bouteille de Coonawarra, que nos amis ont refusé de casser contre la coque et qu'ils se sont évertués à nous faire boire tout entière, Jem, Lida et moi.

Il y a aussi quelques amis de Henry qui sont venus. L'ex-surfer, naturellement (« nous les *aussies*, nous sommes tous surfers ou ex-surfers », dit-il dans un grand éclat de rire) deux de ses collaborateurs occasionnels, un vieux avec une bobine de chercheur d'or qui se faisait appeler « tonton » et une fille laide comme tous les péchés du monde.

« On voit bien qu'il s'est rendu compte que tu es jalouse, ironisa Lida quand je lui ai eu présenté. Au fait, où est-il ?

— Ces temps-ci, il court les putes, ai-je répondu brusquement.

— Allez Lonia ! Fais pas l'andouille ! dit Lida.

— Je n'y peux rien, bordel ! Et ce n'est pas faute d'essayer de m'en cacher, ni d'en avoir honte, de ma jalousie ! Je n'aurais jamais pensé que cela puisse m'arriver... Et le pire c'est que je suis bien sûre qu'il ne fait rien avec ces filles... Mais quand je pense qu'il va dans ces établissements, qu'il y va pour un travail que je lui ai commandé moi-même, j'aurai voulu n'avoir jamais connu Cristina... Rien qu'à penser qu'il regarde une autre femme, j'en ai le poil tout hérissé ! Tu trouves cela drôle ?

— Eh bien n'y pense pas ! Ce que tu peux être bête !

— Qu'est-ce que vous faites ici à chuchoter avec un air si sérieux ? » Jem s'était approché avec un chapeau en carton doré et une langue de belle-mère. Lonia, tu fais le trouble-fête ? Henry ne va pas venir ?

— Bien sûr qu'il va venir ! s'exclama Lida. Tu as le sens de l'à-propos, toi !

— Qu'est-ce qui se passe ? Nous n'avons pas répondu. Tu sais ce que je pense, Lonia ? Que tu ferais mieux de te marier avec Henry... Allez, venez avec moi... »

Nous avons rejoint la fête. J'essayais de m'amuser, mais voir les gens rigoler me déprimait. Et pour me distraire, je me suis appliquée à penser que c'était dommage que Jem et Lida aient mis le *Manyac* à l'eau précisément à ce moment, à l'entrée de l'hiver, alors qu'on était si bien au chaud dans le chantier couvert. Moi, j'avais de la chance avec Henry. Son appartement était confortable. Petit mais confortable. Avec chauffage central. Je n'aurais pas besoin de me réinstaller sur le bateau, avec roulis et intempéries. Même si sur le *Manyac* aussi nous avions installé le chauffage, ce dont Jem et Lida étaient fort satisfaits... Jem avait peut-être raison. Je devrais peut-être me marier avec Henry. Mais l'idée de mariage me donnait des boutons. Encore que... Un papier de plus ou de moins... Tout bien réfléchi, je ne pouvais pas passer ma vie sans visa ni carte de séjour, à risquer à chaque instant de me faire arrêter et expulser... Alors quoi ?

« À quoi tu penses ? Sa voix me chatouillait l'oreille.

— Henry !

— Ces gens ont l'air de ne pas s'ennuyer. Pourquoi tu es triste, toi ? »

Je me suis rendu compte qu'il y avait là-dedans une foire à tout casser et que je n'avais fait aucun effort pour m'y intégrer.

— Je ne suis pas triste. J'étais dans les bras d'Henry. Je m'ennuyais de toi. »

Et il m'a serrée fort, très fort, très fort.

« Je t'aime ! – je lui avais appris à le dire en catalan –. Et j'ai une bonne nouvelle pour toi, a-t-il poursuivi en anglais, je crois que je l'ai trouvée.

— Qui ça ? »

Il a éclaté de rire. Qui pouvait-il bien avoir rencontré ? Moi aussi j'ai éclaté de rire. À cet instant, s'il y avait quelqu'un au monde dont je me foutais éperdument, c'était Cristina.

VIII

« O.K., je ne peux pas infiltrer le milieu de la prostitution, sinon en me faisant passer pour pute. Et c'est pour cela que je t'ai engagé. Mais il y a d'autres choses que je peux faire. Je peux faire de la filature par exemple. Je pourrais aller à l'agence de voyages qui avait loué le *Manyac*, voir ce qui s'y passe... Je pourrais aller consulter les journaux à la bibliothèque de Melbourne. Elle est extraordinaire. Je pourrais relever toutes les nouvelles qui touchent à...

— Non, Lonnie. Je ne veux pas. On avait clairement décidé que tu faisais ton boulot et moi le mien, et qu'il n'y aurait pas d'interférence.

— Écoute, Henry, je n'ai pas l'intention de me mêler de ton boulot. Dès le début, les choses ont été claires. C'est toi qui mènes l'enquête et moi, je ne me propose que comme adjoint... pour faire ce que tu me demandes... Tu as ton boulot, mais le mien est terminé. Le *Manyac* est réparé et il n'y a aucune croisière en perspective avant la fin de l'hiver. Il y a dix jours, tu m'as dit que tu croyais l'avoir trouvée...

— Ce n'est pas très sympa de ta part de me jeter à la figure mon manque de chance.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Je voulais dire que pendant ces cinq jours, j'ai rangé la maison, j'ai repassé tes chemises, j'ai fait les courses et la bouffe... Et que j'en ai plein le dos ! Je n'aime pas ça, ça m'emmerde et à force, je me sens devenir idiote... Par-dessus le marché, je n'ai aucune envie de me faire entretenir...

— Si on se marie, je t'entretiendrai.

— Ah ! non, par exemple ! Si on se marie, on travaille ensemble. Actuellement, l'affaire est à toi tout seul et je te remercie d'avoir décidé de ne pas demander d'argent jusqu'à ce qu'on ait ramené Cristina chez elle, mais si en plus tu dois me prendre en charge...

— C'est un plaisir, *love*, de te prendre en charge.

— Pas pour moi. C'est...

— Trouve une occupation.

— Où veux-tu que je trouve du travail, sans visa ?

— Apprends l'anglais.

— J'en sais bien assez. Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu ne veux pas que je t'aide ! Je voudrais bien que tu m'expliques.

— Eh bien, écoute... Pour dire la vérité, *darling*, je crois que ce n'est pas un boulot de femme. »

Merde alors !

« Qu'est-ce que tu veux dire ? J'étais hébétée.

— Exactement ce que j'ai dit. Il y a des métiers d'hommes et des métiers de femmes. Je n'aimerais pas que tu veuilles continuer à exercer celui-là. »

J'étais pétrifiée. Incapable de réagir. Si Mercedes avait entendu cela, elle l'aurait griffé. Mais moi j'étais amoureuse et je me sentais déstabilisée. Autant par sa manière de penser – que je n'aurais jamais pu soupçonner – que par sa volonté de renoncer à profiter d'une aide qui aurait pu faire beaucoup avancer l'enquête, non seulement pour retrouver Cristina, mais aussi pour éclaircir l'embrouille sur laquelle il était tombé par hasard en cherchant la fille. Embrouille dont je ne savais presque rien.

« Bon, maintenant je dois m'en aller... » dit Henry en me posant un baiser sur la joue.

C'était peut-être des idées que je me faisais... J'avais l'impression que depuis quelques jours, il était moins amoureux. Tendre et gentil, ça oui. Mais un peu distant. Préoccupé, on aurait dit. Le sentiment d'échec, peut-être... Il était tellement certain d'avoir retrouvé Cristina le jour de la fête du *Manyac*. Mais le lendemain matin, alors que je l'attendais à la maison avec la certitude qu'il allait me confirmer sa trouvaille, il est rentré la tête basse et l'air démoralisé. Ce n'était qu'un faux espoir. Le contact qui l'avait reconnue sur la photo s'était payé sa tête. Et il s'était senti ridicule d'avoir fait confiance à une crapule, très connue dans le milieu précisément pour son talent à entuber les gogos.

C'est ce jour-là qu'il avait daigné me donner le plus d'explications. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il ne voulait pas que je m'en mêle, pour ne pas avoir de témoin – professionnel, c'est-à-dire critique – de ses négligences.

Ce même soir, la gueule de travers, il m'a présenté un rapport tapé à la machine.

« C'est très provisoire », a-t-il dit d'un ton très sec en s'installant dans un fauteuil pour lire le journal.

Le gros poisson de l'Office d'immigration était membre du conseil d'administration d'une agence internationale de transports. Une entreprise semi-publique de l'État de Victoria, c'est-à-dire contrôlée et insoupçonnable. Mais elle était en relation commerciale avec une entreprise semblable de Sydney, privée celle-là, qui avait établi des

lignes à régularité variable avec Singapour et surtout avec la Nouvelle-Guinée. Il y avait eu des plaintes au Parlement de Nouvelles-Galles du Sud – découvertes par Henry dans la magnifique collection de journaux de la bibliothèque – justement à propos de cette relation commerciale. Il semble que l'entreprise de Sydney était accusée non seulement de fraude fiscale mais aussi de transport de marchandises pas très catholiques : des êtres humains. À la suite du scandale – qui datait de plus d'un an – tout le conseil d'administration avait dû démissionner, et sa présidente, M^{rs} Gaynor, avait terminé derrière les barreaux.

Henry avait joint au rapport une photo de M^{rs} Gaynor. Et à moins qu'elle n'ait eu une sœur jumelle, M^{rs} Gaynor n'était ni plus ni moins que M^{rs} Gardener.

M^{rs} Gaynor-Gardener avait été disculpée environ six mois plus tôt, et avait pris la direction d'une agence matrimoniale qui appartenait à l'ex-mari de M^{rs} Joil, lequel était l'ami intime du chef du Département de relations publiques d'un ministère de l'État de Victoria, client régulier de la pension Rutherford. Les filles étaient hôtesse dans tous les colloques, congrès et autres réunions de ce ministère.

Après avoir lu le rapport, je n'ai pas fait le moindre commentaire. J'avais beau avoir passé ma vie professionnelle sur des cas beaucoup plus simples, j'avais tout de même un peu d'expérience concernant des histoires semblables. Je veux dire que j'étais en pays de connaissance. Depuis le jour de ma visite à la pension Rutherford où j'avais parlé avec la Joil, je savais qu'il y avait du beau linge là-dessous. Derrière de telles entreprises, il y a toujours un mec avec du pouvoir pour les protéger et en tirer profit. Sans un tel personnage, les affaires ne réussiraient pas. C'est logique, non ?

Mais comme cliente d'un détective, je n'avais aucune expérience et je ne supportais pas de n'avoir que les conclusions. Réellement, avoir seulement les conclusions et ne pas savoir par quel chemin on y est parvenu me paraissait comme une sale blague. D'une certaine façon, je n'y croyais pas à cette histoire. À dire vrai, je me sentais en marge. Ça ne m'intéressait pas.

J'avais l'impression que cet homme délicieux dont j'étais amoureuse était par rapport à Cristina dans la même situation que moi par rapport à son conte de fées. D'ailleurs son nom ne figurait même pas dans le rapport provisoire. Il se moquait éperdument de la retrouver, dans la mesure où, de toute évidence, il s'intéressait beaucoup plus à ce qu'il avait découvert. Et c'est pour cela qu'il ne la retrouvait pas.

Je me suis sentie flouée, insultée. Et je lui ai rendu son rapport

sans lui dire un mot.

Lonia, tu fais cela par dépit. Tu es vexée parce qu'Henry ne veut pas que tu travailles avec lui et tu cherches des explications qui te disculpent : il ne veut pas que tu sois témoin de son échec ; il ne s'intéresse pas à ton affaire. Mais en vérité, l'explication est beaucoup plus simple : Henry est un réac. C'est un macho. Point final. Je voyais déjà Mercedes se payer ma tête quand elle l'apprendrait. Mais Mercedes ne saura jamais que je suis tombée amoureuse d'un macho pourri, parce que je ne le lui dirai jamais...

Il pourrait évidemment y avoir une autre explication : qu'il ne m'aime plus. Il y avait cinq jours qu'il ne m'avait pas envoyé de fleurs. Et que la jalousie me rongait. Il est tombé sur une pouffiasse qui baise mieux que toi – me dis-je – et pour toi, la fête est finie.

Le regard torve, je lui ai demandé s'il voulait dîner.

On a dîné en silence. Il ne m'a même pas aidée à débarrasser la table. Quand j'ai eu rangé la petite salle à manger, je suis allée me coucher. Si ce soir, il avait manifesté des dispositions érotiques, je l'aurais envoyé se faire voir chez les Grecs. Mais quand il est venu se coucher, j'ai été humiliée : il ne m'a même pas donné l'occasion de le repousser. Avec inquiétude, je me suis retournée.

« Tu ne dors pas ?

— Non. Je trouve que tu exagères, *darling*. Ce n'est qu'un rapport provisoire, je te l'ai bien dit.

— Va te faire foutre avec ton rapport ! Je ne t'ai pas engagé pour que tu enquêtes sur une embrouille australienne mais pour que tu me retrouves une fille de Majorque. Qu'est-ce que tu me rapportes de Cristina ? Une fausse piste. Il y a combien de temps que tu es sur cette affaire ? Moi, à Barcelone, j'aurais résolu tout cela depuis des siècles ! Et tu dis que ce n'est pas un boulot de femmes ! Tu ne manques pas d'air ! Je comprends que tu n'aies pas envie que je m'en mêle ! Pour découvrir quatre trucs évidents que j'avais suspectés dès le premier jour, il n'y a pas besoin d'être un grand professionnel, putain !

— Je suis fatigué, tu sais. On en reparlera demain. D'accord ? »

Pour se battre, il faut être deux.

Dans mon cerveau, un gong a retenti. Un bruit entendu en rêve. J'ai sursauté. Mais non, il faisait nuit et tout était silencieux. Henry dormait profondément à mes côtés. J'ai fermé les yeux.

C'est alors que j'ai entendu un bruit de pas et deviné dans l'ombre une présence. Je ne rêvais pas. Quelqu'un était entré.

J'ai allumé la lampe de chevet. Il n'y en avait pas qu'un, ils étaient deux.

Et cette fois le coup très fort que j'ai ressenti, ce n'était pas dans ma tête, mais sur mon crâne.

Quand je me suis réveillée, un homme s'est lancé sur moi de toutes ses forces et m'a écrasée contre l'oreiller. C'est Henry qui avait lancé ce corps sur moi et qui maintenant luttait contre un autre corps qui lui avait agrippé les deux bras et lui écrasait la tête contre le mur. J'ai fait rouler par terre l'homme qui m'était tombé dessus et j'ai sauté sur son corps, étalé sur le sol comme un sac de patates. J'ai couru vers Henry et j'ai gratifié son agresseur d'un bon coup sur la nuque qui l'a aplati par terre. Mais il avait eu le temps d'assommer Henry si bien que je me suis retrouvée avec trois hommes à mes pieds, évanouis comme trois mijaurées effarouchées.

Henry avait une bosse au front mais ne tarda pas à revenir à lui.

« *Thank you, dolly* », me dit-il sans me regarder en décrochant son revolver.

Moi, je ne peux pas supporter qu'on m'appelle *mignonne* et encore moins *dolly*. C'était la première fois qu'Henry m'appelait ainsi, mais je ne me suis pas plainte. J'avais des choses plus importantes à faire. Réveiller ces crapules par exemple et nous en débarrasser.

« Tout ça s'enchaîne parfaitement. Je ne pensais vraiment pas que... », dit Henry.

— Qu'est-ce qui s'enchaîne ?

— Les filles et le trafic de drogue.

— Ça va toujours ensemble... C'est une recette pour apprenti-marmiton, lançai-je, méprisante.

— Oui, mais c'est rare de trouver exactement tous les ingrédients.

— Si tu daignais t'expliquer, je saurais de quoi tu parles. Quoi que tu en penses, je suis une collègue et je n'aurais pas de mal à comprendre. Par-dessus le marché, il me semble me souvenir que tu travailles pour moi... Tu pourrais au moins me dire comment se passe ton enquête et ne pas te borner à un rapport provisoire pourri ! »

Il m'a décroché un de ses sourires enjôleurs pour me dire :

« Tu es toujours fâchée ?

— Tu les connais ? lui ai-je demandé en guise de réponse.

— Non. Mais je crois que je n'aurais pas dû le faire... Ça a été une erreur de ma part... (Je ne savais pas de quoi il parlait.) Avant de venir, je suis passé à la morgue... Une fille trouvée morte. Pas de

papiers d'identité. Une overdose, on m'a dit. Mais moi, je crois... Non, ce n'était pas ton amie. Mais c'était certainement une Rossenhill. »

Un des lascars donnait des signes de réveil. Henry m'a fait signe d'aller me cacher dans la cuisine et puis il les a aidés à revenir à eux à coups de pieds rapides et bien sentis.

« Il vaut mieux qu'ils ne te voient pas », m'a-t-il dit, paternel.

Du fond de ma cuisine, j'ai entendu Henry leur ordonner de se lever et leur demander ce qu'ils lui voulaient. Ils ne voulaient rien. Ils voulaient seulement lui faire savoir qu'il ferait mieux de ne pas fourrer son nez dans les affaires qui ne le concernaient pas.

« Et où donc je l'ai fourré, mon nez ? » a crié Henry. Je le savais bien, moi, où il l'avait fourré !

Je pensais comprendre toutes les nuances de l'anglais australien. Mais je dois reconnaître que je n'ai compris de quoi il s'agissait qu'un bon moment après le début de la conversation.

« Tout cela signifie que je suis sur la bonne piste », me déclara Henry sur le seuil de la cuisine après les avoir fait sortir à la pointe de son revolver. J'ai eu de nouveau droit à un sourire enjôleur quand il m'a demandé :

« Tu n'es pas fâchée ?

— Je suis désolée, Henry... Je me conduis parfois comme un enfant, je sais bien...

— *I love you*, me dit-il sans quitter le seuil de la porte.

— Tu es un cœur, lui dis-je en catalan.

— *What ?* »

J'ai eu brusquement une envie énorme de me jeter dans ses bras mais je me suis retenue. Je lisais sur son visage que, si je le faisais, nous sortirions très tard ce jour-là. Alors je me suis mise à faire du café.

« Tu sais qui c'est ? ai-je demandé.

— Tu n'as pas écouté ?

— J'ai ouvert mes oreilles toutes grandes. Mais je n'ai pas réussi à comprendre grand-chose dans ce charabia invraisemblable.

— Ils m'ont dit de prévenir celui qui m'envoyait qu'il aurait intérêt à être moins curieux, qu'autant lui que moi on pourrait avoir à s'en mordre les doigts et qu'on ferait mieux de rester sur notre territoire. Ils croient que je travaille pour un autre clan... J'avais bien perçu déjà qu'il existait une espèce de querelle intestine. L'éternelle rivalité entre Sydney et Melbourne... Je leur ai dit que je ne savais pas de quoi ils

me parlaient et que ce que je voulais c'était un peu de poudre et une nénette qui se prête à tout sans faire de simagrées... Évidemment ils ne m'ont pas cru. Ils ont dit qu'on ne pouvait pas faire confiance à un privé parce que, même si c'est un fils de pute, il garde toujours un fond d'honnêteté. Et quand je leur ai déclaré que je n'avais pas l'intention d'aller raconter mon histoire aux flics, ils ont éclaté de rire. De ce côté-là, ils ne craignent rien. Si j'avais l'intention de faire cette connerie, je risquerais d'avoir des déconvenues...

— Ils disent tous cela.

— Et c'est toujours vrai. Je leur ai dit que je n'aimais pas ce genre de visite et que j'en avais marre de leur conversation. Qu'ils feraient mieux de prendre la porte s'ils ne voulaient pas une pêche supplémentaire. Et que je continuerais à chercher ce que je voulais jusqu'à ce que je l'ai trouvé. Là-dessus ils sont partis.

— Ils n'ont rien demandé de plus ?

— Ce n'est pas très confortable de poser des questions quand on a un revolver braqué sur soi.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Pour le moment, suivre la piste sur laquelle je suis... En prenant plus de précautions... Ils ne me soupçonnent pas de chercher une fille en particulier. Cela me donne du temps et une marge de manœuvre, sans que je risque de mettre Cristina en danger. Il est évident qu'elle est déjà en danger. Pas seulement elle, d'ailleurs. Toutes les filles Rossenhill. Il y a un flot de drogue frelatée qui circule. Belles-Guibolles est client. Je l'ai vu sortir de chez le dealer que je t'ai dit, tu te souviens ?

— Oui », dis-je sans conviction.

Pour tout dire, c'était la première fois que j'entendais parler de drogue frelatée et de ce fameux dealer.

« Ils l'ont assassiné, le dealer... Mais ce n'est pas lui qui avait coupé la drogue. Ça venait de Sydney...

— De l'entreprise de transports ?

— Je n'en suis pas encore tout à fait sûr.

— Pourquoi tu ne dis rien de tout ça dans ton rapport "provisoire" ?

— Écoute Lonnie *darling*... Je regrette... mais il vaudrait mieux que, tant qu'on ne sera pas arrivés au bout de l'enquête... enfin... tu devrais retourner t'installer sur le *Manyac* quelques jours... On va me suivre, c'est sûr, et il vaut mieux qu'on ne voie pas que je suis accompagné. Par ailleurs, ça pourrait être dangereux pour toi. »

Me réhabituer à vivre à bord du bateau m'a été plus pénible que la première fois. Quand on se trouve dans l'état d'esprit où je me trouvais, c'est-à-dire complètement ramollo, ce qui a pu paraître un jour supportable voire merveilleux, se révèle intolérable. Le clapotis continu de l'eau me mettait les nerfs en pelote. L'oscillation des rayons du soleil sur la table me mettait en état d'hypnose. L'humidité me transperçait les os et j'avais tous les muscles endoloris des efforts que je faisais pour garder l'équilibre malgré le balancement continu de la coque. Encore heureux, le chauffage central fonctionnait parfaitement et je ne pouvais pas me plaindre du froid. Mais l'idée qu'on était en plein hiver au début du mois de juin me rendait hystérique et je commençais à avoir le mal du pays. À Barcelone, les platanes avaient toutes leurs feuilles et les arbres du Conseil de Cent – comment les appelait-on déjà ? – devaient distiller ce parfum mystérieux et sensuel... Le soir, les terrasses de la Rambla de Catalunya devaient être pleines de gens qui buvaient du sirop d'orgeat... Dans les vitrines, il devait y avoir plein de vêtements d'été... Et à Majorque, où les plages étaient encore désertes, l'eau devait être tiède et le sable blanc et pur. Et moi, ici, à bord d'un bateau ancré au cul du monde, manquant terriblement d'argent et d'espace, je crevais d'ennui. Sans pouvoir me plaindre ni à Jem ni à Lida qui n'avaient pas été particulièrement ravis que je revienne m'installer chez eux.

Je ne leur ai pas dit non plus qu'Henry ne voulait pas que je travaille avec lui. J'avais honte. Je faisais bien des efforts pour me convaincre que ce n'était qu'un subterfuge pour m'écarter du danger. Et pourtant, si c'était vrai qu'il n'aimait pas l'idée qu'une femme soit détective ? Qu'est-ce qui se passerait quand on aurait terminé cette enquête ? Je retournerais vivre avec lui, on se marierait pour régulariser ma situation, il continuerait à bosser comme toujours et moi, il faudrait que je me trouve un autre boulot ? Même si on se mariait, on ne me donnerait pas tout de suite ma carte de séjour et je ne pourrais donc pas travailler. Qu'est-ce que je ferais en attendant ? Et quand j'aurais le droit de travailler, quel genre de boulot je trouverais ? Quoi qu'il en soit, j'avais un métier. Plus d'une fois j'avais maudit le jour où j'avais fait ce choix. J'étais précisément en Australie maintenant parce qu'un jour j'avais voulu tout envoyer balader. À Barcelone, il m'arrivait de haïr ce métier. Mais là, seule sur le *Manyac*, avec la pluie qui tambourinait sur le pont et qui formait des bulles à la surface de l'eau, je pensais qu'abandonner un boulot parce qu'on l'avait soi-même décidé, c'était une chose. Le faire sous la pression d'autrui en était une autre.

Néanmoins, quand Henry venait me voir, je ne trouvais jamais le moment opportun pour soulever la question. En vérité, j'avais peur qu'il ne me confirme qu'il n'avait pas dit cela pour des raisons

circonstanciennes, mais qu'il le pensait vraiment. Parce que, s'il le pensait vraiment, je n'avais plus qu'à lui dire « *Ciao* et bonne chance, chéri ! » J'étais sûre que je m'en repentirais après, mais j'étais sûre aussi que je ne mollirais pas. Il suffisait qu'on veuille m'obliger à faire quelque chose pour m'en ôter l'envie.

D'ailleurs, quand il venait, Jem et Lida étaient toujours là. Ou bien ils téléphonaient.

« On ne pourrait pas se voir ailleurs, Henry ? Ou au moins tu pourrais venir à un autre moment... »

— Lonnie, j'en suis aussi malheureux que toi... Je viens quand je peux. Et je ne sais jamais si je pourrai venir avant le moment où je réussis à m'échapper... Je suis sur le point de la retrouver, tu sais...

— Il y a une semaine que je sais. Je n'en peux plus...

— Je ne vois pas pourquoi tu restes ici toute la journée, *darling*.

— Avec ce temps, je n'ai pas envie de me promener... Et puis je ne voudrais pas que tu risques de venir pour rien...

— Je vais rester quelques jours sans venir, tu te sentiras plus libre comme cela... »

Il avait dit cela gentiment, innocemment. Mais je bouillais intérieurement.

« Parfait. C'est une bonne idée, dis-je aimablement, moi aussi. Il vaudrait mieux, la rancœur me submergeait, que tu ne reviennes pas avant d'avoir trouvé Cristina. »

« Ne reste pas comme cela ! Va le voir ! Ou appelle-le, me disait Lida.

— Moi ? Ah ! non ! Moi, quand je travaille, c'est moi qui vais voir les clients, ce ne sont pas les clients qui sont obligés de venir me voir.

— Mais Henry est tout de même autre chose qu'un type que tu as engagé, bordel de merde !

— On a décidé d'un commun accord qu'il prendrait contact avec moi quand il aurait retrouvé Cristina. Je ne dois pas faire le moindre geste pour essayer de le voir car je risquerais de tout gâcher.

— Ce n'est pas ce qu'il t'a dit. Et s'il lui était arrivé quelque chose ?

— Il a dû se coller avec une de ces pouffiasses ! Voilà ce qu'il lui est arrivé !

— Arrête de jouer les midinettes, putain ! a protesté Lida. L'amour te rend bête, c'est pas possible ! Si tu ne l'appelles pas, c'est moi qui

vais le faire.

— Ne t'avise pas de le faire !

— Bien sûr que je vais le faire ! Nous aussi, nous sommes ses clients, d'une certaine manière ! Moi aussi, je me fais du souci pour Cristina, qu'est-ce que tu crois ? bordel de merde, avec tes enfantillages ! »

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

« Tu parles comme un charretier, Lida », lui ai-je dit.

On n'a pas eu besoin d'appeler. Le lendemain, avant que Jem et Lida ne partent à la radio, Henry est venu sur le *Manyac*. J'ai joué les dures. Et il n'a fait aucun effort pour m'attendrir.

« Je l'ai localisée hier, me dit-il. Je l'ai retenue pour cet après-midi : un ménage à trois, moi, ma femme et Lola.

— Qu'est-ce que c'est que cette combine ? C'est qui Lola ? Et ta femme ? Je m'affolais.

— Lola, c'est Cristina. Ils ont changé son nom, naturellement. Et ma femme, c'est toi évidemment.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— C'est la seule façon pour que tu puisses lui parler, Lonnie. On ne peut pas éveiller les soupçons.

— Je ne sais plus si j'ai envie de lui parler.

— Merde, Lonia, si tu n'y vas pas, c'est moi qui irai, dit Lida. Ne fais pas ta tête de mule, allez !

— Elle est très accro, dit Henry. Si on ne la tire pas de là au plus vite, elle sera irrécupérable.

— Pourquoi tu ne te débrouilles pas pour la tirer de là tout seul ?

— Elle ne veut parler qu'à toi. À moi, elle n'a rien voulu dire. »

J'ai cédé. À contrecœur. Mon amour-propre m'a interdit de demander des comptes à Henry sur ce qu'il avait fait pendant ces dix jours où il ne s'était pas montré. Pourquoi il ne m'avait pas appelée. Pourquoi il m'avait laissée toute seule sans me donner signe de vie. Je mourais d'envie de savoir comment il avait pu remonter jusqu'à Cristina.

J'étais ravagée de curiosité professionnelle. Et de curiosité malade. Mais je n'ai pas posé de questions. Et il n'a même pas fait mine de me donner une explication.

« On se retrouve au Royal Park une heure avant le rendez-vous qu'on a avec elle. À quatre heures, me dit Henry. Tu parles d'une

heure pour une partouze à trois ! »

IX

Il pleuvait à verse et la gloriette du Royal ruisselait tant qu'elle pouvait. On a bu un thé et pris un taxi. Je n'ai pas desserré les dents de tout le trajet, malgré les efforts d'amabilité déployés par Henry. J'étais furieuse contre lui, mais ce n'était pas la seule raison de mon silence. Je me sentais nerveuse, déstabilisée et j'avais peur. Henry avait peut-être bien raison, peut-être que les femmes ne sont pas faites pour être détectives.

La maison était une espèce de cottage, très jolie, avec une véranda tout autour et une balustrade en bois ouvragé. À côté de l'escalier de la véranda, il y avait un saule sans feuilles qui a effacé ma rage et ma peur mais qui m'a plongée dans une tristesse douce et insidieuse. Henry était déjà en train d'ouvrir la porte, ce qui m'a ôté le temps de me pencher sur mes émotions.

Passant devant moi, Henry s'est directement dirigé vers l'une des pièces, sans que personne ne soit venu nous accueillir ou nous demander ce que nous faisions là.

« Il n'y a pas de réception dans cette maison ? » J'avais pris un ton ironique parfaitement convaincant.

« Dans ce genre d'endroit, jamais. Tu arranges le rendez-vous avant, et tu es attendu... »

Cristina nous attendait dans la chambre, le visage enfoui dans l'oreiller. Son bras gauche était criblé de piqûres.

Henry, debout à côté du lit, était blanc comme un linge. Il serrait les poings si fort que les articulations des phalanges étaient tendues à craquer.

L'air conditionné était branché sur le froid au maximum.

Mon Dieu !

J'ai voulu retourner le corps pour voir le visage, mais Henry m'a attrapée par le bras pour m'écarter du lit. Je me suis alors rendu compte que mes jambes ne me portaient plus et que tout tournait autour de moi. Henry, défiguré, m'a obligée à m'asseoir dans un fauteuil à l'autre bout de la pièce.

Je n'ai pas pu m'empêcher de pleurer. Je ne sentais rien ; ni chagrin, ni colère, ni peur, ni regrets. Les larmes n'étaient que l'expression d'un soulagement physique, une tension de trop de jours

qui se dissolvait en un torrent de larmes.

Henry s'est de nouveau approché du lit et a retourné le cadavre pour le mettre sur le dos. De mon fauteuil j'ai pu voir le visage défiguré de Cristina.

« Salopards ! Henry n'avait plus qu'un filet de voix. Quelle correction ils lui ont mise, la pauvre petite !

— C'est comme ça qu'ils l'ont tuée. »

Henry regardait ses bras.

« Je ne suis pas sûr... On dirait que ça fait plusieurs heures qu'elle s'est piquée... Ou qu'on l'a piquée... C'est pour ça qu'ils ont mis la climatisation à fond.

— De la drogue frelatée ?

— C'est bien possible, Lonnie. Il était maintenant debout devant moi et il transpirait. Il vaut mieux qu'on se tire tout de suite... C'est peut-être un piège... Ils peuvent aussi venir d'un instant à l'autre pour l'emporter... »

Il s'est épongé le front. Pauvre Henry ! Il se sentait tellement coupable que je n'ai pas eu le courage de lui dire ce que je pensais. Car je pensais que c'était de sa faute, évidemment. Si au lieu d'avoir voulu mettre au jour tout le réseau de traite des blanches et de trafic de drogue, il s'était contenté de trouver Cristina... Mais, tout bien pensé, c'était bien ce qu'il avait fait, non ? Les choses ne se passent pas toujours comme on l'a voulu...

Oui, il fallait filer. D'ailleurs, on ne pouvait plus rien pour elle. Nous étions encore une fois arrivés trop tard. Mais cette fois ce n'était pas ma faute. À moins que... ?

Quand je me suis levée, j'étais gelée. À cause de la climatisation ? Ou plutôt, gelée de l'intérieur ? Naturellement ? Henry a recouvert le corps de Cristina et son visage avec les draps du lit. Geste inutile, mais geste qui dénotait tant de gentillesse que je l'en ai aimé encore plus qu'avant.

Je me suis appuyée sur la tête du lit et le contact du métal glacé m'a fait prendre conscience que j'avais les mains brûlantes. Le froid que je sentais me venait bien de l'intérieur.

Henry m'a prise par la taille et m'a traînée hors de la chambre. Arrivé sur le seuil de la porte, il s'est retourné vers le lit et s'est arrêté brutalement. Moi aussi je me suis retournée pour voir ce qu'il me montrait : sur la table de nuit, il y avait une lettre.

Je me suis précipitée dessus. C'était la même enveloppe que celle qu'elle m'avait laissée sur le bateau. La même écriture. La même

adresse à Majorque.

Nous sommes sortis comme nous étions entrés. Et cette fois, dans le taxi de retour, j'ai lu la lettre.

« Ça ne te ressemble pas mais je crois que tu as raison », m'a dit Lida.

D'après Lida, ma première réaction, après avoir trouvé le cadavre de Cristina et avoir lu la lettre qu'elle m'avait laissée, aurait dû être de partir à Majorque poursuivre l'enquête. Au lieu de quoi j'avais décidé d'envoyer promener tout ce qui touchait à Cristina et à Majorque, de rester pour toujours à Melbourne, de me marier avec Henry et de commencer une vie nouvelle, comme on dit.

Cette fois le coup avait été définitif. Que j'aie échoué une fois à empêcher la mort de quelqu'un qui m'avait demandé de l'aide – dans le cas de Sebastiana – m'avait été une profonde blessure que j'avais pensé guérir en partant aux antipodes. Que le fait s'y reproduise, avec deux morts inutiles par-dessus le marché, impossible que je m'en remette. Même si l'instinct de vengeance s'était emparé de moi sur le moment.

Quand Henry avait retrouvé Cristina et lui avait dit que je voulais la voir, elle avait écrit une lettre. Signe qu'elle me faisait confiance. Ici, dans ce cul du monde, j'étais la seule en qui elle pouvait avoir confiance... Et je n'avais pas été à la hauteur. Comme pour Sebastiana.

J'étais partie en Australie chercher le contraire de ce que j'avais à Barcelone et le sort avait voulu que je retombe exactement sur la même chose. Une agence de privés aussi chouette que la mienne, un cadavre de fille. D'autres l'avaient tuée mais en réalité j'étais pleinement responsable. En conséquence, un désespoir insondable. Il y avait pourtant une différence substantielle : Henry. Maintenant que je le voyais aussi effondré que moi, j'en étais plus amoureuse que jamais. Toute la jalousie des jours passés, toute la méfiance, toute la fureur parce qu'il ne me racontait pas ce qu'il faisait, tout cela était balayé.

« Et Henry, qu'est-ce qu'il en pense ? » me demanda Lida.

Henry m'avait suggéré de partir pour Majorque. Seule ou avec lui. Cette mort ne pouvait pas rester impunie, avait-il dit, et j'avais pensé que c'était une phrase de détective de pacotille. D'autres morts pouvaient aussi survenir et c'était un devoir de conscience de démanteler tout le réseau qu'il avait mis au jour entre Sydney et Melbourne. À Majorque je pourrais tomber sur l'un des nœuds essentiels du réseau et il était de mon devoir de Majorquine de trouver la partie du réseau qui partait de mon île ou y arrivait.

Il avait failli me convaincre. Son copain, qui travaillait à l'Office d'immigration, avait même falsifié mon visa caduc pour que je n'aie pas de problèmes à la frontière en quittant le pays. Mais je me sentais fatiguée, exténuée, vaincue. Et mes dernières forces m'ont aidée à prendre la décision de rester.

« Tu ne trouves pas que cela vaudrait mieux que nous dénoncions tout cela d'ici, avais-je dit à Henry. Il me semble qu'avec toutes les informations que nous pouvons fournir, nous en avons plus qu'il n'en faut pour résoudre l'affaire ici, là-bas ou n'importe où. »

Lui pensait qu'il restait quelques inconnues que nous ne pourrions élucider que dans mon île et, de surcroît, il était convaincu que si nous rendions public ce que nous savions en Australie, les chaînes du réseau se rompraient et les gens de Majorque ne seraient même pas inquiétés.

« Je ne veux pas insister, dit-il enfin. Je ne veux pas me mêler de tes affaires. Fais ce que tu crois devoir faire... »

Moi, je croyais que je devais me réinstaller chez lui et c'est ce que j'ai fait. Et il a engagé les formalités nécessaires à un mariage en bonne et due forme.

Jem aussi a été surpris de ma décision mais il l'a approuvée. Et il a demandé à être mon témoin. Je me sentais très réconfortée.

« Miss Lonia Guiu ? »

Henry m'avait bien dit de n'ouvrir la porte à personne mais je n'étais pas disposée à vivre en cachette.

J'aurais mieux fait de l'écouter !

L'homme m'a donné droit à un appel téléphonique, mais Henry n'était pas à Collinwood. L'homme m'autorisa un second appel, mais le copain d'Henry qui travaillait à l'Office d'immigration était en vacances. Troisième autorisation : à la radio, il fallait que j'attende parce que Jem et Lida étaient à l'antenne. L'homme et moi nous avons écouté l'émission en catalan jusqu'au bout, ce qui eut le don de l'exaspérer. Et puis j'ai appelé.

« Lida, ai-je dit d'un ton que je voulais insouciant, tu peux dire à Jem que dans l'immédiat il ne sera pas témoin à mon mariage. Je suis avec un type du service d'immigration. Dans une demi-heure, il m'aura fourrée dans un avion.

— Nom de Dieu ! c'est pas vrai ! Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce que tu as encore fait ? D'où tu appelles ? J'arrive !

— Tu n'auras pas le temps. Le type qui est auprès de moi a été assez patient jusque-là, mais il commence à s'énerver. Il me montre le billet d'avion que l'État de Victoria me paie pour me foutre dehors...

— Et Henry ? Il ne peut rien faire ? Lida était désolée : ni Jem ni elle ne pouvaient faire quoi que ce soit.

— Il n'est pas à son bureau. Je ne sais pas où le trouver. Préviens-le ce soir et il verra ce qu'il décide de faire...

— Comment cela, ce qu'il décide de faire ? hurla Lida à l'autre bout du fil. Il doit aller te rechercher à Barcelone et toi, tu dois avoir tes papiers tout prêts pour que vous puissiez vous marier là-bas. Comme ça, tu n'auras plus de problèmes pour revenir.

— Je suppose que c'est ce que nous ferons.

— Et surtout, surtout, ma petite Lonia, pendant que tu attends Henry à Barcelone, tu restes tranquille, n'est-ce pas ? Tu m'entends, Lonia ? Tu m'entends ? répéta-t-elle.

— Mais oui... »

Mais je savais que je mentais. Si j'avais eu la moindre intention de l'écouter, je n'aurais pas essayé de trouver les papiers que j'avais volés à l'agence Gardener pour les emporter. Ni les rapports d'Henry. Mais à la maison, il n'y avait rien. Henry avait tout emporté à son bureau. Alors je n'ai pu prendre que la lettre de Cristina.

Dans l'avion, j'ai relu cent fois la nouvelle publiée dans *The Age* : « On vient de trouver le cadavre d'une jeune toxicomane. L'autopsie a conclu à une overdose d'héroïne. La police n'a pas encore réussi à l'identifier. »

Elle n'y arriverait jamais.

« À première vue, elle serait d'origine latine, d'environ dix-huit ans. On suppose qu'elle est entrée clandestinement dans le pays. »

Quelle sinistre nécrologie ! Elle qui était si contente, si joyeuse de son aventure australienne, voilà neuf mois ! Pauvre idiote !

Et une autre nouvelle :

« Incendie à bord d'un yacht dans la baie de Melbourne. » La manchette m'a fait sursauter de terreur. Mais l'article m'a fait bondir de joie : il ne s'agissait pas du *Manyac*.

« Un incendie s'est déclaré ce matin à bord du yacht *Rossenhill*, battant pavillon australien. Tous ses passagers ont pu échapper au sinistre. Il s'agit d'un étrange équipage, une douzaine de filles sans papiers, vraisemblablement indonésiennes. Elles ont avoué être les

auteurs de l'incendie qu'elles avaient allumé pour tenter de s'échapper. La police enquête. »

J'ai trouvé bizarre que ce yacht n'ait figuré dans aucun des listings informatiques que j'avais consultés lorsque je cherchais Rossenhill. J'avais la certitude que les recherches de la police n'aboutiraient à rien.

Et j'ai relu la lettre que Cristina avait écrite à son père :

« ... tu as peut-être oublié que tu avais une fille ? Je n'y comprends rien, papa. Je suis venue ici pensant aller dans un collège. Je sais que tu ne voulais pas, mais je ne peux pas croire que tu sois fâché au point de m'abandonner de cette façon-là ! Quand je suis partie, tu n'étais pas fâché ! Qu'est-ce qui se passe ? Tu sais, l'endroit que mon oncle a trouvé pour moi, ce n'est pas un collège ! C'est un bordel, papa ! Un endroit horrible. Et je ne comprends pas pourquoi tu n'es pas venu me rechercher. J'étais venue en Australie pour six mois. Et cela fait, si mes comptes sont exacts, neuf ou dix mois que je suis ici. Je ne suis pas sûre de tenir un mois de plus. Je suis très malade. Ils me droguent, tu sais. Je ne peux plus m'en passer, maintenant. C'est comme cela qu'ils m'obligent à faire tout ce qu'ils veulent. Je n'arrive pas à comprendre ce qui a pu se passer. Tu ne t'es pas étonné que je t'écrive si peu ? Tu n'a pas reçu la lettre que j'avais donnée à une fille de Majorque pour qu'elle te l'envoie ? Elle a peut-être oublié de la poster. Aujourd'hui je dois la revoir et je lui remettrai celle-ci. Je n'ai le droit ni d'envoyer du courrier ni de téléphoner. Je suis prisonnière, papa. On me surveille jour et nuit. On m'a pris mes papiers. On a changé mon nom. Tu sais comment je m'appelle maintenant ? Je m'appelle Dolorès. Je vais aussi demander à cette fille de te téléphoner. Et je vais lui dire que, s'il m'arrive quelque chose, il faut qu'elle aille te voir et te raconte tout. Tu pourras bien lui payer le voyage. Si tu as oublié que tu as une fille ou si tu ne veux plus rien savoir de moi, ma seule chance de m'en tirer, c'est cette fille qui va venir me voir. Mais je n'arrive pas à y croire ? Pourquoi ne viens-tu pas me chercher ?... »

Et puis je me suis endormie. Devant mes yeux, des mots dansaient : Rossenhill, Gardener, Henry, Rutherford, Joil, Cristina, Cala Mura... Et surtout Munditourist, ce mot qui revenait sur tant de fiches, avec siège social à Majorque.

X

« On ne fait pas des choses pareilles, Lonia. »

Quim faisait une telle tête que je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire.

« Et ça te fait rire ! »

Il était franchement furieux, et il avait raison. Je ne l'avais pas avisé de mon retour et je m'étais pointée au bureau sans prévenir. Je suis entrée sans frapper : sur la porte, l'écriteau disait « entrez sans frapper ». Ce que j'ai fait.

Quim était assis à ma table, ou plutôt à l'endroit où autrefois était ma table. Ce n'était plus une table mais un machin qui en fait de pieds, avait des plans inclinés avec des angles partout et dont la fonction principale semblait être de défier les lois de la pesanteur. Comme les vitrines des boutiques les plus modernes. Comme les tables des journaux télévisés.

Devant une autre de ces prétendues tables était assis un gamin de vingt ans, au visage d'ange. Avant que le chérubin n'ait eu le temps de me demander ce que je voulais, je m'étais plantée devant la table de Quim – qui n'avait pas levé les yeux – et j'avais laissé tomber la lettre de Cristina sur les papiers qu'il était en train de lire, tout en lui disant haut et fort :

« Trouvez-moi toutes les informations disponibles sur cette famille. Et rapidos. »

Quim avait levé les yeux, avait battu des paupières et s'était levé en me regardant avec stupéfaction. Et moi de rire.

« On ne fait pas des choses pareilles, Lonia », il avait dit.

C'est alors que j'ai pris conscience qu'il n'y avait pas que le bureau qui avait changé de look. Lui non plus n'avait plus l'air propre des années soixante-dix. Il avait échangé ses espadrilles contre des Camper, son polo bleu style Capitole et ses jeans d'imitation contre une chemise ostensiblement froissée et un pantalon Groc ou marché aux puces. Il avait coupé sa tignasse frisée comme un mouton (avec tout ce que ces frisettes impliquaient en terme d'image et de signification) qui lui faisait une auréole de gentillesse. Il avait maintenant le crâne presque rasé et au lieu de prémices de calvitie, il avait le front dégarni. Il s'épilait entre les sourcils, avait les ongles

manucurés et surtout il avait coupé sa barbe à la Guevara et il avait tout l'air d'un type qui prend une douche chaque matin.

« Eh bien, dis donc ! Quim ! Tu es superbe !

— On ne fait pas des choses pareilles, Lonia », répéta-t-il l'air sérieux.

J'ai regardé le bureau autour de moi, celui qu'il avait loué après avoir résolu le cas de la Gaudí. Il était parfaitement rangé et la décoration en était sidérante. Plus qu'un bureau, on aurait dit un bar à la mode. Froid, supermoderne – je crois même qu'on aurait pu dire postmoderne – avec des lumières impossibles. Une prétention à la simplicité et à la pureté des lignes. Mais en réalité, l'évidence du travail d'un décorateur. J'allais avoir à m'habituer. Signe des temps. Si malgré tout, ce style, qui envahissait la ville et qui était arrivé jusqu'à mon bureau, avait été confortable – comme à l'époque du modernisme si j'en juge par les vestiges qu'il en reste – je me serais sentie capable de m'y habituer sans trop d'effort. Mais il était inconfortable, irrationnel, inhospitalier. « Tu es vieux jeu », me dirait Quim quelques jours plus tard, et que d'ailleurs le modernisme aussi était inconfortable et irrationnel et de quel droit je méprisais l'irrationnel moi qui étais précisément le paradigme de l'irrationalité. Sur ce dernier point, il avait raison. Et sur le fait que je sois vieux jeu aussi. Et je m'en flattais.

« Je vois que les affaires marchent. Je regardais le chérubin qui me dévisageait avec une certaine impertinence. Tu t'es changé en *yuppy* ?

— Surprise pour surprise, Lonia, je te présente Juan, mon fiancé. »

J'en suis restée comme une statue de pierre, mais avec du coton à la place du cerveau.

Brusquement j'ai compris des tas de choses sur Quim : son premier travail au gymnase où je l'avais connu ; ses conflits avec le patron ; son accord immédiat quand je lui avais proposé du travail ; ses disparitions soudaines et mystérieuses ; la discrétion quasi malade dont il entourait sa vie privée ; le fait qu'il ne m'avait jamais présenté d'amis (fille ou garçon), alors que je n'avais jamais hésité à lui raconter sans rien lui cacher mes succès et mes échecs amoureux ; notre parfaite compréhension mutuelle et tacite ; la complicité qui s'était établie entre nous sans que nous l'ayons cherchée ; ses accès de misogynie qu'il ne réussissait pas toujours à réprimer ; et surtout, cette espèce de tristesse indéfinissable qu'il traînait derrière lui et qui avait aujourd'hui curieusement disparu.

Sans savoir pourquoi, je me suis mise à pleurer.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? Il avait l'air offensé.

— C'est de joie Quim, ai-je voulu expliquer.

— Ne fais pas l'idiote, Lonia ! Tu pleures de joie parce que je suis pédé ? Je ne comprends pas ce que cela veut dire. Je ne vois pas pourquoi ça te rend joyeuse !

— Tu veux peut-être que cela me rende triste, espèce d'abruti ?

— Ni l'un ni l'autre. Je m'en fous. C'est mes oignons. Ça ne te regarde pas. Je n'ai pas besoin que tu joues les mères compréhensives.

— Va te faire foutre ! »

Je me suis assise dans le fauteuil – manière de parler – des clients et j'ai continué à pleurer à chaudes larmes, sans essayer de me calmer. J'ai pleuré sur Quim, sur moi, sur Cristina, sur Henry. J'ai pleuré parce que j'étais contente d'être rentrée à Barcelone, dans mon bureau et que je ne regrettais pas l'Australie, mais alors, pas du tout.

Quim et son copain m'ont laissée pleurer tout mon saoul sans rien me dire, sans essayer de me consoler. À dire vrai, Juan avait fait mine de se lever mais j'ai vu entre mes larmes que Quim lui faisait signe de rester où il était.

Quand j'ai été un peu calmée, je lui ai tout raconté. À midi, je parlais encore. Comme c'était samedi, on a fermé la tôle et ils m'ont emmenée déjeuner chez eux.

En route j'ai acheté deux cartes postales, une pour Jem et Lida, l'autre pour Henry.

Ma voiture, que j'avais laissée à Quim en partant, avait l'air toute neuve, sans une rayure, intérieur gris perle ; tapis de sol impeccable... et peinte en rose.

« Ça a dû te coûter bonbon ! Tu ne trouves pas que c'est une couleur un peu vulgaire ? C'est comme si Mercedes faisait peindre son matériel de gynécologue en violet parce qu'elle est féministe. »

Il y eut un silence. J'ai deviné que c'était une trouvaille du fiancé.

« Juan est très fort sur les voitures, a déclaré Quim avec orgueil. D'ailleurs, il suffit d'être soigneux...

— C'est une allusion ? »

L'appartement de Quim n'avait pas changé. Encombré de meubles et d'objets constituant un mélange invraisemblable de styles, sans bornes ni frontières, d'une mièvrerie débridée et fascinante. Des tapis pendus au mur comme des tapisseries, des tapisseries au sol en guise de tapis, des rideaux de dentelle sur un divan, des dessus-de-lit brodés en guise de rideaux, des nappes sur les fauteuils, des photos, des fleurs séchées, des bougies, des poteries ramassées va savoir où et placées

avec grâce aux endroits les plus convenables. L'ensemble était chaleureux, beaucoup plus que mon appartement, avec une profusion de plantes à l'exubérance érotique, le tout dans un désordre rangé très particulier. Maintenant je comprenais. J'aurais dû m'en rendre compte plus tôt, les quelques rares fois où j'étais déjà venue ici. Je me sentais trahie parce qu'il avait manqué de confiance en moi, parce qu'il m'avait caché ce qu'il était vraiment comme si j'avais été une étrangère.

« Comme c'est joli, ai-je dit en regardant autour de moi. On sent la touche féminine. »

Juan s'est planté devant moi, furieux. Mais l'éclat de rire de Quim l'a désarçonné.

« Tu parles d'une femme ! » s'est exclamé Quim.

J'étais soulagée. Il y avait toujours entre lui et moi la même complicité. Toujours la même amitié, en marge de nos amours respectives.

Ce que tu peux être sentimentale, Lonia !

Le pauvre Juan a eu l'air complètement ahuri quand Quim m'a prise en riant dans ses bras et m'a couvert la figure de baisers.

« Bienvenue, ma reine ! dit-il avec un tel accent de sincérité que j'en ai frissonné de contentement.

— Tu veux peut-être que je me remette à pleurer ? lui ai-je demandé.

— Ce n'est pas ton style, a-t-il répondu. Viens plutôt m'aider à mettre la table. »

Juan nous regardait, les yeux écarquillés, sans rien comprendre, planté là comme un idiot.

« Ne prends donc pas cet air outré, lui a dit Quim. Lonia a le droit de dire des choses comme ça. Des pires même.

Et il a ajouté d'un ton ironique :

« Ne t'inquiète pas, elle ne le fait pas méchamment.

— Il n'est pas outré, il est jaloux », ai-je dit plutôt sottement.

Le gamin était sur le point de protester mais j'ai pris les devants et je l'ai embrassé.

« Ne te fâche pas, Juan... Quim et moi nous nous connaissons depuis longtemps. Nous aimons bien que les gens croient que nous flirtons. C'est tout. Je te le laisse pour toi tout seul. À dire vrai, comme homme, il ne m'a jamais intéressée... et maintenant je sais pourquoi. Putain ! J'ai éclaté de rire. En plus, j'ai trouvé la côte qui me manquait

en Australie. »

Quim, qui avait commencé à mettre la table, s'est arrêté les assiettes à la main en me regardant fixement.

« C'est tout le contraire, Paloni : c'est vous, les femmes, qui êtes les côtes qui manquent aux hommes. Tu n'as pas lu la Bible ?

— La Bible ? Quoi c'est ça ? Un traité de misogynie ? » Cette formule-là, je la tenais de Mercedes.

« Parfait, dit Quim en faisant mine d'être vexé. Maintenant que nous sommes tous heureux et tous amis, maintenant qu'on s'est soulagés et qu'on a effacé tous les malentendus, vous ne pourriez pas m'aider un peu ?

— Je peux prendre une douche ? Je me sens toute poisseuse... »

Quand je suis sortie de la salle de bains, le repas était sur la table : une salade mixte, c'est-à-dire un invraisemblable mélange de toute la verdure qu'on pouvait trouver dans une cuisine.

« Et maintenant, me dit Quim, sur un ton de père fouettard – raconte-moi un peu ton histoire de conquête australienne. Il est tout noir ? »

J'ai repris mon récit où je l'avais laissé. Ils m'ont laissée parler sans me poser la moindre question. Quand j'ai eu terminé, Quim a pris une longue et théâtrale inspiration et m'a déclaré :

« D'abord, comme d'habitude, tu t'es fourrée dans une histoire pas possible, ma jolie. Je crois que Lida a raison, et si j'étais toi, je laisserais tomber. Mais évidemment je crains que tu ne tiennes pas compte de mon avis. Alors, quand tu te décideras à ouvrir les yeux, ne compte pas sur nous. Tu n'arriveras à rien et si tu ne te tiens pas sur tes gardes, ils vont t'accuser d'assassinat, et pour agrémenter le tout, personne ne va te régler tes honoraires. Parce que les parents de Cristina, ils ne doivent pas trop s'intéresser à leur fille... si leur fille t'a bien dit la vérité. Cette hypothèse-là, c'est la meilleure. Parce qu'à vouloir te mêler aux affaires de prostitution et du reste, tu peux te retrouver en train de flotter dans la baie de Palma, et pas spécialement par goût du sport...

— Écoute...

— Laisse-moi finir. Deuxièmement : ton aventure australienne est un échec et si tu ne veux pas mal finir, c'est un truc que tu dois assumer. Tu es partie, la tête pleine d'illusions, avec des rêves de voyages extraordinaires sur des mers exotiques, de découvertes de paysages et de modes de vie différents, de rupture d'avec la réalité et de voyages au pays des songes. Il gesticulait avec emphase. Et qu'est-

ce que tu as trouvé ? Exactement la même chose qu'ici. Non seulement tu ne t'es pas libérée des problèmes que tu avais, mais tu as mis de l'huile sur le feu. Mais ma chérie, c'est que l'aventure, on l'a en soi ou on ne l'a pas. Et tu es déjà un peu grande pour ces histoires de petites filles.

— C'est toi qui dis ça ?

— Alors, écoute-moi bien. Maintenant, c'est fini, on rentre à la maison, il pleut. Troisièmement : c'est déjà énorme qu'il ait fallu que tu ailles aux antipodes pour trouver l'homme de ta vie, et en plus, il faut qu'il soit détective ! Quel manque d'imagination, Vierge Marie !

— Maintenant, c'est toi qui es jaloux, osa Juan timidement.

— Parfaitement, mon grand, répondis-je, et me tournant vers Quim. Et maintenant que j'ai eu droit au sermon rituel... je dois dire que l'aveu public de ta condition de pédé ne t'a pas vraiment changé : tu es toujours aussi solennellement casse-couilles... Bon, maintenant que j'ai eu mon discours de réception, je rentre chez moi défaire mes valises et téléphoner aux amis. Demain, je passerai la journée à me promener dans Barcelone qui doit être furieuse que je l'ai abandonnée aussi longtemps et lundi j'irai à l'aube au bureau me mettre au travail.

— Sa majesté a parlé, dit Quim en se levant. Mais je t'ai prévenue : ne compte pas sur moi. »

Évidemment, je savais que je pouvais compter sur lui, quelle que soit la situation. Pour commencer, avant que je ne sorte de chez lui, il m'a donné de l'argent sans que j'aie eu à lui en demander.

Cette nuit-là, à une heure du matin, j'ai téléphoné à Henry. À Melbourne il devait être neuf heures du matin.

Henry était naturellement au courant de l'incendie. Et il savait que le yacht appartenait à la filiale australienne d'une compagnie dont le siège était à Londres : Gordon Ltd. Pas une compagnie de transports, pensait-il. Non. Plutôt, de voyage, de tourisme. Il fallait qu'il enquête encore un peu...

« Tu m'aimes ?

— Yes...

— Tu t'ennuies de moi ? Moi je m'ennuie beaucoup de toi... je voudrais que tu sois ic...

— Si tu veux, je viens tout de suite, proposa-t-il gentiment.

— Non, non ! Écris-moi. »

J'aurais aimé rester quelques jours encore à Barcelone, respirer son

air pollué, écouter la musique assourdissante des voitures, inspirer l'odeur des gaz d'échappement des autobus. À croire que, sans m'en rendre compte, l'immensité de Melbourne, son équilibre tranquille entre ancien et moderne, entre urbanisation et jardins publics, m'étaient restés sur l'estomac.

J'aime les villes le dimanche. Surtout Barcelone. Boutiques fermées, silence des voitures en stationnement, énormités commises par les chauffeurs du dimanche, les gens qui ont l'air plus élégants que d'habitude alors qu'ils portent exactement les mêmes vêtements... Le dimanche, c'est un jour à se promener toute seule pour écouter ses propres pensées et croire qu'on est, pour de vrai, la reine de la création.

Mais ce dimanche-là a été tout différent. Les choses m'ont semblé n'avoir aucun sens. Comme si brusquement j'en découvrais la vérité et donc l'absurdité de l'existence. Les gens s'obstinaient à vivre comme si la vie devait durer toujours, alors qu'elle ne dure jamais – et encore avec un peu de chance – que soixante-dix ou quatre-vingts ans. C'est pour si peu qu'on bâtit des maisons, des places, des usines, des empires, des partis politiques, des monuments, des théories scientifiques, des bombes atomiques ou des œuvres d'art ? Passer comme un souffle d'air sur la terre et disparaître, n'est-ce pas absurde ? Je me suis promenée pendant des heures dans *l'Eixample*, sous les feuilles de bananier, à savourer la chaleur. Et j'ai joué les nihilistes. Dans un moment de vide, je me suis rendu compte que je n'avais aucune envie de retourner en Australie et que je ne désirais même pas revoir Henry. Reprendre la barre à la tête de l'agence, comme me l'avait conseillé Quim, ne me soulevait pas non plus d'enthousiasme. Qu'est-ce que je voulais faire, alors ? Rien. Vraiment rien. Je n'avais envie de rien. Ni d'aller au cinéma. Ou au théâtre. Ni d'appeler Mercedes, qui d'ailleurs ne serait pas là.

C'est avec l'humeur bien sombre que je suis arrivée au marché de San Antonio. Comme d'habitude, la foule se pressait autour des livres d'occasion. L'odeur caractéristique du papier et de la poussière accumulée au cours des ans m'attendrit. Des gamins vendaient en douce sur le trottoir des cassettes-vidéo piratées. Deux musiciens jouaient du Beethoven, l'un au violon, l'autre à la contrebasse et on aurait dit tout un orchestre. Les gens faisaient autour d'eux un chœur. C'était bien.

J'ai acheté un rouge à lèvres à un étalage – mon cadeau de retrouvailles à Barcelone – et un vieux livre illustré, pour Henry. Et puis, à peu près réconciliée avec le monde et avec moi-même, à deux heures de l'après-midi, je suis rentrée me mettre au lit d'où je ne suis sortie que le lundi matin à dix heures.

À onze heures du matin, sans avoir levé le cul de sa chaise, Quim avait déjà appris que :

« À Majorque, il y a une famille Segura, originaire de Lluçmajor, propriétaires d'hôtels et d'immeubles locatifs à Magalluf, à S'Arenal et à Cala Millor. Ils ont aussi des terrains à l'intérieur, dans la région de Son Servera et une grande propriété près de Lluc...

— Putain ! Ils sont propriétaires de toute l'île ou quoi ?

— Ils ont aussi cette île dont t'a parlé Cristina, Na Morgana.

— Si je comprends bien, je suis condamnée à sauter d'île en île. Et elles sont de plus en plus petites. Je finirai sur un récif, toute seule...

— Allez ! Arrête ton char ! Munditourist est une agence de voyages du Paseo Mallorca, à Palma, et appartient à un tour operator anglais qui s'appelle...

— Gordon Ltd ?

— Oui...

— Tu vois bien qu'il faut que j'aille à Majorque, mon chéri ? m'exclamai-je triomphalement.

— Quelle relation entre Munditourist et les hôtels de la famille Segura ?

— Ah ! ça ! Je ne sais pas. Tu vois ? Tu vois qu'il faut que j'aille à Majorque ?

— Tu peux bien faire ce qui te passe par la tête mais ne compte pas sur moi. Qui tu appelles, là ?

— Il faut que je prenne un billet, tu ne veux tout de même pas que j'y aille à la nage ?

— Ça te ferait du bien. Allez, raccroche. Je t'en ai déjà pris un. » Quim avait le sourire malicieux.

J'en étais comme deux ronds de flan.

« Tu es merveilleux, mon Quim.

— Je suis aussi bête que toi, Paloni.

— Maintenant, je m'appelle Lonnie.

— Fais pas chier ! C'est encore une invention de ton pingouin, je suppose ? » et il éclata de rire.

Ça, c'était une île. Rien à voir avec l'Australie ! Ça non ! La brume estompait la Serra majestueuse et sauvage et fardait de rêve le contact violent entre la terre et la mer. La pensée me vint que je n'aurais

jamais dû quitter Majorque, mais immédiatement je me suis félicitée de m'être éloignée à temps. Tant de beauté ne peut qu'être un piège, j'en étais sûre. Et en me disant cela, j'ai su aussi que c'était une phrase idiote.

L'île s'effaçait vers la plaine et se perdait en une grisaille bleutée. On ne distinguait encore aucune échancrure dans la roche, aucun village, aucun bosquet. Rien qu'une ligne plus obscure qui se détachait légèrement entre le ciel et l'eau. J'ai alors pensé à cet ami – où était-il donc à présent ? – qui me disait que Majorque n'existait pas, que ce n'était qu'une invention des Majorquins. Et à un autre qui disait que Majorque serait un paradis s'il n'y avait pas les Majorquins...

On approchait de la côte rocheuse, on distinguait nettement les vagues au pied des falaises. Oh ! oui ! Elle existait ! Le mythe de la Roqueta avait la réalité d'un temple. Et un sentiment de nostalgie émergea dans mon cerveau comme des gouttes de pluie qui tambourinent sur les tuiles et résonnent dans les caves. À cause de l'air plus chaud, l'avion comme d'habitude tressauta. La Serra encore sauvage et préservée m'émut. J'étais vraiment partie intégrante de ces rochers et dans ma poitrine je sentis mon cœur se gonfler.

Ce que tu peux être sentimentale, Lonia !

Et très vite, ce fut Pla Cuadriculado, ces taches de collines couvertes d'arbustes, coloré, immuable. Nous sommes passés en rase-mottes au-dessus de mon village, entre les collines. Le clocher et les moulins. Pour moi, la Serra était un songe, et le Pla, la réalité : ma mère qui s'activait dans la ferme, en marmonnant, comme toujours. La Serra m'emplissait la tête de beauté, le Pla m'emplissait le cœur de tendresse... et de fureur. Je n'avais pas encore décidé si j'irais la voir ou pas. Ma mère me tapait sur les nerfs. Elle me mettait hors de moi. Mais oui, il faudrait que j'aille la voir. Elle, et le reste de la famille. Impossible de faire autrement.

Avec ma tante Antonia, oui, je m'entendais bien. Elle m'attendait chez elle, à Palma avec une provision de beignets et de ragots.

Qu'est-ce que vous voulez de mieux ?

« Mange, mon petit, mange. À Barcelone, ils ne savent pas en faire d'aussi bons.

— Tante Antonia, tu connais la famille Segura ? »

Je lui ai donné un ou deux détails pour la situer.

Tante Antonia était un puits de science. Elle savait tout. En tout cas, elle avait sa propre version d'à peu près tout ce qui se passait

dans l'île.

« ... et elle s'est enfuie en Australie, à ce qu'on dit, et elle n'est même pas rentrée pour l'enterrement.

— Quel enterrement ?

— L'enterrement de son père ! Il y a trois mois que don Bernat est mort... et on dit qu'il est mort de tristesse parce que sa fille, c'était la prunelle de ses yeux. Si gâtée, si chouchoutée, tu imagines cette ingratitude...

— Sa fille lui a joué un sale tour ?

— Oui. Elle est partie faire des études dans un lycée en Australie. Des études ! Tu te rends compte ! On n'a pas besoin d'aller si loin pour faire des études ! Elle a fait comme toi ! Toi qui as fait tant de chagrin à ta pauvre mère !

— Arrête tante Antonia. Ne dis pas de bêtises ! C'est toi qui m'a conseillé d'aller à Barcelone... »

Tante Antonia m'a lancé un coup d'œil complice, toute heureuse d'avoir contribué au chagrin de sa sœur. Et elle a continué.

« Maintenant c'est don Mathias qui s'occupe de tout et on dit qu'il est un peu cinglé. Tout le contraire de ce pauvre Bernat. Et puis il y a toutes ces histoires d'autonomie... on en parle beaucoup dans les journaux... mais quand quelqu'un gagne autant d'argent, ce n'est pas possible que ce soit très clair, tu peux en être sûre...

— Tu dis bien que don Bernat avait gagné beaucoup d'argent et tu penses tout de même que c'était quelqu'un d'honnête...

— Je n'ai pas dit cela mon petit. J'ai dit qu'il n'était pas cinglé comme son frère, ce qui ne veut pas dire que c'était un homme honnête, mais qu'il en avait l'air.

— Et sa femme ?

— Une m'as-tu-vu. Rien dans la tête. »

Pour ma tante Antonia une femme qui n'a rien dans la tête n'est pas une femme sotte, mais une femme qui ne respecte pas les normes convenues de discrétion dans ses relations avec les hommes. Ma tante Antonia avait beau avoir les idées larges, elle pensait qu'une femme mariée qui, au cours d'un repas de noces, parle plus avec les hommes qu'avec les femmes est, au minimum, une apprentie-péripatéticienne.

« Tu veux encore des beignets, ma chérie ?

— Tante Antonia ! Je viens de m'en enfiler six ! Maintenant j'ai envie d'aller me promener dans Ciutat... »

Elle m'a donné la clé de l'appartement et m'a demandé si j'avais

besoin d'argent. Je n'ai pris que la clé.

Avant de sortir, j'ai appelé Henry. Il était huit heures du soir à Melbourne. Il n'était ni chez lui ni au bureau. J'ai laissé le numéro de Tante Antonia sur son répondeur. J'ai acheté une carte postale de la Seu et la lui ai envoyée.

XI

« Doña Carmen Llofriú ?

— C'est moi.

— Je suis une amie de Cristina. J'arrive d'Australie. Elle m'a donné votre adresse et votre téléphone. »

Quelque chose me disait qu'il valait mieux ne pas lui parler de la lettre. Il fallait d'abord que je sache sur quel pied elle dansait, cette femme !

« Mon Dieu ! Cristina ! Vous êtes une de ses amies, dites-vous ? Voulez-vous venir me voir pour que nous puissions bavarder un peu. »

Parfait. Dix minutes plus tard j'étais chez elle. Barri de la Seu, un quartier ombragé, calme, sans voitures. Les grelots des attelages des cabriolets pour touristes résonnaient entre les vieux murs et se faufilaient comme un sacrilège dans les patios ouverts à la pluie. Rue Alzamora. Une maison ancienne, une cloche de laiton désaffectée et le timbre d'une sonnette exagérément stridente.

« Quelle coïncidence ! me dit doña Carmen en me faisant entrer. Hier j'ai reçu une lettre de Cristina et je m'apprêtais à lui répondre lorsque vous m'avez téléphoné... Entrez, entrez, mademoiselle... »

J'ai fait un énorme effort pour me dominer et pour cacher ma stupéfaction et je l'ai suivie.

Elle était en deuil, très strict, mais marchait d'un pas léger que le drame de son veuvage n'avait, semble-t-il, pas alourdi.

L'appartement, baigné d'ombre comme la rue, aux boiseries nordiques, foncées et sobres, était décoré de façon encore plus sacrilège que les cabriolets endimanchés. A-t-on jamais vu coller du papier à fleurs sur de tels murs ? Et les meubles, brillants comme des tricornes de carabiniers, d'un style indéfinissable, avaient dû confisquer la place de consoles en noyer, de sofas empire en acajou, ou de secrétaires en pin. Le sol, qui aurait dû être de mosaïque rouge patinée par les ans, était en marbre veiné scandaleusement brillant... Les dessus-de-lits devaient à coup sûr être de tulle rose au lieu des dentelles traditionnelles. Mais doña Carmen était en parfaite harmonie avec ce décor et arborait de lourds bijoux en or, à la façon d'un arbre de Noël.

Elle eut deux petites larmes.

« Je me suis sentie si seule sans elle pendant tous ces mois...

— Cristina se plaignait de ne pas recevoir de courrier de Majorque...

— Qu'est-ce que vous dites ? Mais c'est impossible ! Pour chaque lettre que je reçois d'elle, je lui en envoie deux... Comment va-t-elle ? Elle ne s'ennuie pas de nous ? Elle soupira. Cette petite... Je ne comprendrai jamais pourquoi elle n'est pas venue à l'enterrement de son père. Ils s'aimaient tant, tous les deux... Elle a essayé de m'expliquer cela dans une lettre, mais tout de même, un père est un père ! »

La veuve Segura s'est tue quand la bonne est entrée.

« Vous voulez boire quelque chose ? m'a-t-elle proposé.

— Oui, un jus d'orange.

— Avec un peu de vodka ?

— Non, je ne bois pas d'alcool... Non merci, je ne fume pas non plus. » Elle avait allumé une cigarette et m'en tendait une.

La bonne est sortie et doña Carmen s'est approchée d'un secrétaire laid et prétentieux. Elle me montrait des papiers.

« Vous voyez ? Elle m'envoie des petites lettres, très courtes. Et regardez ce que moi je lui écris. Celle-là, je viens juste de la commencer et j'en ai déjà deux fois plus long que la sienne. »

En effet, les lettres de Cristina étaient brèves et d'un laconisme absolu. Une petite feuille de papier à lettre, quelques lignes tapées à la machine et la signature.

« Je croyais que Cristina ne savait pas taper à la machine, risquai-je.

— Vous avez raison. Ici, elle n'a jamais voulu apprendre. Elle disait qu'elle se cassait les ongles... On a dû lui apprendre à la pension... Vous aussi vous étiez dans cette pension ? Oh ! excusez-moi ! Je ne vous ai pas demandé ni comment vous vous appeliez, ni d'où vous étiez... Ah ! vous savez depuis la mort de Bernat, j'ai une tête... » Nouvelle petite larme.

La bonne est revenue avec un whisky pour Madame et un jus d'orange pour moi. Évidemment, ce n'était pas une orange pressée.

« Eh bien vous voyez... Cristina pourrait avoir une vie en or à Majorque et elle dit qu'elle préfère rester à l'autre bout du monde. Jusque tout récemment, j'étais sûre qu'elle reviendrait, mais maintenant je commence à croire qu'elle veut rester là-bas définitivement... »

Ça, vous pouvez en être sûre, doña Carmen !

« ... je voudrais bien savoir ce qu'il y a là-bas qu'elle ne peut pas avoir ici ? Elle s'est trouvé un fiancé peut-être ? Dans ses lettres, elle ne me parle de rien. Mais s'il s'agit de cela, je peux comprendre... Même si, quand Bernat est mort – autre petite larme – que Dieu l'ait en sa sainte garde ! Ah ! Bonne Vierge Marie... je lui ai envoyé de l'argent pour qu'elle vienne... Et je suis bien sûre qu'elle n'en avait pas besoin, parce qu'elle a un compte en banque approvisionné, mais enfin... »

Ou bien cette femme était la reine des tartes, ou bien elle était plus rusée qu'un renard et elle était en train de se payer ma tête. J'allais lui donner la lettre, oui ou non ? Il fallait que je lui fasse subir subrepticement un interrogatoire, ou bien que je la laisse parler pour voir ce qu'elle allait me sortir ? Je me sentais mal à l'aise, en porte à faux, comme si j'avais été sur une scène de patronage. Et quand la sonnette de la porte d'entrée a carillonné, j'ai sursauté comme si un intrus avait découvert mon petit jeu. Doña Carmen a dressé la tête, étonnée elle aussi.

« Vous attendiez quelqu'un ? Je ne voulais pas vous déranger... » dis-je.

La bonne est entrée, a prononcé un nom. Doña Carmen a dit :

« Ah ! Oui ! J'avais oublié ! » et elle est sortie.

Machinalement, j'ai profité de l'occasion pour fourrer une des lettres de Cristina dans la poche de mon pantalon.

Quelques instants plus tard, je me retrouvais dans la rue ombragée. La veuve Segura n'avait pas pu me consacrer plus de temps, une obligation impérative qu'elle avait oubliée, mais il faudra revenir, mademoiselle, pour me parler de Cristina ! Cette petite ! Grand Dieu ! Maintenant que j'aurais tellement besoin d'elle, moi qui suis si seule à présent, et cætera...

Dehors, j'ai décidé de ne pas essayer de savoir si elle était complètement idiote ou très futée, la chère doña Carmen. J'avais pour le moment des choses beaucoup plus urgentes à régler.

« Bonjour. Je voudrais parler à la personne chargée des voyages en Australie, j'ai demandé en reprenant consciemment l'accent de Barcelone.

— Comment dites-vous ? » répondit la femme.

Elle ressemblait à sœur Magdalena. Mais elle n'avait pas l'air sèche comme la bonne sœur, elle était calme et affable.

« Je veux parler à la personne qui organise les voyages en Australie.

— Vous voulez aller en Australie ? Vous voulez un billet pour l'Australie ?

— Non, non ! Je sais que cette agence organise des voyages en Australie...

— Je crois que vous vous trompez, Mademoiselle... Si vous voulez aller en Australie, nous pouvons vous fournir les billets, les hôtels... Ce que nous faisons pour n'importe quelle partie du monde... Nous organisons aussi des voyages de groupes, des charters, mais il n'y a personne en particulier qui s'occupe spécialement de l'organisation de voyages en Australie...

— Comment, non ? Je viens précisément de la part de M^{me} Joil, à Melbourne, parce qu'elle veut que j'organise le prochain charter...

— Je crois que vous êtes mal informée, mademoiselle, – Toujours aimable. – Nous n'avons aucun charter en prévision pour l'Australie. Et depuis que je travaille ici, nous n'en avons jamais organisé aucun. »

Elle n'avait pas l'air de mentir. Et pourtant elle ressemblait à sœur Magdalena.

J'ai eu quelques instants d'hésitation. Lonia, j'ai l'impression que tu es en train de te fourrer dans un nouveau pétrin, comme à l'agence Gardener. Les choses ne peuvent pas se faire ainsi à brûle-pourpoint. Et comment on doit les faire alors, putain de moine ?

La femme me regardait avec la sympathie stéréotypée de ceux qui ont affaire au public. Mais avec sympathie, quoi qu'il en soit, ce qui signifiait qu'elle avait une bonne nature. Alors, confiante dans la bonne nature de cette femme, j'ai insisté :

« Vous en êtes sûre ? J'avais abandonné la certitude pour l'affliction.

— Évidemment que j'en suis sûre ! Vous croyez que je ne sais pas ce que j'ai à faire ? » Maintenant, oui, elle ressemblait à sœur Magdalena.

La femme attendait que je m'en aille. Mais je restais là, plantée devant le comptoir, désolée. Et cette fois, je ne faisais pas semblant. J'hésitais seulement à laisser échapper un autre nom de Melbourne comme hameçon. À la fin, elle s'est levée et elle est allée parler à quelqu'un à l'intérieur de l'agence. Au retour, elle avait tout sauf l'air amical.

« Comment vous appelez-vous ? De la part de quelle agence avez-vous dit que vous veniez ? Vous pouvez me montrer votre carte

d'identité ?

— Mais c'est quoi ici ? Une agence de voyages ou un commissariat de police ? » m'exclamai-je avec dignité.

Et j'ai filé à toute allure. Je n'avais rien d'utile à tirer de cet endroit.

Je suis sortie furieuse de Munditourist. Le Passeig Mallorca, que j'aimais tant quand je vivais à Palma, m'a paru laid et provincial. Et moi, j'étais une idiote, comme d'habitude. Parce que, si dans cette agence il y avait eu un « correspondant » de l'agence Gardener, qu'est-ce que j'aurais bien pu lui dire ? J'avais encore eu de la chance de tomber sur cette bûche qui veillait sur sa bergerie comme un chien de garde ! Mais le fait qu'ils aient voulu en savoir autant sur moi prouvait qu'ils avaient quelque chose à cacher en rapport avec l'Australie. À partir de maintenant, je ne pouvais plus emprunter les grandes routes. Je m'en tiendrais aux sentiers pour charrettes. Plus de fondrières et de cailloux, mais moins de trafic en sens contraire !

Quand je ferai visiter la Roqueta à Henry, je ne l'emmènerai ni à S'Arenal ni à Cala Millor. Pas parce que j'aurai épuisé toutes les entourloupes des hôtels où je suis allée, mais parce qu'il y règne une ambiance qui me déprime. Je ne l'emmènerai même pas à Magalluf, même si une porte s'y était entrouverte.

Mais c'était désespérant ; il n'y avait plus un poil de paysage. Les touristes étaient gras et laids et en plus, ce qui était pire, ils n'en avaient pas conscience. Ils ne savaient pas où ils étaient, d'ailleurs, ils s'en moquaient. Pendant qu'il y avait du soleil, ils se faisaient rôtir. Après ils traînaient leur ennui dans les boutiques à souvenirs, alignées les unes contre les autres, et où il n'y avait pas un seul objet de bon goût à acheter. Et ils restaient plantés bêtement devant les broderies *hand made*, faites avec des machines à broder électriques.

Je ne les avais jamais trouvés aussi stupides que maintenant. Dire que, quand j'étais petite, je croyais que les touristes étaient de classe supérieure...

Au bar de l'hôtel Playa Dorada, il y avait une serveuse. Je lui ai demandé en majorquin qu'elle me serve une orangeade naturelle et elle m'a demandé en allemand si je la voulais pétillante ou pas.

Je lui ai demandé, en espagnol, d'où elle était et elle a été très étonnée que je sache parler sa langue. Je ne lui avais pas dit que j'étais allemande, mais c'était superflu : du côté du comptoir où je me trouvais, il ne pouvait y avoir que des Allemands ou des Suédois et elle avait décidé que j'étais allemande. Je n'ai pas voulu la décevoir.

Nous avons naturellement sympathisé. Et j'y suis allée de mes questions.

J'étais de la police, peut-être ?

Non ! J'ai éclaté de rire.

J'étais journaliste. Nous nous sommes donné rendez-vous le soir même au bar Tasmanie – quelle coïncidence ! – à partir de dix heures, quand elle aurait fini son service. Elle amènerait ses amies pour que je puisse faire le reportage que m'avait commandé la revue pour laquelle je travaillais, une revue allemande, évidemment.

« Tu feras des photos ? »

Je n'avais pas pensé aux photos. Elle avait l'air déçue. Je l'ai réconfortée : les photos, on les ferait un autre jour.

Paloma : *Non, c'est très amusant...*

Remedios : *Pas tant que ça... Quelquefois, c'est lourd... Nettoyer la merde des autres...*

Paloma : *On ne nettoie pas la merde, Reme, tu exagères.*

Lola : *Moi oui. Je nettoie les chiottes et je lave la vaisselle... Vous avez eu plus de chance que moi... Mais je ne me plains pas, c'est mieux que les olives.*

Paloma : *... et que la vendange. Moi quand j'ai su qu'il y avait un type qui recrutait, je ne me le suis pas fait dire deux fois. Une de mes cousines est allée sur la Costa Brava, et elle y est restée...*

Remedios : *Mais nous, on ne va pas rester, cette fois-ci.*

Lola : *Ça valait la peine tout de même. Et peut-être qu'on retrouvera le même boulot l'année prochaine...*

Remedios : *Pas moi. Je ne reviens pas l'an prochain. Même si on m'offre la lune.*

Paloma : *Allons, Reme... Tu en trouveras un autre ! C'est pas les hommes qui manquent ici !*

Remedios : *Pour vous peut-être, mais pour moi...*

Lola : *Tu ne devrais pas être aussi sentimentale ! Tu ne peux tout de même pas tomber amoureuse du premier type qui te fait de l'œil ! Ça ne marche pas comme ça, ici. Tout le monde veut s'amuser. Pourquoi on ne s'amuserait pas, nous aussi.*

Remedios : *Je suis si fatiguée que je ne pense qu'à dormir.*

Lola : *C'est moi qui ai le travail le plus pénible, eh bien, tu sais ce que*

je fais ? Je ne pense pas au travail pendant que je le fais, je pense à ce que je vais faire quand j'aurai fini. Le travail est plus facile, comme ça.

Paloma : Moi, je pense à l'argent que j'aurai « à la fin de la saison ».

— Qu'est-ce que ça veut dire, « à la fin de la saison » ?

Paloma : C'est le contrat. Tant par semaine, et le solde, à la fin de la saison. Comme on est logées et nourries, on n'a pas besoin de plus et c'est sûr que comme ça, on fait des économies.

Lola : J'aimerais bien avoir un peu plus par semaine. Il y a plein de choses à faire et tout est si cher... Il faut toujours trouver quelqu'un pour se faire inviter...

Remedios : Mais personne ne t'invite pour rien.

Lola : Et alors ? Peut-être qu'on t'invite pour rien au village ? Ici au moins tu peux choisir et après personne ne fourre son nez dans tes affaires.

Les filles étaient bavardes. Dans un espagnol tout plein de pittoresque, extrêmement dialectal, qui n'avait rien à voir avec la langue de l'Empire que j'avais dû apprendre de gré ou de force, ou avec l'espagnol standardisé des médias. Plus d'une fois, la prononciation m'est restée inintelligible et je me souvenais des disputes entre ma marraine et la grand-mère tout juste arrivée du village. La grand-mère demandait où était telle chose que ma marraine ne parvenait pas à comprendre. La grand-mère était folle furieuse parce qu'elle ne pouvait pas admettre que ma marraine soit stupide au point de ne pas la comprendre. Ma marraine hurlait qu'elle n'avait qu'à parler clairement. Et la grand-mère demandait pourquoi on ne parlait pas comme tout le monde ici... À la vérité les choses n'ont pas vraiment changé depuis l'époque de ma marraine... mais dans la Tour de Babel de Magalluf, cela n'avait pas tellement d'importance.

Le magnétophone enregistrait, enregistrait et j'essayais d'amener la conversation sur les pistes qui m'intéressaient. Car je n'avais pas l'intention de faire l'étude psycho-sociologico-réaliste des agents saisonniers de la branche hôtelière de l'île, ni un reportage particulier à prétentions génériques sur la vie de l'une d'entre elles.

Mais elles parlaient, elles parlaient, pleines d'illusions, amusées, émerveillées ou amères du cosmopolitisme ridicule où elles étaient plongées.

« Mais une journée de travail aussi longue que celle que vous avez ici doit forcément être épuisante », lançai-je.

Paloma : *La récolte c'est pire. En deux jours, tu as le dos rompu...*

Lola : *Et l'ennui, quand il n'y a rien à faire. Moi, je te le dis, je trouve que nous avons eu de la chance. Et avec ça que j'ai eu du mal à me décider. Mais maintenant quand je pense à mes copines qui ne sont pas venues parce qu'elles n'ont pas osé ou parce que leurs parents n'ont pas voulu... Moi non plus, ils ne voulaient pas me laisser partir, mais je ne voulais pas perdre cette occasion...*

Paloma : *J'étais triste les premiers jours, mais total, comme je ne pouvais pas rentrer...*

— *À cause du contrat que vous avez signé ?*

Paloma : *Le contrat ? On n'a signé aucun contrat... Non, mais il ne nous donne l'argent du voyage qu'à la fin de la saison et on n'a pas de quoi se l'acheter avant. Mais je n'ai pas envie de partir. Je n'ai pas de regrets... Je suis très contente.*

Je me suis souvenue des filles de la pension Rutherford et des femmes de l'agence Gardener. Elles aussi avaient l'air contentes. J'ai pensé que la seule différence était que celles de Melbourne n'avaient certainement pas eu le choix, alors que celles-ci avaient eu un choix à faire, bien triste à vrai dire : rester au village ou travailler comme des mules dans l'île qui n'est paradisiaque que pour certains.

« Tu crois qu'il existe une putain qui ait choisi de l'être ? » m'avait dit Lida. En ce qui me concerne j'aurais préféré louer mon sexe, comme les putains, plutôt que mes mains, comme ces filles. Au bout du compte, pourquoi le sexe devrait-il être plus sacré que telle ou telle autre partie du corps ? Si une femme veut louer son corps à un homme pour qu'il baise, elle en a autant le droit que pour lui taper son courrier à la machine. Ou pour lui laver sa vaisselle et ses caleçons, ce que, dans ce cas, elle ne fait même pas payer. Le mal veut que c'est toujours les femmes qui ont dû louer quelque chose : leur sexe, leurs mains, leurs épaules ou leur tête... Il faudrait que je parle de cela un peu longuement avec Mercedes, elle m'aiderait à y voir plus clair...

Paloma : *... en Australie.*

Lola : *Quelle chance !*

— *Quoi ? Quoi ?* – Je mis fin brutalement à mes élucubrations pour écouter les filles.

Paloma : *Une de nos copines part pour l'Australie en septembre.*

Remedios : *Il y a beaucoup d'appelées et peu d'élues.*

Lola : *Toi aussi tu aurais accepté. Comme moi. Alors ne la ramène pas maintenant.*

En Australie ? – il m'avait fallu près de trois heures pour y arriver et je ne parvenais pas à y croire. Malgré mes soupçons, bien que je n'aie pas cherché autre chose en parlant avec ces filles, maintenant que l'évidence était là, je n'y croyais pas. « *Qu'est-ce qu'elle va faire en Australie ?*

Paloma : *Travailler.*

— *Et pourquoi précisément en Australie ? Comment elle a trouvé ce boulot ? Quel boulot d'ailleurs ? J'en avais la voix qui tremblait.*

Remedios : *Tu voudrais y aller toi aussi ? Ils en veulent des plus jeunes... Ils veulent des filles jeunes et jolies. C'est pour cela qu'ils n'ont demandé qu'à elle...*

Paloma : *Je ne sais pas pourquoi tu parles sur ce ton, Remedios. Qu'est-ce qu'il y a de mal à cela ? Ce n'est pas sa faute s'ils ne t'ont rien demandé...*

Remedios : *Et à toi ? Ils t'ont demandé quelque chose à toi ?*

Paloma : *À moi, ils m'ont demandé si cela m'intéressait.*

Lola : *Veinarde !*

« Qui est-ce qui te l'a proposé ? » ai-je demandé en essayant de ne pas montrer la curiosité qui me dévorait.

Paloma : *Un ami du propriétaire de l'hôtel... Mais je ne devrais pas en parler. Il m'a dit d'être très discrète...*

J'ai fait semblant de couper le magnétophone en signe de discrétion et j'ai demandé :

« *Un ami de don Mathias Segura ?*

— *Non, le propriétaire de l'hôtel, c'est don Leopoldo.*

— *Don Leopoldo ? Leopoldo quoi ?*

— *Cabrer, je crois.*

— *Et qu'est-ce qu'il t'a offert comme travail ?*

— *Femme de chambre sans doute. Comme ici. Mais moins dur et mieux payé. Ou bien hôtesse ou bien m'occuper d'enfants dans une famille riche... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a du travail. C'est pour au moins deux ou trois ans...*

— *Dans les mêmes conditions qu'ici ? En n'étant payée qu'au bout des*

deux ou trois ans ?

— On n'a pas encore parlé de ça...

— Et ta copine ?

— Elle, elle a déjà un travail : femme de chambre dans une pension de jeunes filles. »

Grand Dieu !

« Tu as déjà ton passeport ? ai-je demandé.

— Non. Pas encore. Amparo elle, elle a le sien. C'est l'ami de don Leopoldo qui se charge de tout. Elle n'a eu à s'occuper de rien, ni des billets, ni rien...

— C'est qui ce monsieur ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas encore vu. »

Le lendemain j'ai traîné à Playa Dorada dans l'espoir que Paloma me montre don Leopoldo. Cachée parmi les touristes, déguisée en touriste pour ne pas attirer l'attention du personnel. J'en serais presque morte de dégoût. Ces coins de Majorque n'étaient plus mon Majorque à moi. C'étaient comme des reins transplantés par un chirurgien malhabile, que le reste du corps ne parvient pas à rejeter mais qu'il ne se décide pas non plus à accepter.

J'étais sous un parasol près de la piscine quand Paloma est venue me prévenir. Don Leopoldo était arrivé. Je me suis dirigée vers le bar, comme n'importe quelle cliente, et au bout de quelques instants j'ai vu deux hommes sortir de derrière le comptoir de la réception. L'un d'entre eux était don Leopoldo.

« Et l'autre ? Qui c'est ?

— Un client. Depuis que je suis là, dès le début de la saison, il occupe la suite du troisième étage. Mais il ne vit pas comme un touriste. Je crois qu'il est Majorquin... »

Paloma était toute heureuse de m'aider. Elle s'imaginait être comme un personnage de cinéma. Je pense qu'elle imaginait que j'étais un peu plus qu'une journaliste allemande, mais elle n'avait plus trop de souci de discrétion. Et moi, je n'avais qu'un souci : empêcher que ses copines et elle n'aillent en Australie.

Les deux hommes se sont séparés sur le parking. Chacun est monté dans une voiture et moi j'ai entrepris de filer la voiture de don Leopoldo Cabrer.

La suite ininterrompue d'hôtels, d'immeubles d'appartements, de

boutiques, de bars et de dancings avait quelque chose d'angoissant. Je savais qu'en plus, il y avait les plages surpeuplées de Palma Nova, Portai Nous, Illetes et le large à la Badia. Et de l'autre côté, la Sierra de Na Burguesa. J'aurais aimé pouvoir y jeter un coup d'œil en passant et voir à quoi cela avait pu ressembler autrefois, mais la voiture de don Leopoldo ne laissait guère de latitude à mon imagination. Ce salopard roulait à une vitesse incroyable sur cette route aux virages en épingles à cheveux ! S'il disparaissait dans cette région, je ne pourrais évidemment pas le retrouver. Cette agglomération chaotique me plongeait dans un état de claustrophobie physique et mentale tel que j'aurais été incapable de m'arrêter une seconde pour le rechercher par ici.

Sans solution de continuité, la route devenait avenue Joan Miró, Cas Catalá, Sant Agusti, Cala Major, tout cela sans distinction : des hôtels, des appartements, des bars... et des touristes débraillés. Je ne sais pas si c'est le coup sur lequel j'étais qui me faisait trouver tout très laid ou si c'était la laideur environnante qui me faisait haïr mon boulot. En tout cas, je me sentais plus étrangère ici qu'à Melbourne. Tout cela sentait mauvais, j'en avais peur. Le haut mur du palais de Marivent – avec le musée Saridakis fermé au public depuis que la famille royale venait y passer l'été, une vraie trouvaille ! – les entrepôts de la Campsa... et j'avais failli perdre la trace de don Leopoldo dans un carrefour cinglé de routes et d'avenues. Les immeubles de Joan Miró del Terreno étaient dégradés, déglingués. Pleins de touristes cependant. Don Leopoldo tournait à gauche. Les petites rues du Terreno qui grimpaient vers le bois de Bellver m'apparaissaient comme un autre monde. Malgré quelques intrusions scandaleuses et ratées de bars sans éclat, elles conservaient cet air tranquille d'il y a vingt ans, comme si les vieilleries cosmopolites d'opérette de la place Gomila et de l'avenue Joan Miró – pauvre Miró ! Hélas ! – n'avaient pas pu les atteindre. Le château de Bellver, doré, imperturbable, contemplait tout cela avec une indifférence médiévale.

La voiture de don Leopoldo s'est arrêtée devant une petite maison blanche du début du siècle, dans la rue Dos de Mayo tout près du bois de Bellver. Le haut mur de pierre et la porte d'entrée du jardin, en fer avec des lames de zinc, ne laissaient voir que les fenêtres les plus hautes sans persiennes, mais grillagées. Quand on lui a ouvert de l'intérieur, j'ai aperçu deux chiens policiers, d'un noir brillant, se précipiter sur don Leopoldo. Avant que j'aie pu voir si c'était pour le mordre ou pour le lécher, la porte s'était refermée.

La rue était silencieuse. Pas âme qui vive. Pas un souffle d'air. Un instant je me suis crue dans Monash Street et j'ai frissonné malgré la chaleur. Pressentiment ? Pincement de nostalgie pour Henry ? Je me

suis rendu compte que j'avais bien peu pensé à lui depuis que j'étais arrivée à Majorque. J'ai aussi pris conscience qu'en ces quelques jours, je m'étais mieux débrouillée dans la petite île de Majorque qu'Henry en un mois dans la grande Australie. Lonnie et Lonia étaient-elles la même personne ? Décontenancée, j'ai dû reconnaître que non.

Mais le temps n'était plus à la réflexion philosophique. Les deux chiens policiers aboyaient, la porte de fer s'ouvrait et don Leopoldo sortait en compagnie de deux filles et d'un type.

Suivre une voiture à Palma, ce n'est pas comme à Melbourne ou à Barcelone. La circulation est aussi dense qu'à Barcelone, mais très indisciplinée. L'avantage, c'est qu'on peut faire les mêmes horreurs que tout le monde et que personne ne se plaint. Nous sommes arrivés place Gomila et nous avons pris l'avenue Joan Miró en direction du centre. Nous avons suivi l'avenue Marques de la Senia et nous avons tourné à droite vers le Paseo Marítimo. Es Jouquet, el Baluart de Sant Pere, el Conseil Interinsular, la Llotja ! J'avais tellement aimé me promener sur le Passeig Sagrera et il y avait si longtemps que je n'avais pas levé la tête pour voir les verts panaches des palmiers ! Nous avons tourné autour de Saint Ramón Llull et nous avons grimpé vers le Born. Palma est si petite qu'on revient toujours aux mêmes endroits. C'est ça que j'aime. Et c'est justement le contraire qui me plaît à Barcelone. Bizarre, hein ? Nous avons pris à droite la Calle Union et j'ai vu que don Leopoldo garait sa voiture sur la place de Santa Catalina Thomas. Pendant que je chantonais sans bruit « Sœur Tomaseta, où êtes-vous, cachez-vous vite, car le diable vous cherche, dans un puits il vous veut mettre... », j'ai vu les deux filles et l'autre type descendre de voiture et passer une porte cochère. D'où j'étais, les platanes m'empêchaient de voir nettement la façade de l'immeuble, avec ses balcons-serres de bois et de verre et quelques enseignes.

Je n'ai pas eu le temps de détailler tout cela, car don Leopoldo remettait sa voiture en route. Et moi derrière lui.

Plaza Weyler – el Forn del Teatre, tu n'as pas encore acheté une *duguesa*, Lonia. Tu aimes ça pourtant. Ou une *ensaimada* à la crème – le théâtre principal, le parking de la Plaza Mayor et hop, direction la Rambla. Nous avons tourné dans Baró de Pinopar – le nom de cette rue m'a toujours fait rire – puis à droite dans las Avenidas et ensuite à gauche General Riera. Don Leopoldo allait à toute allure, et je me suis souvenue, bon gré mal gré, qu'à Palma les feux orange durent le temps de passer au rouge sans danger. Et malgré cela, la voiture de don Leopoldo gagnait du terrain et moi je forçais sur cette pauvre carcasse de location qui commençait à protester bruyamment.

En enfilant le Cami d'Establiments, la filature est devenue plus

facile et je me suis détendue. J'aurais mieux fait de rester vigilante. Nous avons grimpé ensemble ou à peu près la côte de Son Berga, mais quand je suis arrivée à l'église du village, je n'ai pas vu la voiture. J'ai fait demi-tour et j'ai tourné tant que j'ai pu dans les rues du village. Le reste, je l'ai fait à pied. À la fin, j'ai été obligée de reconnaître que j'avais perdu la voiture de don Leopoldo Cabrer.

XII

Je suis retournée au centre de Palma et j'ai garé ma voiture n'importe comment près des Instituts. Je me suis arrêtée pour prendre un café glacé au bar où je venais avec une copine faire nos devoirs de latin quand nous étions en première. Que faire à présent ? Retourner à Magalluf pour retrouver la piste de don Leopoldo ? Appeler la villa du Terreno pour voir s'ils me laisseraient y fouiner un peu ? Chercher un graphologue pour avoir la confirmation que la signature de la lettre que j'avais volée n'était pas de la même écriture que la lettre que j'avais trouvée à Melbourne ? Aller voir la veuve Segura et lui dire que Cristina était morte, pour voir sa réaction ? J'ai finalement décidé d'aller place Santa Catalina Thomas, voir ce qu'il y avait dans l'appartement où étaient entrés le compagnon de don Leopoldo et les deux filles. Mais j'irais plus tard. Pour l'heure, je n'avais envie de rien.

La vérité, c'est que je n'aime pas perdre. Perdre la trace de la voiture de don Leopoldo n'était peut-être pas bien grave et d'avoir pu le suivre jusqu'au bout n'aurait sans doute pas apporté grand-chose à mon enquête. Mais le simple fait de l'avoir perdue, abstraction faite de son importance réelle, m'avait mise de mauvaise humeur. Je suis sortie du bar pour marcher, sans objectif concret. J'aime marcher, regarder les gens, les boutiques, observer, vagabonder. Il y avait bien longtemps que je ne m'étais pas livrée à ce plaisir dans Ciutat.

Sans en avoir vraiment conscience j'ai refait le chemin que j'avais coutume de suivre depuis l'Institut jusqu'au couvent de bonnes sœurs. De la Via Roma je suis allée à la place de Santa Magdalena, sans toutefois entrer dans l'église voir la momie couverte de bijoux de je ne sais quelle sainte ou nonne ou bienheureuse qui m'avait fait un jour une peur bleue. J'ai pris la rue San Jaime, une rue patricienne, aux maisons dont les amples encorbellements empêchent presque de voir le ciel, et qui était dans la même pénombre que le jour où je suis tombée pour la première fois sur un exhibitionniste : il était sorti d'une porte cochère en brandissant son outillage dont il semblait très fier. J'avais eu si peur qu'au lieu de fondre en larmes ou de partir en courant, j'avais éclaté de rire. Toute la superbe de ce pénis en érection s'était effondrée et l'homme, humilié par une adolescente, avait rentré son petit oiseau et refermé la cage.

Par les rues étroites de ces coins perdus, il n'y avait pas de touristes. La rue du Bisbe, toujours aussi blanche. La rue des Capucins,

longue et asymétrique, comme un train dans un virage, avec l'altièr palmeraie qui dépassait toujours du très haut mur d'enceinte du jardin des bonnes sœurs. Dans la rue Jaquotot, je suis entrée dans la parfumerie. Elle n'avait pas changé : deux marches à descendre, de minuscules vitrines aux glaces embuées de chaque côté de la porte. J'ai acheté un rouge à lèvres avec les mêmes sensations que lorsque j'achetais trois onces de parfum parce que je n'avais pas assez d'argent pour m'acheter toute une bouteille. Mais ce n'était plus la même vendeuse. Et quand elle m'a dit « Que désirez-vous, madame ? » j'ai failli me mettre à pleurer. Dans cette boutique, on m'avait toujours demandé « Qu'est-ce que tu veux, petite ». Mais plus de vingt ans avaient passé et chaque fois qu'on me disait « madame » je me mettais en colère.

Il fallait bien cependant l'accepter, le temps avait passé et je n'étais plus la même Lonia. Maintenant, c'était Lonnie qui revenait à ses racines sans réussir à se débarrasser d'une patine amoureuse qu'on lui avait déposée à Melbourne. Et j'étais fourrée dans l'histoire impossible d'une mère qui recevait des lettres de sa fille décédée. Une fille qui croyait aller faire des études en Australie et qui avait fini l'estomac plein d'héroïne. Un propriétaire d'hôtel qui ne l'était plus. Des agences de voyages qui faisaient du trafic de femmes et des hôtels qui leur fournissaient la matière première.

Le rouge à lèvres bien serré dans mon poing, comme si je voulais y conserver ma jeunesse, j'ai pris la rue sans issue du Ça, où il y avait la maison de poupées du type d'Ibiza qui vendait des cigarettes blondes de contrebande. J'ai tourné dans Pueyo jusqu'à l'encoignure de la rue de la Rosa et la place Weyler. Par là, il y avait des touristes. Depuis le coin de la place Weyler, j'ai regardé vers la place de Santa Catalina Thomas où, deux heures à peine auparavant, s'était arrêtée la voiture de don Leopoldo pour laisser descendre les passagers qu'il était allé chercher au Terreno. De là où j'étais, on voyait bien l'immeuble où étaient entrés le type et les deux filles. L'enseigne accrochée au premier étage m'a fait frissonner de la tête aux pieds. Pour me calmer, j'ai pris la rue de la Rosa et devant le couvent des Reparadoras, j'ai levé la tête. Cette fenêtre sous le toit était celle de ma chambre quand ma tante Antonia avait convaincu ma mère de me laisser venir à Palma faire des études. Ma mère avait posé comme condition que je ne vivrais pas chez ma tante Antonia, ma pauvre tante ! Ma mère ne s'était pas trompée : les bonnes sœurs me surveillaient de beaucoup plus près que ne l'aurait fait sa sœur.

J'ai alors décidé que ce n'était pas le moment de me cacher la tête sous l'aile de mes souvenirs et, par la rue des Capucins, j'ai gagné directement la place de Santa Catalina Thomas.

L'enseigne n'était pas lumineuse comme celle de l'agence Gardener. L'immeuble non plus ne ressemblait pas à celui de Melbourne et ce n'était pas, comme là-bas, des filles splendides qui y travaillaient. C'était une pièce miteuse – à peu près comme la mienne avant que je ne déménage à la Ronda – avec un seul bureau, des vitres sales et des murs gris de vieillie et de saleté. Il était en apparence l'exact opposé de l'agence de Melbourne. En apparence seulement. Sa fonction était exactement la même. Mes soupçons ont été confirmés au bout de cinq minutes de conversation avec le gérant de La Vie Heureuse – Agence Matrimoniale.

« Alors vous êtes toute seule à Majorque... C'est vrai, nous les Majorquins, nous sommes très fermés. C'est ce qu'on dit en tout cas, mais je suis sûre que nous allons vous trouver quelqu'un. Est-ce que vous avez déjà pensé à rentrer chez vous ? » disait l'homme que j'avais vu sortir de la maison du Terreno avec don Leopoldo.

Je m'étais fait passer pour une Bulgare – tu parles d'une idée ! – qui, quelques années auparavant, s'était échappée d'une troupe de patinage artistique qui avait participé à des championnats à Paris. Je n'avais pas voulu demander l'asile politique, ni en France, ni en Espagne, par peur d'être extradée. J'étais entrée en Espagne en voiture et à la frontière on ne m'avait pas demandé mon passeport. Il y avait cinq ans que je galérais à Majorque mais j'en avais marre. Et avec la nouvelle loi sur l'immigration, les choses devenaient difficiles. Pour tout arranger, je n'avais plus un sou. Dans l'immédiat, je ne cherchais qu'un peu de compagnie et un minimum de garanties économiques.

« Non. Non, je ne peux pas rentrer. Je me suis sauvée, alors si je rentre, je risque tout bonnement la prison...

— Mais vous devez avoir des amis là-bas. Vous écrivez certainement à votre famille. » Paternel le gus...

— Non, il n'y a personne là-bas qui serait content de me revoir. C'est pour cela que je me suis échappée. Je croyais qu'ici je me ferais des amis... Mais pas plus... C'est peut-être ma faute... Peut-être que je ne suis pas douée et que je ne suis pas capable de me faire aimer, m'exclamai-je amèrement.

— Et toutes ces années, vous avez vécu ici ? Avec un sourire : Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez pas d'amis à Majorque ? Vous avez bien dû travailler... Vous devez connaître des gens... je vous demande cela car dans notre agence, nous demandons des recommandations... Enfin, je veux dire... on peut évidemment faire une exception, mais nous sommes une maison sérieuse et nous demandons à nos nouveaux clients au minimum une recommandation... une espèce d'aval personnel... Par exemple, dites-

moi qui vous a parlé de nous ? Qui vous a conseillé d'avoir recours à nos services ? »

Cette chanson-là, je la connaissais. Les extrêmes se touchent et les antipodes se ressemblent.

« Personne, dis-je. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai besoin de vos services, c'est que je n'ai personne qui me recommande ou qui me conseille... » L'homme arbora le sourire satisfait d'un berger qui vient de rattraper une brebis égarée...

« Et si, dans ces conditions, je veux dire sans papiers ni rien, il est difficile que je puisse rencontrer un homme qui veuille se marier avec moi, on pourrait dire que légalement je n'existe pas... Eh bien, si c'est si difficile... – je jouais les cyniques – il faut que je vous dise que je ne peux pas me permettre d'être exigeante, je sais que je ne peux pas exiger des actes légaux... Juste un peu de compagnie et ne plus être obligée de zoner un peu partout pour gratter juste de quoi survivre... Vous me comprenez... »

Bien sûr qu'il me comprenait. Il m'a regardée attentivement de la tête aux pieds. Et moi, pour qui la pudeur n'est pas précisément une vertu cardinale, j'ai fini par me sentir gênée et par baisser les yeux. Rien qu'à vous regarder, cet homme vous salissait. Mais j'ai insisté :

« Et s'il s'agit de travailler, je ne vais pas non plus faire d'histoires... mais je voudrais que ce soit quelque chose de sûr. Pas tellement du point de vue économique mais... disons plutôt... physique... si vous voulez... Quelqu'un qui soit vraiment mon protecteur...

— Quel travail envisagez-vous ? Qu'est-ce que vous avez fait jusqu'à présent ?

— Oh ! un peu tout... J'ai été vendeuse dans une boutique de souvenirs, surveillante de plage, assistante de quelqu'un qui achetait et vendait des antiquités, call-girl avec une copine...

— Vous voyez bien que vous avez des amis...

— J'en avais... Cette copine s'est trouvé un mec et elle m'a plantée là avec les arriérés de loyer...

— Et maintenant, où travaillez-vous ?

— Nulle part. J'en ai marre de changer tout le temps. – J'ai fait une longue pause, pleine de soupirs. Pour dire la vérité, ça ne me déplairait pas de changer d'air. J'aimerais bien. Mais sans papiers, je peux pas sortir d'Espagne. Et en France, c'est encore pire... Je veux dire que, s'il y a quelqu'un qui ait besoin d'une accompagnatrice pour voyager, ou quelqu'un qui ait besoin de personnel loin d'ici... Je ne

demande qu'une protection... Vous me comprenez ?

— Parfaitement. Où habitez-vous ? »

Celle-là, je ne m'y attendais pas. Il faut toujours qu'il y ait un vice ! J'ai improvisé à toute allure :

« Chez une dame qui me sous-loue une chambre... Mais comme je ne peux pas la payer, un de ces quatre matins, elle va me virer...

— Ici ? À Palma ? Il insistait. Où ça ? »

J'ai été obligée de lui donner l'adresse de ma tante Antonia. Je verrai plus tard comment débrouiller tout cela. Mais le salaud jouait encore les vertueux.

« Si j'ai bien compris, c'est une tout autre affaire. Notre agence ne se mêle pas de ça... Je ne vois pas ce que je peux faire pour vous de ce côté-là... mais enfin. – Il me regardait avec des yeux de professionnel et j'étais prise d'une furieuse envie de lui casser la gueule. J'ai quelques clients qui eux aussi cherchent une compagnie stable, mais sans engagements légaux... En règle générale il veulent des fruits plus verts et de la chair plus tendre... »

Eh ben voyons ! J'étais un fruit blet, prêt de tomber de son arbre !

« ... mais vous avez de la classe, continuait-il, et ça, c'est important. Évidemment, vous devrez passer une visite médicale... ce sont des questions de routine et nous vous garantissons une totale discrétion. »

J'ai éclaté de rire. J'avais peut-être de la classe, mais pas lui. La mère Gardener avait infiniment plus de classe. Et c'est précisément la raison pour laquelle la mère Gardener était bien plus redoutable que ce gommeux qui se la jouait mafioso et n'avait l'air que d'un voleur à la tire.

« À vrai dire, la discrétion, je m'en fiche. Il n'y a personne qui viendra me demander des comptes sur ce que je fais ni comment je le fais...

— Alors c'est parfait. Je crois que nous pourrons vous aider mais j'ai besoin de quelques jours... Passez demain en fin d'après-midi... »

Il m'a tendu la main, une main molle et humide, et il m'a demandé mon nom.

« Lonnie... Lonnie Dhul. » C'est sorti tout seul, sans que je m'en rende compte.

Ils sont venus chez ma tante Antonia à onze heures du soir. J'avais eu un peu de mal à faire accepter cette comédie à ma tante. Mais au moment de la représentation, elle a été géniale.

« Elle habite ici, leur a-t-elle dit. Mais plus pour longtemps, parce qu'elle ne paie pas et qu'elle est un peu bizarre... Les étrangères, vous savez. Je ne sais pas pourquoi je l'ai gardée si longtemps, elle ne me fait pas confiance, je ne sais pas trop pourquoi... » Elle les a baratinés pendant une demi-heure sans les laisser en placer une. On aurait dit un poste de radio. Je crois qu'ils sont partis plus fatigués que convaincus. Et moi, j'ai passé une nuit blanche. Ce type avait beau avoir l'air d'une andouille un peu débile, j'avais peur. Pas vraiment de lui, mais de l'engrenage qui se cachait derrière lui. Parce que j'étais convaincue que j'avais trouvé le bout du fil qui reliait Majorque à Melbourne, le fil qui avait étranglé Cristina. Maintenant, je pouvais suivre ce fil sans éveiller les soupçons. Par l'homme de l'agence de la place Santa Catalina, je pouvais arriver jusqu'à Cabrer, et par Cabrer à Munditourist. Je pouvais découvrir comment et pourquoi Cristina avait atterri à Rutherford et comment elle avait terminé en situation Rossenhill. Je pourrais certainement briser ce fil qui servirait de corde pour pendre un tas de beaux salauds qui faisaient du trafic de filles.

Par ailleurs, les lettres de Cristina m'inquiétaient. Il était évident qu'ils avaient imité sa signature. Il était évident que quelqu'un voulait qu'on ne sache pas qu'elle avait d'abord été victime d'un piège horrible, puis victime définitive d'une overdose. La question était : qui ? Et pourquoi ? Comment sa mère avait pu ne rien soupçonner ? Elle était si bête que cela ? Jusqu'à quel point était-il certain que doña Carmen n'avait aucun soupçon ?

Au petit matin, j'ai réussi à trouver un peu de sommeil. Ma tante Antonia m'avait dit que ma mère était déjà au courant de mon retour à Majorque – c'était évidemment elle qui le lui avait annoncé – et qu'elle était très fâchée que je ne sois pas déjà allée la voir. Elle allait peut-être me tomber dessus d'un moment à l'autre.

Quand ma tante Antonia m'a réveillée, je rêvais que ma mère et le salaud de l'agence ramassaient des haricots dans le potager de la maison, au village. En me voyant arriver, ils chuchotaient en me jetant des regards ironiques. Tout d'un coup, les haricots grandissaient et les cachaient tous les deux. Ils étaient invisibles derrière les haricots. Putain de moine ! Pas besoin d'être Freud pour interpréter un tel rêve !

Tout en trempant mon *ensaimada* dans mon café au lait, je feuilletais le journal. Il fallait que j'aille à Santa Eugenia voir ma mère. J'ai repoussé le journal avec humeur. Cette visite ne m'amusait pas, d'autant qu'il faudrait aussi que je voie mon frère et ma belle-sœur.

« Tu as lu cela ? m'a demandé ma tante Antonia.

— Quoi ça ?

— Tu t'intéressais aux Segura l'autre jour ? Eh bien, on parle d'eux dans le journal d'aujourd'hui. Et de ces gens qui leur font la vie impossible.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Lis toi-même. »

Effectivement, on parlait des Segura. Parce que le GEM lançait une campagne pour sauver Na Morgana des pelleteuses et des excavatrices. J'ai pensé à la chanson de Pete Seeger, mais je n'ai pas réussi à me rappeler ni les paroles ni la musique.

« C'est quoi le GEM ? ai-je demandé.

— Oh ! Ils font beaucoup de bruit de temps en temps et ils ont raison », dit ma tante Antonia.

J'ai lu l'entrefilet. La direction du Groupe Écologiste de Majorque lançait un appel à tous les gens désireux de sauver Cala Mura de la destruction.

« Ma petite tante ! Ce n'est pas encore aujourd'hui que j'irai à Santa Eugenia !

— Mon Dieu ! Ta mère va me tuer », s'exclama-t-elle théâtralement. Mais dans le fond, elle était très contente.

J'ai laissé la voiture à Sa Porta des Camp, au bout de l'avenue et je suis partie derrière les murailles, dans les petites rues bordées d'antiques demeures qui conservaient encore – en tout cas vu de l'extérieur – la dignité d'une architecture verticale sans fioritures. Des couvents de sœurs cloîtrées et des murs suintant d'humidité suspecte. Silence des rues étroites où les voitures ne pouvaient pas passer et criailleries des enfants de familles immigrées. Et un soleil splendide qui s'efforçait de glisser entre les barbacanes mais qui n'y réussissait qu'à moitié.

J'ai eu l'impression de n'être pas revenue depuis des siècles dans ce vieux quartier. Une fois j'étais allée chez une amie qui habitait Sa Calatrava. De la salle à manger de sa maison, on avait vue sur la baie. On aurait dit le miroir du ciel et je m'étais dit que j'aurais aimé vivre dans un endroit pareil. Qu'était-elle devenue Maria Luisa ? Au début des années 70, je l'avais vue une ou deux fois à Barcelone mais elle ne faisait pas partie de mes copains. Et puis elle avait disparu de la circulation. J'aimerais bien pouvoir réunir un jour tous les gens que j'ai connus, que j'ai aimés ou qui m'ont plus ou moins intéressée. Tu parles d'une fiesta !

L'éclat de la baie était aveuglant. Les jardins de la muraille étaient

un peu à l'abandon mais conservaient encore leur charme. Au pied de la muraille, le Parque del Mar (3) – il serait bientôt fini – était spectaculaire, grandiose, mais il n'avait pas le charme de cette modeste terre battue que je foulais au pied.

J'arrivai bientôt devant l'immeuble du GEM et je me demandai si nous sommes exactement les mêmes avec tout le monde ou si nous changeons en fonction de notre interlocuteur. Mais j'étais déjà dans l'escalier obscur, obligée d'abandonner mes réflexions philosophico-sentimentales si je ne voulais pas me rompre les os en tombant.

Un garçon malingre, furtif comme une souris, m'a ouvert la porte.

« J'ai lu dans le journal que vous demandiez à tous ceux qui voulaient sauver Cala Mura de se mettre en relation avec vous...

— Entrez, entrez... » D'un air décidé, il m'a fait rentrer.

Il y avait une salle d'attente avec des chaises et une table encombrée de littérature de propagande. Les murs étaient couverts d'affiches. Une porte entrouverte donnait sur une autre pièce très grande et très claire, avec des fenêtres qui laissaient deviner la mer. À en juger par le brouhaha, il devait y avoir une flopée de gens. Le garçon arborait un air satisfait.

« J'ai entendu parler de Cala Mura en Australie. Je pensais qu'un endroit si sauvage ne risquait rien, dis-je en guise d'entrée en matière. »

Sur son visage, la satisfaction se mua en soupçon.

« En Australie ? Qui t'en a parlé en Australie ?

— Cristina Segura.

— Qui vous envoie ? »

Encore une fois, la même réaction.

Il n'essayait pas de cacher son étonnement ni sa méfiance à mon égard, et il avait substitué au tu initial un vous plus distant.

Je n'en étais pas étonnée ; il devait avoir l'habitude d'encaisser des coups fourrés. Et puis, les jeunes qui s'associent pour défendre des grandes causes, des paysages, les baleines, la pureté de l'air, m'inspirent une irrésistible tendresse. Je n'y peux rien. Si bien que, au lieu de lui répondre sur le même ton, ce qui aurait été normal, j'ai préféré être aimable pour simplifier les choses.

« Personne ne m'envoie. Simplement, j'ai connu Cristina Segura en Australie et elle m'a parlé de Cala Mura...

— Ah ! oui ! Cristina. Et qu'est-ce que vous faisiez en Australie ? Il devenait insolent.

— Écoute mon garçon – malgré ma bonne volonté, je commençais à perdre patience – je veux bien te raconter ma vie, mais je ne vois pas en quoi cela ferait avancer vos affaires. Je suis une amie de Cristina Segura. Elle m'avait dit qu'elle avait réussi à convaincre son père de ne pas construire de lotissements à Cala Mura et je constate que ce n'était pas vrai...

— Si c'est vrai. Enfin... à moitié vrai. C'est grâce à nous qu'elle a réussi. – Une pause. Un temps de réflexion –. Vous dites que vous êtes une amie de Cristina ou de don Mathias ?

— Don Mathias ?

— Si c'est don Mathias Segura qui vous envoie nous espionner, vous pouvez retourner lui dire que nous n'avons rien à cacher...

— Attends un peu, ce n'est pas la peine de monter sur tes grands chevaux, comme ça, tout d'un coup ! J'ai lu un truc dans le journal. Il y avait cette adresse et puis, comme Cristina...

— Cristina ! Il m'avait coupé la parole. Tu parles d'une référence ! Une fille à papa ! Elle s'en tape de la sauvegarde de Cala Mura.

— Elle m'a dit qu'elle y tenait...

— Elle tient à pouvoir y avoir une plage privée pour elle et pour ses amis. Elle est venue nous voir pour qu'on fasse le bordel parce que son oncle et sa mère voulaient lotir Na Morgana, Cala Mura inclus, et ils avaient presque réussi à convaincre son père...

— Oui. Elle m'a dit que don Bernat était son tuteur. Mais elle est majeure maintenant...

— Oui, mais maintenant, elle n'en a plus rien à foutre, on dirait. Elle s'est servie de nous une fois, mais elle ne nous aura plus. On est prêt à faire une grande campagne si c'est nécessaire. Il s'est tu brutalement, comme s'il avait eu peur d'en avoir trop dit. Si vous êtes une amie de Cristina, vous devez savoir tout cela mieux que nous. Et si vous voulez vraiment aider le GEM, au lieu d'essayer de nous tirer des informations, vous feriez mieux de nous en donner...

— Je ne t'ai posé aucune question, moi ! C'est toi qui t'es mis à me donner des explications !

— Il vaudrait mieux que vous parliez au président. Il m'avait coupée, comme pour se débarrasser de moi.

— Très bien. Où puis-je le trouver ?

— Si vous me dites où je peux vous joindre, je vous appellerai pour vous fixer un rendez-vous.

— C'est une personne sans doute très importante et très occupée,

ou alors votre organisation est du genre très secrète. » Je me payais sa tête.

« Non, ce n'est pas cela. Il avait l'air un peu penaud. Nous avons tous un travail par ailleurs, alors nos emplois du temps sont compliqués...

— Je plaisantais... » J'ai écrit sur un papier le numéro de téléphone de ma tante Antonia. « Je vois que tu te méfies de moi... Mais je n'ai pas de mauvaises intentions...

— Non... mais je... Vous êtes de Majorque ?

— Oui, mais je vis à Barcelone. Il faudrait que j'aie ce rendez-vous assez vite ».

J'ai attendu qu'un des gardiens me fasse signe qu'il y avait une place de libre pour ma voiture. Je suis entrée à Ultima Hora et j'ai demandé Miguel.

Quelques instants plus tard, l'ascenseur du petit couloir s'est ouvert et Miguel est apparu. L'air heureux, souriant. Il n'avait pas changé.

« Lonia ! Te voilà ! C'est pas vrai ! Qu'est-ce que tu préfères, on descend ou on sort ?

— Comme tu veux. »

Il m'embrassait mais cela ne me faisait ni chaud ni froid. À le voir comme ça, un peu empâté, à moitié chauve, les yeux sans cils, avec cet air emprunté, personne n'aurait deviné quel amant c'était. Mais j'avais fait l'expérience et je peux vous dire que c'était vraiment un bon coup. Au moins jusqu'à il y a cinq ans. La dernière fois qu'on avait un peu joué ensemble. Mais maintenant, les choses pour moi avaient changé et j'étais venue le voir pour tout autre chose.

« Allez, Miguel ! Ne te fais pas prier, bon Dieu ! J'ai besoin qu'ils me fassent confiance et je n'y arriverai que si je me présente avec quelqu'un de connu...

— Oui mais moi, l'équilibre de la nature et toutes ces conneries, je m'en tape. Et comme je ne sais pas dire non, ils vont finir par m'embringuer dans leurs histoires et je vais être obligé de faire des articles contre les grives rôties ou contre les manœuvres militaires à Cabrera. Ces gens-là ont des moyens de persuasion.

— Plus que moi, en tout cas, parce qu'à moi, tu ne te gênes pas pour dire non...

— Si tu me demandais autre chose...

— Allez Miguel, arrête...

— Pourquoi tu t'intéresses comme ça à ces gens-là ? Qu'est-ce que tu as derrière la tête ? Si tu veux que je te serve de garant, il faut que je sache à quoi on joue...

— À rien du tout ! Tu me crois capable de faire des embrouilles ?

— Bien sûr que oui ! J'aimerais bien que tu me fasses des embrouilles à moi, mon petit lapin !

— Oh, Miguel ! Fais pas chier ! Et ne leur dis surtout pas que je suis détective.

— Pourquoi ?

— Parce que...

— C'est toi qui commandes. Mais tôt ou tard, il faudra que tu avoues... j'ai les moyens de te faire parler ! Quand est-ce que tu dois les voir ?

— Je ne sais pas. Ils m'appelleront chez ma tante Antonia.

— La tante Antonia ! Cette garce de femme ! Ne me dis pas que tu habites chez elle...

— Si... Je n'avais pas envie de me ruiner en frais d'hôtel. En plus, je l'aime bien.

— Tu aimes bien cette vieille sorcière ? »

J'ai éclaté de rire. Je savais bien d'où venait cette antipathie qui, d'ailleurs, était réciproque. Ma tante Antonia, chaque fois qu'elle m'entendait parler de Miguel, disait « ce vaurien ».

« Ce n'est pas une vieille sorcière, Miguel.

— Pourquoi tu ne viens pas chez moi ? J'ai un grand lit.

— Je sais bien. Mais non, merci.

— Tu pourrais au moins venir dîner avec moi.

— Pas aujourd'hui. Ma tante Antonia m'attend. Je te passerai un coup de fil. »

XIII

Le Bar Bosc est toujours une manière de nombril de Ciutat. C'est là qu'autrefois je retrouvais mes copains pour décider de ce qu'on allait faire dans la soirée. C'est là que se donnaient tous les rendez-vous quand je vivais à Ciutat. Vingt ans plus tard, rien n'avait changé... C'est là où, à toute heure du jour, on peut tomber sur des gens qu'on connaît. Si on connaît des gens. C'est une institution qui se maintient, solide et efficace, dans un monde aux contours mouvants. Même si le secrétaire du GEM ne m'avait pas fixé rendez-vous dans ce bar, à un moment ou à un autre de mon séjour à Majorque, quelqu'un d'autre l'aurait certainement fait. Ou sinon, j'y serais allée toute seule prendre un café ou boire une dernière *horchata* avant d'aller me coucher. C'était une visite obligée comme la Seo ou la maison Joan de S'Aigo.

Le président de l'organisation écologiste n'était pas, lui non plus, venu seul au rendez-vous. Il avait amené un grand garçon maigre et une fille du comité.

Comme prévu, la présence de Miguel a joué le rôle d'une garantie bancaire pour un créancier.

« Nous avons déjà été échaudés, s'excusa le président quand je me suis moquée de leur méfiance. Nous avons subi plusieurs tentatives d'intimidation, plus ou moins sérieuses.

— Bon, eh bien, dit Miguel, puisqu'on te fait confiance, je ne sers plus à rien ici. Je vais travailler...

— Mais non ! Restez ! Vous pourriez nous être utile. Avec le journal, vous pourriez nous aider à lancer une campagne de presse...

— Mes enfants, vous savez bien qu'on ne peut pas tout faire... J'ai déjà mes sujets, mes projets... Et puis, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise... On peut toujours bâtir dans une crique ou assécher un marécage, je m'en bats l'œil. Mais elle, oui elle peut vous aider... et elle a envie de le faire.

— Parfaitement, dis-je en attaquant illico, tenez, il y a quelque chose qui m'étonne. Cristina est majeure, donc elle peut disposer de l'héritage de sa grand-mère. La dernière fois que je l'ai vue en Australie, elle m'a dit qu'elle ne voulait pas qu'on touche à Cala Mura. Qu'est-ce qui peut bien prendre des décisions à sa place ?

— C'est elle qui a pris la décision », dit le président du GEM.

Un frisson m’a parcouru l’échine.

« Quand ça ? ai-je demandé, très inquiète.

— Comment quand ça ? dit le président.

— Quand Cristina a-t-elle pris cette décision ? »

Il y avait combien de temps que j’avais vu le cadavre de Cristina ?

« Nous ne savons pas, mais...

— Vous l’avez vue dernièrement ? demandai-je.

— Non. Pas nous. Elle a donné les pleins pouvoirs à son oncle pour qu’il fasse un lotissement dans la crique.

— Qu’est-ce que ça veut dire, les pleins pouvoirs ?

— Les pleins pouvoirs. Mathias Segura peut faire et défaire à Cala Mura ce qui lui passe par la tête.

— Il y a moins d’un an, Cristina est venue nous demander de l’aide pour empêcher qu’on construise dans la crique. À ce moment-là, elle était sous la tutelle de son père. On a réussi à tout bloquer et maintenant c’est elle, depuis l’Australie, qui change d’avis sans rien nous dire...

— Quel type d’homme c’est Mathias Segura ? demandai-je. Il n’est pas assez riche avec tous les hôtels dont sa famille est propriétaire ? Il lui en faut encore ?

— Ça n’a rien à voir. » Le président avait un vague sourire de commisération devant ma naïveté. « Il y a des gens qui n’en ont jamais assez et Segura est de ceux-là. En plus, ses affaires dans l’hôtellerie ne marchent pas toutes aussi bien qu’on le croit. Il avait pris un engagement auprès d’un *tour operator* pour faire des bungalows de luxe et un grand hôtel à Cala Mura. Quand on a réussi à faire arrêter l’opération, ses autres affaires en ont pris un coup...

— Pourquoi ça ?

— Tu ne sais pas comment fonctionne le tourisme par ici ? On ne dirait pas que tu es de Majorque...

— J’habite Barcelone.

— Mauvaise excuse. N’importe. Le *tour operator* a voulu récupérer son investissement et la famille Segura a dû répondre sur ses biens.

— Où avaient-ils investi ? Les travaux avaient déjà commencé à Cala Mura ?

— Pas dans la crique, non. Mais ils avaient fait de la prospection dans l’île, des projets, des plans.. Alors le *tour operator* s’est remboursé en payant moins pour les client qu’il a envoyés cette saison dans les

hôtels de la famille Segura... Plus exactement on dit qu'en réalité les hôtels sont devenus propriété du tour operator.

— Mais si on construit dans la crique, intervint la fille, le *tour operator* récupérera son investissement et don Mathias pourra se refaire... Enfin... quand je dis se refaire... Il pourra tenir le coup comme tout le tourisme par ici. Il pourra au moins tenir le coup comme avant, en résistant à la pression de toutes les entreprises multinationales qui ont des hypothèques sur toutes les sociétés de tourisme et imposent leurs prix... Tu trouves cela logique qu'un aller retour à Barcelone sur un avion d'une ligne régulière te coûte le même prix qu'une semaine en hôtel trois étoiles, voyage compris, depuis Londres ou la Yougoslavie ? Avec ce système, les compagnies se livrent à une fuite en avant, l'équilibre écologique est de plus en plus menacé, le paysage se dégrade et il y a de moins en moins de possibilités de réparer quoi que ce soit... »

Ce n'est pas que ce que racontait la fille manquait d'intérêt, seulement je n'étais pas venue à Majorque faire une étude du capitalisme sauvage dans le domaine touristique, mais trouver pourquoi et par qui Cristina était morte. C'est bien probablement le capitalisme sauvage qui était responsable de sa mort, mais il me fallait des coupables en chair et en os, avec un visage et des jambes. Pas des responsabilités structurelles diluées dans des théories sociologiques. Alors je repris le fil de la conversation.

« C'est peut-être pour cela qu'en fin de compte Cristina a décidé de construire dans la crique..., risquai-je.

— Quand on a appris que les choses recommençaient à bouger, on lui a écrit. On lui a récrit quand on a appris cette histoire des pleins pouvoirs, mais elle ne nous a pas répondu. »

Évidemment, la pauvre !

« On a aussi trouvé bizarre qu'elle ne vienne pas à l'enterrement de son père, mais ça ne regarde que la famille, a dit Quêta. On lui a envoyé nos condoléances, mais elle n'a pas répondu non plus.

— Quand cette histoire de construction a-t-elle ressurgi ? ai-je demandé.

— À peine un mois après la mort de don Bernat. Ce n'était pas encore public, mais on l'a appris et on a écrit à Cristina...

— Comment l'avez-vous appris ?

— Une demande de permis de construire est arrivée à la mairie de Llucmajor. Certains des employés municipaux appartiennent à notre organisation... Alors on lui a écrit tout de suite. Et on n'a toujours pas eu de réponse. Après nous avons rencontré don Mathias, et c'est lui

qui nous a dit qu'il avait cette procuration.

— C'était quand ? Vous l'avez vue, la procuration ?

— C'était... il y a deux mois, je crois, le président demandait aux deux autres. Il nous a dit que la procuration était chez le notaire et qu'on pouvait la voir quand on voulait. Il nous a dit qu'il était allé en Australie avec son avocat et que Cristina avait signé. Il nous a dit aussi qu'il ne ressemblait pas à son frère et qu'il ne se laisserait pas impressionner par le scandale que nous voulions déclencher.

— Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

— Don Bernat était quelqu'un qui avait le plus grand souci de sa respectabilité. Il n'avait pas du tout apprécié d'apparaître dans les journaux comme quelqu'un qui n'aimait pas Sa Roqueta, un personnage arrogant, capable de permettre que Majorque continue de se dégrader, lui qui s'était toujours présenté comme un bienfaiteur et un amoureux de la nature... Il n'avait pas non plus apprécié que son nom apparaisse dans un débat au Parlement des Baléares, où son frère avait défendu ses intérêts avec toute la maladresse qu'on sait...

— Il est député Mathias Segura ?

— Oui. De droite ! s'exclama avec mépris le type qui était à l'agence.

— Et ses affaires, elles sont toutes très claires ?

— Même si nous on pense que ce n'est pas clair, ça ne signifie pas que ce n'est pas clair du point de vue de la société, répondit le président du GEM. De ce côté-là, je crois qu'il est couvert. Ou plutôt qu'il est comme tout le monde, il se débrouille.

— J'ai entendu dire que c'est un proxénète, ajouta Quêta. Mais, même si c'était vrai, cela ne pourrait faire qu'un scandale. Et encore ! De toute façon, cela ne changerait en rien l'affaire de la crique. Ni en bien, ni en mal. Si à la place de don Mathias on avait don Bernat, on pourrait le menacer de divulguer la nouvelle... encore que ce soit des méthodes que nous n'aimons pas beaucoup.. Mais don Mathias, cela ne lui ferait ni chaud ni froid.

— Où habite-t-il, Mathias Segura ? ai-je demandé.

— Dans une suite de l'hôtel Playa Dorada. Jusqu'à l'an passé, il en était le directeur, maintenant, il est client !

— Quelles sont les relations que vous avez avec lui ?

— Désastreuses. Il a déjà essayé de nous accuser de tout un tas de choses : trafic de drogue, immoralité. Il a dit qu'on organisait des bacchanales au bureau. Tu imagines ? Il a aussi dit qu'on était subventionné par les Russes et par les Catalans, dit Quêta.

— Ce qui signifie qu'il a peur de vous.

— Il dit qu'on veut faire de Cala Mura une plage pour nudistes. En réalité, ça, ça ne nous déplairait pas. À la vérité Cristina et ses copains allaient se baigner à poil là-bas. Mais c'est un truc qui dresserait tout le monde contre nous...

— À la dernière séance du conseil municipal de Lluçmajor, la plupart des conseillers ont voté en faveur du projet de construction pour éviter, ont-ils dit, que la crique devienne la honte de Majorque.

— Et puis aussi parce qu'une plage déserte ne crée pas d'emplois alors que si on construit, il y aura plein de boulots à prendre, ajouta le garçon.

— Les arguments habituels, quoi. Le malheur veut que ces arguments correspondent à l'opinion de la majorité des gens. La plupart des gens de Majorque n'y voient que du bleu, à la destruction de leur île. Il y a encore beaucoup de gens qui y croient à « la perle de la Méditerranée ». Le ton du président était de plus en plus amer. C'est comme prêcher au milieu d'un désert hostile de ciment, d'hôtels et de bungalows.

— Vous ne croyez pas qu'on avait acheté des voix pour obtenir ce vote ?

— Bien sûr que oui. Mais on n'a rien pu prouver. D'ailleurs même si on avait pu le prouver, c'est une pratique si courante que ça n'aurait pas suffi à invalider le permis de construire.

— Et maintenant ça dépend de qui ?

— Le conseil municipal doit à nouveau se réunir en session extraordinaire. Le Conseil des îles aussi. Le Parlement des Baléares doit aussi donner son avis parce qu'un député nationaliste a déposé une motion. Mais, comme le parti de don Mathias dispose de la majorité...

— Et la veuve de don Bernat ? On m'a dit qu'elle jouait les veuves joyeuses, lâchai-je.

— Oh ! non ! Elle mène une vie de bonne sœur cloîtrée. Enfin, pas tout à fait. Elle fait partie de la bonne société. Mais pour ce qui est de la gaudriole, non. Pas du tout. »

Au fur et à mesure que le soir tombait, les tables de la terrasse se remplissaient de gens. Plusieurs de ceux qui cherchaient où s'installer s'étaient approchés de nous pour saluer les membres du GEM. La conversation devenait difficile, alors j'ai été droit au but.

« Moi je trouve bizarre que Cristina ait signé cette procuration. Elle aurait pu le faire pour sauver le patrimoine familial, mais, tout cela ne

me paraît pas clair. Le GEM a un avocat ?

— Oui.

— Vous avez des gens de confiance qui travaillent à Son San Juan ?

— Je ne sais pas... Pourquoi ? demanda le président qui semblait se méfier de moi maintenant.

— Un de mes frères travaille au Bureau des relations publiques, dit Quêta.

— Pourquoi tu demandes tout cela ? » insista le président.

J'ai décidé d'abattre une de mes cartes :

« Eh bien, je ne crois pas qu'il soit vrai que don Mathias Segura soit allé en Australie. Pas plus que son avocat. Je dirais même mieux : je mettrais ma main au feu que la fameuse procuration donnant les pleins pouvoirs est plus fausse que les dents d'un vieillard.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ? La méfiance du président allait croissant. Tu sais plus de choses que tu ne veux bien le dire...

— Pas avec certitude. Mais j'ai des soupçons. Je crois que Cristina m'aurait parlé de ce pouvoir. Il faut aller vérifier. Si mes soupçons se vérifient, on aura avancé d'un pas. Sinon, on n'aura rien perdu.

— Tu ne pourrais pas plutôt le demander directement à Cristina, toi qui as plus accès à elle que nous ? » insinua ironiquement Quêta.

Évidemment que ça vaudrait mieux, mon trésor. Mais je ne peux pas te dire que Cristina est désormais définitivement introuvable.

« C'est ce que je vais faire, dis-je. Mais on peut tenter d'aller plus vite, non ? Faites vérifier par quelqu'un de sûr les listes de passagers des trois derniers mois. Et que votre avocat obtienne une photocopie de la procuration.

— Cette histoire de listes de passagers... Quêta était dubitative. Ils ont aussi bien pu aller à Madrid ou à Londres et y acheter leur billet pour l'Australie... »

Ladite Queta était décidément futée.

« Évidemment, répondis-je. Mais ce ne serait pas très logique, tu ne crois pas ? Pourquoi ils auraient fait cela ? En revanche, si, comme je le crois, ce document est un faux, vous auriez intérêt à vérifier les listes de passagers pour l'Australie.

— Tu as raison », admit le président.

Nous sommes convenus que, dès qu'ils auraient les informations, ils me téléphonerait. Alors qu'ils s'étaient déjà levés tous les trois, je

leur ai demandé :

« Encore une chose. Comment s'appelle le *tour operator* dont vous m'avez parlé ?

— Gordon Ltd. »

Tu ne crois pas que tout cela s'enchaîne trop facilement, Lonia ?

« Et maintenant tu vas m'expliquer ce que toutes ces conneries veulent dire ? » a protesté Miguel.

Il n'avait pas ouvert la bouche pendant toute cette discussion. Avait-il même écouté ? Il nous avait laissé parler sans témoigner le moindre intérêt, à tel point qu'à un moment j'ai même pensé qu'il était sacrément mal élevé. C'était un type calme, qui ne s'intéressait à rien, ne se passionnait pour rien et ne se bougeait le cul pour rien au monde. Et maintenant il me demandait la signification de ces conneries comme qui réclame une limonade alors qu'il n'a pas soif. Mais j'ai pensé qu'il valait mieux qu'un type en qui j'avais confiance sache dans quoi j'étais en train de me fourrer, au cas où...

« Ça t'intéresse vraiment ? je lui ai demandé.

— Ben !

— Je te raconterai tout si tu me prêtes ton appareil-photo et un magnétophone.

— OK. Je te prêterai mon appareil-photo et mon magnétophone. »

Un silence.

« Allez, sois sympa ! Moi aussi, je dois gagner ma croûte. Une information concernant les Segura, ça peut faire un bon article...

— Demain j'ai un rendez-vous dans une agence matrimoniale, ai-je commencé.

— Si tu cherches de la compagnie, ce n'est pas la peine d'aller dans une agence, ma reine. Tant que je serai là, je suis à ta disposition, à tout moment, tu le sais bien... »

Les quelques essais que nous avions faits n'avaient pas été trop ratés.

« En ce moment, je suis amoureuse Miguel... Merci tout de même.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Tu es toujours amoureuse... Pas de moi, malheureusement...

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Je n'en sais rien. Jusqu'alors, je pensais que ça n'avait pas d'importance. Mais maintenant, je n'ai envie que de lui...

— Et où il est, cet imbécile qui n'en profite même pas ?

— En Australie.

— Qu'est-ce qu'il fout là-bas ?

— Il est australien. Je viens de passer neuf mois en Australie. C'est là-bas que je l'ai connu. »

Brusquement une nostalgie désespérée m'a submergée. Tous ces jours-ci Henry m'avait manqué, mais modérément, par intermittence. Je savourais à l'avance l'idée de lui présenter mon île, et à travers mon île, Lonia quand elle n'était ni Apolonia ou Polita, cet être si éloigné de moi que j'avais peine à le reconnaître. Maintenant j'avais envie de pleurer, comme si Henry était mort, comme s'il n'avait jamais existé que dans mon imagination.

« Allez ne fais pas cette tête, Lonia ! Patience ! En ce qui me concerne, je veux dire. Je me disais que j'aurais bien fait encore une petite galipette avec toi... Je m'en remettrai... Un silence. Alors tu me racontes, oui ou non ?

— Et pour te dédommager de ma cruauté, je te propose un contrat. Tout ce qu'il y a de professionnel.

— Tu vois bien que les femmes ont toujours besoin d'un homme ?

— Allez Miguel, sois sérieux... L'histoire commence... »

Et je lui ai tout raconté en détail. Comment j'avais connu Cristina. Tout ce que j'avais découvert avec Henry à Melbourne. Le nom de Mundotourist sur les fiches de plusieurs filles de l'agence Gardener, la référence de Majorque dans ces fiches, la mort de Cristina, les lettres que doña Carmen continuait à recevoir, alors que sa fille était morte, ma visite à Magalluf, la conversation avec les serveuses, la filature de don Leopoldo Cabrer, l'agence matrimoniale qui en réalité n'en était pas une, comme l'agence Gardener de Melbourne...

« Et c'est dans cette agence que tu as rendez-vous ?

— Oui.

— Tu vas y aller ?

— Bien entendu.

— Tu en es sûre, Lonia ?

— Oui.

— Tu as bien réfléchi ?

— Tu deviens lourd, Miguel... J'ai l'habitude de me fourrer dans de mauvais coups, c'est mon métier...

— Fais tout de même attention... Ces gens...

— Mais oui ! Et s'il te plaît, pour l'instant, pas une ligne là-dessus. Si tu disais quelque chose avant que j'aie découvert le pot aux roses, je veux dire des preuves qu'on puisse présenter devant un tribunal, toi et moi on pourrait compter nos abattis...

— Comment tu penses les obtenir ces preuves ? Avec un appareil-photo et un magnétophone ? Tu penses pénétrer ce milieu, comme ça ? Tu crois peut-être qu'ils ont cru à ton histoire de Bulgare sans papiers ? Tu crois qu'ils t'inviteront à venir fouiller chez eux ?

— Bien sûr qu'ils ont cru à mon histoire. Ils sont venus vérifier chez ma tante Antonia. » Il faisait mine de ne pas comprendre. « Ils n'ont pas idée que je veux les espionner. Je suis une marchandise pour eux... peut-être un peu défraîchie, mais libre de toutes taxes.

— Comment tu vas te débrouiller ?

— Je ne sais pas encore. D'abord, j'irai demain à La Vie heureuse voir ce que me dit cette fripouille. L'idéal serait que j'aie accès aux archives...

— S'ils en ont ! Ils ne sont peut-être pas aussi bien organisés ici qu'en Australie.

— C'est possible. Mais je n'ai pas d'autre voie à suivre pour le moment.

— Et s'ils te soupçonnent ?

— C'est un risque à courir. Ça fait partie du métier.

— Je suppose que oui... » Miguel n'avait pas l'air très convaincu. « Quand veux-tu que je te donne l'appareil-photo et le magnétophone ?

— Je viendrai les chercher demain. »

Quand je suis rentrée chez ma tante Antonia, j'ai téléphoné à Henry, mais il n'y avait personne et le répondeur n'était pas branché si bien que je n'ai même pas pu lui laisser un message.

Cette nuit-là aussi, j'ai très mal dormi. De tristesse et de solitude. Et je me suis payée de magnifiques rêves érotiques, à rendre jaloux les producteurs de série X.

Quêta m'a appelée au petit matin, et j'ai commencé par la maudire. Et puis j'ai pensé qu'ils avaient fait très vite les vérifications que je leur avais demandées. Mais non.

« Tu veux venir à Na Morgana ? » m'a-t-elle demandé.

Cette invitation balaya la mauvaise conscience que j'avais à l'égard

de ma mère que je n'avais toujours pas été voir, en dépit de mes obligations... morales, disons. Par la même occasion je rendais un dernier hommage, bien vivant à Cristina qui n'avait pu recevoir aucun hommage funèbre. Ces pensées m'amènèrent à trouver que je devenais cynique, mais la brise emporte pensées et sentiments.

Il faisait un soleil radieux. Le bateau du GEM n'avait rien à voir avec le *Manyac*, pas plus que la baie de Port Phillip avec celle de Palma. La mer était d'huile, mais le soleil qui la frappait l'animait d'une secrète vibration qui réveilla mes nostalgies. Pas d'Australie, mais de Majorque.

Au loin, la silhouette de Cabrera s'estompait dans la brume. Na Morgana, presque à portée de main, se reflétait dans l'eau, comme le mirage calabrais de *fata morgana*, et nous éblouissait de magie insulaire.

Cala Mura est la seule plage de Na Morgana. Pour y arriver, il faut faire tout le tour de l'île en barque ou alors, si on accoste dans le petit port à midi, il faut faire une longue trotte. Nous avons accosté dans les rochers et nous avons grimpé par la falaise.

Il fallait être un sacré imbécile pour prétendre domestiquer la sauvagerie de ce piton rocheux, dépourvu d'à peu près toute végétation, sans eau, d'une beauté âpre, monacale. C'était impressionnant et peu accueillant et le soleil frappait impitoyablement. Il y avait pourtant, deci-delà, des traces de prospection, comme une blessure honteuse et sacrilège. À dire vrai, j'avais aussi peu d'inclination pour l'écologie que Miguel, mais au milieu de cet îlot dénudé et sans défense, j'ai senti s'éveiller en moi un instinct maternel que je n'avais jamais eu et j'ai fait serment à la mer qui l'entourait que jamais personne ne mettrait la main dessus.

« Il y a certainement en Australie des îles beaucoup plus belles que celle-ci, dit Quêta. La barrière de corail doit être bien plus merveilleuse... Mais c'est celle-là que nous avons et nous voulons la préserver.

— Ne dis pas n'importe quoi, Quêta. C'est grandiose ici ! Il n'y a rien de plus beau au monde. »

Nous sommes arrivées à Cala Mura épuisées et en sueur. C'était plus grand que ce que je m'étais imaginé. Cabrera et d'autres îlots à l'horizon. Majorque hors de vue. Avec tout le charme et tous les inconvénients d'une plage déserte, verte, bleue et blanche, le sable était fin et brillant au soleil tel une pluie de menus cristaux, tranquillité, sensualité... et une ligne de goudron là où venaient se briser les vagues, et des tas d'algues en décomposition. L'eau d'une transparence aveuglante avec les taches des saloperies qui flottaient à

sa surface.

« Certaines années, nous sommes venus faire du nettoyage, dit Quêta. Mais cette année, on n'a pas eu l'autorisation. »

Un yacht était à l'ancre dans le sable. Il s'appelait *Cala Gamba*. Son propriétaire prenait un bain de soleil à poil en écoutant de la musique classique. Devant ce sybaritisme sauvage, l'envie me submergea. Dès qu'il nous a vues, il s'est dépêché de se couvrir mais Quêta s'était déjà déshabillée et le saluait cordialement. L'homme lui répondit avec réticence mais courtoisement. Il avait un accent que je n'ai pas pu identifier. Vêtue de mon très pudique bikini je me suis mise à l'eau avec Quêta.

C'était génial. Une eau si claire, si fraîche. J'ai ouvert les yeux dans l'eau et j'ai vu un monde immense, d'un vert lumineux et sans limites.

J'ai pensé à Henry. J'ai pensé qu'un jour, lui et moi viendrions nous baigner ici, lui comme l'homme du *Cala Gamba* et moi comme Quêta.

Quêta nageait comme une forcenée. J'ai pensé que ce n'était pas le lieu, qu'ici il fallait se glisser, ouvrir l'eau doucement et bien la sentir caresser ses flancs.

L'homme du yacht, en maillot de bain, est entré dans l'eau, à l'autre bout de la plage.

« Qui est-ce ? ai-je demandé.

— Un Portugais... Je crois qu'avant il a été flic... On l'appelle Mosqueiro. Il vit sur ce bateau maintenant. Il vient souvent ici. C'est un type un peu bizarre... »

Un sac en plastique s'est collé à mes seins, comme une méduse synthétique. Je suis sortie de l'eau, un pied plein de goudron. Nulle part il ne restait de pureté absolue.

XIV

Le premier coup sur la pommette gauche a transformé mon cerveau en battant de cloche.

Je n'avais pas eu le temps de réagir et c'est peut-être précisément cela qui m'a sauvée. Si j'avais réagi à temps, j'aurais rendu le coup et il n'y aurait plus à cette heure-ci de Lonia Guiu pour le raconter.

Mon cerveau oscillait dans mon crâne comme un carillon quand le second coup, à droite cette fois, donné du plat de la main, dur et rigide comme une plaque d'acier, m'a explosé l'oreille. C'était comme si un coup de poinçon profond et glacial m'avait traversé la tête de part en part et brusquement une douleur plus chaude m'a brûlé la bouche. Une claque sur le nez assenée du revers de la main m'avait cloué les dents dans la lèvre inférieure.

J'avais des nausées et le mal de mer. Le monde autour de moi se brouillait dans une brume humide, laiteuse et resplendissante. Mais je ne suis pas tombée par terre, un coup au creux de l'estomac m'a fait décoller du sol. Et quand mes pieds ont touché terre, je suis tombée à la renverse. La brume aveuglante s'est chargée d'étincelles rougeoyantes quand j'ai pris des coups sur la nuque. Un évanouissement passager, suivi d'un bruyant orage plein de coups de tonnerre qui tournoyaient autour de mon crâne comme les vagues sur les rochers du littoral, les jours d'été où soufflait la tempête.

J'étais le cadenas de l'ancre du *Manyac*, ou bien un filin ou une élingue quand il fallait le tirer avec le trident parce qu'il s'était emmêlé dans les algues, des écueils ou des rochers trompeurs.

J'étais au fond d'un puits plein de boue puante et poisseuse qui s'accrochait à moi et un trident accroché à mes vêtements me hâlait, déchirait ma robe, griffait mon décolleté et me traînait vers le haut. Le trident me sauvait de la vase et de l'obscurité, mais ses piques me lacéraient la peau et m'arrachaient des cris de douleur. Je commençais à apercevoir la margelle du puits et un rond de lumière se dessinait, très loin là-haut. Je ne sais pas pourquoi, cette clarté m'effrayait plus que l'obscurité. Pendant qu'on me hâlait, ma tête oscillait et mon cerveau battait dans mon crâne comme le battant d'une cloche.

Ce glas, sinistre, résonnait profondément et une procession s'avavançait, cierge en tête. Ce n'était pas le glas, mais des tambours. Quand le cierge sera près de toi, tu deviendras aveugle si tu le

regardes, et les battements de tambour te feront éclater les entrailles.

Et cette douleur dans l'oreille, aiguë et glacée, comme l'une des aiguilles à tricoter de la grand-mère, la grand-mère australienne, morte, et la grand-mère majorquine, morte. Au fur et à mesure qu'on me hâlait dans le puits, la douleur de ma bouche s'intensifiait. Les lèvres n'étaient plus à leur place. Elles étaient là par erreur. Elles étaient trop grosses pour la taille de ma figure. Elles débordaient de partout. On m'avait mis la bouche de la femme de ménage gisant sur le sol, tuée d'un coup de silencieux. Je voulais ouvrir les yeux pour ne pas la voir, mais si j'ouvrais les yeux, je serais aveuglée par la lumière ronde et dorée du cierge. J'avais déjà les yeux grands ouverts, comme deux œufs au plat sur une assiette blanche.

J'ai vu comme dans un brouillard un visage qui me regardait, qui bougeait les lèvres comme s'il parlait mais je n'entendais qu'un bourdonnement. J'ai essayé d'ouvrir plus grands les yeux mais le visage n'est pas devenu plus net et les claques se sont mises à pleuvoir, encore et encore... Assez ! Assez ! Ne me frappez plus, sœur Magdalena !

« Garce de putain ! » ai-je entendu s'exclamer sœur Magdalena.

Sang et mucus coulaient de mon nez, mes yeux pleuraient et je bavais. Je bavais de ma bouche aux lèvres trop épaisses, pleines de mouches australiennes. La sueur froide collait à mon corps, la poussière de craie qui volait du tableau, tout mélangé, bave, sueur, mouches... Maman ! Maman ! Sœur Magdalena m'a frappée et m'a cogné la tête contre le tableau et m'a cassé le nez... Aïe ! Maman, par pitié, je ne veux plus aller avec elle ! Je n'ai pas su faire la preuve par neuf, je n'ai pas su faire les fractions... Aïe ! Maman ! Il suffit qu'elle m'envoie au tableau pour que je ne me souvienne de rien. Maman ! Je ne veux plus y aller !

J'avais eu une crise de désespoir hystérique, et ma mère, effrayée, me pressait. Ouvre les yeux ! Ouvre les yeux ! Et pour finir je les ai ouverts. Mais ce n'était pas ma mère, c'était un homme. D'où est-ce que je le connaissais ? Il m'a donné une serviette mouillée et un verre d'eau.

« Tu te souviens maintenant ? a dit l'homme.

— Si vous levez la main sur moi encore une fois, j'arrache votre voile et je vous fourre le crucifix là où je pense », ai-je menacé.

Le verre d'eau que je tenais à la main me frappa au visage. J'ai cru que mon nez se cassait et j'ai senti l'eau froide se mêler à quelque chose de chaud qui coulait de mes fosses nasales.

« Laisse-la. » C'était la voix de l'autre homme.

Mais ce n'était pas la voix de mon père parce que mon père est mort. Il est mort peu de temps après que j'eus dit à sœur Magdalena que j'allais lui arracher son voile et qu'elle eut demandé à mes parents de venir la voir. Ce qu'elle a dit est sacrilège ! Mais c'est votre faute, a dit mon père, et si vous levez encore une fois la main sur elle, c'est moi qui arracherai votre voile et vous mettrai le crucifix...

Sœur Magdalena était partie en courant, horrifiée, et ma mère avait dit à mon père : « Tu iras en enfer. » Mais mon père avait éclaté de rire. Alors ma mère : « Tu ressembles au diable quand tu ris comme ça ». Mais sœur Magdalena ne m'avait plus jamais frappée. Et deux mois après cet éclat de rire de démon – j'aime bien les démons qui rient – mon père est mort. Il est allé en enfer ? Ma mère n'arrêtait pas de pleurer et ne me répondait pas. Et maintenant que mon père était mort, sœur Magdalena s'est remise à me battre, encore plus fort qu'avant. Et la poussière de craie m'entrait dans les yeux, se mêlait à mes larmes et formait une espèce de pâte blanche qui me collait aux paupières et m'empêchait d'ouvrir les yeux.

« Laisse-la », répéta la voix.

Ils ont éteint le cierge et m'ont laissée enfermée à l'intérieur du puits qui était de nouveau tout noir, d'un noir absolu, dans le fracas amorti du tambour qui s'éloignait.

Il y avait combien de temps que la voix de l'homme avait dit *laisse-la* ? Il y avait combien de temps qu'ils m'avaient laissée toute seule, en fermant la porte ?

J'avais le corps endolori comme s'ils m'avaient tabassée. Machinalement, j'ai porté la main à ma bouche et j'ai frissonné : j'avais la lèvre enflée, du sang séché dans les narines. J'avais dans l'oreille droite un bourdonnement lancinant et douloureux. Des courbatures, mal à la tête... comme si j'avais été tabassée.

Un souvenir alors m'est revenu. Ce qui était vraiment arrivé et ce que j'avais cru qui arrivait. Sœur Magdalena et cet homme. Mais pourquoi cet homme m'avait-il frappée ? La bonne sœur me battait parce que je ne savais pas faire les problèmes au tableau. Et parce que, d'une manière ou d'une autre, il fallait qu'elle se décharge de ses angoisses et de ses frustrations. Mais cet homme ? Pourquoi ? Et surtout, qui était-il ? Je le connaissais, mais d'où ? Je les connaissais tous les deux, celui qui m'avait dit *tu te souviens maintenant* ? et l'autre. De quoi je devais me souvenir ?

J'étais terrorisée, je ne me souvenais de rien ! Ou plutôt si, j'avais une masse de souvenirs ! Qu'est-ce qui s'était passé ?

J'ai essayé de me mettre debout et j'ai failli m'évanouir. Mon Dieu,

quelle douleur insupportable !

Maintenant je me souvenais d'un coup au creux de l'estomac, et les piques du trident, mon décolleté plein de griffures. Mais ces bleus sur les cuisses ? Et la douleur au côté ? La brute avait dû me donner des coups de pied après que la voix lui eut dit *laisse-la*. À qui était cette voix ?

La pièce m'était vaguement familière. Sans que je puisse préciser. On m'avait passée à tabac. Pourquoi ? Non, ce n'était pas sœur Magdalena. Ce n'était peut-être qu'un rêve, j'en avais rêvé si souvent des coups de sœur Magdalena. Mais cette fois, le doute n'était pas permis : il me restait les marques. Et j'étais terrifiée à l'idée qu'ils pouvaient revenir, pour cogner.

C'était comme un lointain souvenir qui m'aurait été étranger, comme si quelqu'un me l'avait raconté. Deux hommes qui flanquent une correction à une femme parce qu'ils veulent la faire parler et elle, la panique l'empêche de se souvenir de quoi que ce soit. Moi, je crois que dans une situation semblable, je serais même capable de chanter les vêpres. Je n'ai pas la trempe d'une héroïne, avait dit Lida. Moi non plus. Je n'ai jamais voulu faire preuve d'héroïsme, mais je ne me souvenais tout simplement de rien. Juana. Quand ils avaient fini par la relâcher, au bout de soixante-douze heures de tortures inutiles, Juana était revenue à l'appartement des Majorquines, brisée, défaite, malade, parce qu'elle avait découvert jusqu'où pouvait aller la cruauté, le sadisme, l'indifférence glacée des gens. Ce ne sont pas des gens, avait dit Margarita.

Et ceux-là alors ? Ils seraient capables de me faire subir tout ce que m'avait raconté Juana ? J'étais aussi paniquée que lorsque je devais aller en classe. J'avais déjà plus d'une fois reçu des coups mais je n'avais jamais perçu une cruauté semblable à celle de la bonne sœur. Jusqu'à aujourd'hui où je la retrouvais chez cet homme que je connaissais mais sans me souvenir d'où je le connaissais.

J'étais dans la pénombre. Je m'étais évanouie encore une fois. J'avais soif, j'avais rêvé du désert de Ayers Rock qui devenait un rocher au milieu de l'océan, un rocher resplendissant sur une plage toute blanche, une ligne de goudron et un bateau échoué sur le sable, et un homme nu qui me saluait en portugais alors que je me jetais à l'eau et que l'eau me brûlait à cause des égratignures. J'avais bu de l'eau de mer parce que j'avais si soif et que mes lèvres étaient enflées.

Tu te souviens maintenant ? J'avais cru que c'était sœur Magdalena, mais c'était une voix d'homme, d'un homme que je connaissais mais dont je ne me souvenais plus, ni comment ni d'où je le connaissais. C'était de lui dont je devais me souvenir ? Tu te

souviens maintenant ? De faire tant d'efforts, j'en avais le cerveau douloureux. De quoi je devais me souvenir ? Sûrement pas de la preuve par neuf ni des fractions. De quoi alors je devais me souvenir ? Je ne me souvenais que d'une petite vieille qui buvait de la bière et de deux garçons qui jouaient aux fléchettes en chantant *Sœur Tomaseta où êtes-vous ?*

« Pourquoi elle t'envoie, M^{me} Joil ? »

M^{me} Joil ? Qui c'était, M^{me} Joil ? Ça me disait quelque chose, mais je ne savais pas quoi. J'ai chanté :

« Vous pouvez vous cacher, le diable vient vous chercher, dans un puits, il vous veut jeter... »

Ils m'ont déshabillée sans ménagements, en commençant par les chaussures. Quand j'ai été nue comme un ver, il m'a si sauvagement pincé un sein que j'ai hurlé.

« Dis-toi bien que si tu ne parles pas, je vais te faire encore plus mal, putain de garce ! Tu vas voir... »

Il m'avait écarté les jambes. J'étais épuisée, comme une poupée de chiffon, incapable de bouger, humiliée mais incapable du moindre effort pour refermer mes jambes. L'autre homme dit :

« Tu ne vas tout de même pas baiser ce boudin ! Tu ne vas pas lui faire ce plaisir, c'est débile ! »

Et ils m'ont jeté mes vêtements.

« Allez, tu vas être gentille et nous dire qui est ton patron. »

Mon patron ? Qui était mon patron ? Qui j'étais ? C'était quoi mon travail ? Où j'avais reçu les coups ? Tous ces coups ? Pourquoi ?

« Pourquoi tu es venue à La Vie heureuse ? »

La Vie heureuse. Le fou rire m'a prise. Ces mots. Cet homme. Ce n'était pas la première fois qu'ils provoquaient mon hilarité. Mais, de toute évidence, celui qui les avait prononcés n'avait pas le même sens de l'humour que moi. Il n'y voyait rien de drôle. La Vie heureuse, ce n'était pas drôle, c'était ridicule, et c'était pour ça que je riais.

Mais l'homme m'avait attrapée par les cheveux qu'il essayait d'arracher. Tu as les cheveux si fins, ma jolie... Quand j'ai raconté ça à ma mère, elle s'est mise à crier : « Espèce de cochon ! Salopard ! » Et elle a fait un scandale dans la rue et les voisins pleuraient, pleuraient. Et ils se fâchaient contre moi, tu es une menteuse, Polita, mon mari ne t'as pas tiré les cheveux. Si, il m'a tiré les cheveux, au début non, mais quand j'ai voulu m'en aller parce que je ne voulais pas qu'il les salisse, parce qu'il a toujours les mains sales, alors il m'a tiré les cheveux.

« Pourquoi tu es venue à l'agence de voyages ? Pourquoi tu as dit que tu venais de la part de M^{me} Joil ? »

Qui j'étais ? J'aurais donné n'importe quoi pour m'en souvenir. De vagues images. Rien de précis. Pourquoi ? La petite Polita était Lonia maintenant. Et Lonia, c'était moi ?

Comme je me taisais, les coups sont repartis, à la volée. Ils s'acharnaient sur moi. Je n'étais plus qu'un sac à patates avec des bras, aux limites de la souffrance.

« Tu voulais venir fouiner hein ? Qu'est-ce que tu cherchais ? Qu'est-ce que tu as trouvé ? Pourquoi la mère Joil t'a envoyée ? » C'est la dernière phrase que j'ai entendue avant de perdre connaissance.

Je tombais, je tombais, je n'arrêtais pas de tomber, lentement, doucement, dans un puits noir et sans fond. Pendant que je tombais, j'ai vu une très grande pièce, et une fille étendue sur un lit.

« Tu es malade ? » lui demandait une autre fille.

Mais la fille étendue sur le lit lui a tourné le dos. Là-haut, il faisait très chaud, avec ce plafond si bas et les volets fermés. Ça sentait mauvais.

J'étais une de ces filles ? Non, moi j'étais dans une pièce plus petite avec un lit à baldaquin et des rideaux de velours rouge. Moi, avec un homme sur moi. Morte de dégoût.

J'avais l'oreille droite brûlante et j'étais morte de soif. Deux chiens lous noirs comme du charbon tiraient sur leur chaîne.

« Qu'est-ce qui se passe ? » dit l'homme, un revolver à la main.

Il a mis un silencieux au revolver, a tiré et a tué les deux chiens.

J'étais pétrifiée. Je regardais Perla, couchée par terre comme si elle dormait. Mais j'ai su tout de suite qu'elle était morte. L'oreille droite me faisait souffrir. J'avais aussi mal au ventre, et j'avais surtout tant de peine.

« Il a eu ce qu'il méritait. »

Après avoir dit cela, mon père est mort. Nous lui avons fait un enterrement tout simple. Il est venu plein de gens parce que mon père était un homme qu'on appréciait. Mon frère n'a pas versé une larme.

« Allez, ma fille, un peu d'énergie », a dit Paca, sale et luisante, fardée comme un perroquet.

Alors je me suis réveillée et j'ai regardé la pièce. Et j'ai compris pourquoi elle me semblait familière. Elle était dans la villa du Terreno. Depuis combien de temps j'étais là ? Je commençais à me rappeler certaines choses mais j'avais tellement mal partout ! Et je

devais avoir de la fièvre : j'avais les tempes qui battaient. Et surtout il y avait la soif et mon oreille. Cette porte donnait sur un cabinet de toilette. Je me suis levée pour aller boire de l'eau. Il faisait chaud mais je frissonnais. La fièvre.

J'ai ouvert le robinet et j'ai rempli un verre immense de bière brune, si froide mais si amère qu'elle m'a fait vomir.

Les souvenirs se mêlaient encore dans ma tête. Les deux garçons aux fléchettes dans le pub de Melbourne se remettaient à chanter *Sœur Tomaseta*, et je me suis retournée.

On avait ouvert la porte et on avait allumé : c'était les deux hommes que je connaissais mais dont je ne savais pas d'où je les connaissais.

« Et maintenant, tu te souviens de ce qui t'a amenée à La Vie heureuse ? » m'a demandé le premier.

Je l'ai regardé sans comprendre.

L'autre homme avait marché dans le dégueulis, au pied du canapé. Après avoir lancé une bordée d'injures, il me dit :

« Qui es-tu ? Si tu es de la clique de Pellerofa, tu ferais mieux de ne pas trop fourrer ton nez par ici, ou on va te corriger tellement bien que tu ne pourras plus lui servir à grand-chose. Sinon, c'est encore pire. Alors tu ferais mieux de parler. Qui t'a envoyée à l'agence ?

— J'ai soif.

— Tiens, bois ! »

Une claque en plein sur la bouche.

Ma lèvre s'est remise à saigner. Ou était-ce mon nez ?

« Salope ! »

Non. C'était la bile. Les nausées déchiraient mon corps endolori. Ils m'ont obligée à me lever du canapé et je me suis retrouvée à genoux par terre et un homme me poussait par-derrrière vers le sol, jusqu'à ce que mon visage touche le vomi.

Peu après, une femme m'a aidée à me lever en me disant : « Pauvre petite... » Elle m'a lavé la figure et m'a donné de l'eau fraîche et un cachet d'aspirine.

« Je m'appelle Perla... Tiens, bois... C'est une aspirine... Pauvre petite, ils t'ont salement arrangée. »

Qui était Perla ? Je m'appelle Lonia, Polita, Lonnie... Henry.

« Ils ont éventré ton matelas à coups de couteau, ils ont déchiré ta valise en morceaux... Après, ils nous ont demandé si tu ne nous avais

pas donné quelque chose à garder... J'ai peur... parce qu'il y en a une qui a dit "celle-là, c'est sa copine", et elle m'a montrée du doigt et eux, ils m'ont attrapée et filé une raclée... Mais je n'ai rien dit... Tu ne diras pas que je suis venue, hein ? Ne dis rien, je t'en supplie... »

Et la femme à visage de poupée est sortie sur la pointe des pieds. Qui c'était ? Une hallucination, elle aussi ? Comme sœur Magdalena, comme mon père et ma petite chienne Perla ? Perla ? Qui était Perla ?

« Tu vas nous dire qui tu es, oui ou non ? »

Avec son journal, il m'a giflée en pleine figure et un coin de papier m'est entré dans l'œil. C'est peut-être cela qui a dissipé le brouillard qui voilait mes souvenirs.

À moins que ce ne soit l'aspirine de Figure-de-Poupée.

Ou alors c'est le clic mécanique du poignard qui, en sonnant à mon oreille tandis que le contact de l'acier glaçait ma joue, m'a fait retrouver la mémoire.

« Qui es-tu ? Parle. »

J'étais Lonia Guiu. Et je me suis souvenue que j'étais allée à L'agence La Vie heureuse sans papiers d'identité, précisément pour qu'ils ne puissent pas les trouver et savoir qui j'étais. Étais-je majorquine ou bulgare ? Ou australienne ?

J'ai frissonné. L'Australie. Mais l'image a disparu aussi vite qu'elle était apparue. Ils s'étaient remis à me gifler avec un journal. J'ai regardé bien en face l'homme qui m'avait, à strictement parler, cassé la figure : c'était don Leopoldo. Celui qui menaçait de me la marquer pour la vie, je ne le connaissais pas mais ce n'était pas la première fois que je le voyais. Et la pièce, c'était le bureau de don Leopoldo Cabrer dans le bordel du Terreno.

En un instant, je me suis souvenue de tout, dans le désordre mais nettement. Avec une vue panoramique de tous les replis du cerveau où vont s'accumulant les souvenirs. Cristina à bord du *Manyac* et doña Carmen qui disait ma pauvre petite fille et Cristina encore, la tête plongée dans l'oreiller. La grand-mère australienne dans le pub de Melbourne et, en même temps, enveloppée dans du plastique. Jem et Lida et Henry, et ce salopard suintant de l'autre jour qui voulait qu'elles n'en aient pas l'air pour les traiter comme si elle l'étaient. Et Miguel qui me disait : tu crois que tu dois vraiment y aller ? Et La Vie heureuse sur la place de Sœur-Tomaseta où-êtes-vous ?

La villa du Terreno de l'intérieur, pleine de misères... Tout s'est éclairci au contact glacé du poignard.

« Et maintenant ? Tu te décides pour de bon à dire qui tu es et ce

que tu es venue chercher ici. »

Avant que j'aie pu articuler un mot, j'ai senti la douleur aiguë d'une estafilade sur la joue.

XV

La douleur froide et aiguë du poignard m'a sortie de l'engourdissement dans lequel les coups m'avaient plongée. En un instant, tous les faits me sont revenus. En ordre chronologique parfait. J'ai pensé que j'allais mourir parce qu'en moins d'une minute les souvenirs de tous ces jours ont traversé mon cerveau comme les séquences bien montées d'un film au scénario linéaire.

La première image, c'était moi en train de prendre une douche pour enlever le goudron de Cala Mura. Et puis, ma tante Antonia qui me disait :

« Le voyou t'a appelée.

— Miguel ? Le pauvre ! Tu lui en veux encore ?

— C'est un voyou et il le sera toute sa vie. »

Ma tante Antonia nous avait un jour surpris en train de danser et elle avait cru je ne sais quoi. Il y avait de cela au moins vingt ans.

« Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Je ne sais pas trop ce qu'il a dit à propos d'un appareil-photo... Qu'il fallait que tu ailles le chercher chez lui, non. À Ultima Hora....

Après, c'était Miguel qui me disait :

« S'il t'arrive quelque chose, comment je le saurai ?

— Je t'appellerai, voyons. Ne t'en fais pas trop pour tes outils.

— Si c'est toi qui les as, je ne peux pas m'en faire », dit-il en jouant sur les mots.

Je suis sortie de chez Miguel et je suis allée vers la place de Santa Catalina Thomas. J'ai remarqué que, au-dessus de l'enseigne où Agence matrimoniale était écrit en grandes lettres rouges il y en avait une autre, avec des lettres bleues plus petites, qui disait La Vie heureuse. J'avais gravi les marches en riant.

« Je croyais que vous ne reviendriez pas, m'avait dit le truand.

— Pourquoi ?

— Ça arrive souvent. Il y a des tas de gens qui entrent décidés à trouver un compagnon ou une compagne et qui après se dégonflent.

— C'est pour cela que vous êtes allés chercher des renseignements là où je suis logée ?

— Il faut bien que vous admettiez que nous avons besoin d'être sûrs des gens avec qui nous entrons en relation...

— Je vois... Vous avez trouvé quelque chose ? Parce que, après votre visite, ma logeuse m'a dit qu'elle préférerait que je m'en aille... Elle a cru que vous étiez des flics et elle m'a dit qu'elle ne voulait pas de ces gens-là chez elle.

— Oui... Je crois que oui. Attendez un peu. Il prit le téléphone.

— Leopoldo ? Elle est venue. Elle est là. Je l'amène ? Une pause. D'accord. D'ici une demi-heure. »

Il a raccroché et m'a regardée.

« Ce n'est peut-être pas exactement ce que vous cherchiez, mais c'est de la compagnie et de la protection, dit-il.

— C'est tout à fait ce que je cherchais.

— ... je veux dire que... bon..., c'est que...

— C'est un monsieur qui s'appelle Leopoldo ? Et si je ne lui plais pas, quand il me verra ? Et si lui ne me plaît pas ?

— Ce n'est pas un problème ! Il n'y a aucun engagement d'aucun côté ! » Une pause. « Mais il ne s'agit pas de don Leopoldo. Je vous ai trouvé un travail...

— Avec don Leopoldo ?

— Oui, enfin... non. Écoutez. Vous m'aviez dit que vous n'avez aucune exigence... Vous verrez tout à l'heure... »

Quelques instants plus tard, nous arrivions à la villa du Terreno.

À l'intérieur, la villa était un peu déglinguée. Elle conservait encore la beauté des choses faites consciencieusement, avec de l'argent et du goût, mais elle avait la tristesse des splendeurs fanées, vouées par négligence à la décadence. Dans le vestibule, il y avait des baies vitrées qui ouvraient sur le jardin. Mais on ne voyait pas le jardin parce que les volets étaient fermés.

Ici aussi on entendait de la musique. Comme à la pension Rutherford. Et il flottait un parfum d'œillet et de violette qui se mêlait mystérieusement à l'odeur de vieux.

« À partir de maintenant, tu t'appelles Perla, dit le type de l'agence.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi je devrais m'appeler Perla ?

— Monte et tu verras », a-t-il répondu.

Il avait abandonné vouvoiement et amabilité. Il m'a poussée énergiquement dans l'escalier.

Nous sommes arrivés au premier étage et il m'a fait entrer de force dans une pièce. C'était un bureau très vaste, moitié vide, sans grâce. Une table de bureau banale, des chaises, une armoire déglinguée et un canapé sale. Le travail que les plâtriers avaient exécuté autrefois, les moulures au plafond et sur les murs, n'avaient pas le moins du monde éveillé l'intérêt des occupants actuels.

« Salut Vidal ! s'est exclamé don Leopoldo Cabrer sans bouger de derrière le bureau. C'est la Bulgare ? »

Il m'a toisée d'un œil critique. Un œil de commerçant, sans le sale éclat répugnant du regard de Vidal.

« Oui, elle peut servir, décida-t-il.

— À quoi je peux servir ? J'avais pris un ton insolent.

— Tu n'es plus une gamine, alors tu ne peux pas te montrer exigeante, ni faire l'enfant gâtée. Ici tu seras bien, mais si tu ne marches pas droit, on t'emmènera chez les flics et tu dois savoir qu'ils n'aiment pas trop les filles sans papiers, dit don Leopoldo qui voulait faire de l'ironie.

— C'est vous don Leopoldo, le monsieur qui doit me faire de la compagnie et me protéger ? »

Vidal m'a prise par le bras et m'a fait asseoir de force en me disant :

« L'autre jour tu ne le prenais pas de si haut. Tu vas te calmer, sinon c'est moi qui vais te calmer avec une paire de claques.

— Et toi, tu ne jouais pas les brutes comme ça, à La Vie heureuse. Si j'avais su...

— Maintenant, tu n'as plus le choix. Tu n'as nulle part où aller, c'est toi-même qui me l'as dit. »

Lonia, tiens-toi tranquille. Sinon, tu vas te faire esquinter ta petite gueule d'amour...

« Bon, déclara don Leopoldo avec satisfaction, je n'aime pas trop les gens qui ont un caractère comme elle, mais ça ira quand même. Écoute ma jolie, si tu n'as pas encore deviné où tu t'es fourrée, tu ne vas pas tarder à le savoir. En fait, on a besoin d'une contremaîtresse, si on peut appeler ça comme ça.

— Une contremaîtresse ? dis-je, en essayant de montrer que j'étais radoucie.

— Oui, pour veiller à ce que les filles soient bien dociles. Surveiller

celles qui auraient envie de se rebeller, ou de faire semblant d'être malades pour ne pas travailler. Ou celles qui embêteraient les autres par jalousie, ou celles qui se lieraient aux clients plus qu'il ne faut... Les femmes se racontent leurs histoires. Ton travail c'est d'avoir l'œil sur tout cela et de tout raconter à Vidal... »

Il s'est tu et m'a regardée fixement.

« Si tu fais bien ton travail, tu auras – il a eu un bref éclat de rire – ... compagnie et protection.

— Et sinon ?

— Tu n'as pas intérêt à le savoir, dit Vidal.

— Parfait. D'accord, dis-je. J'accepte le travail, mais à une condition.

— Madame pose ses conditions ? dit ironiquement Leopoldo.

— Oui, qu'on ne m'oblige pas à aller avec les clients. »

Don Leopoldo a éclaté de rire.

« Tu n'as aucun souci à te faire. Nous avons une clientèle exigeante, ma belle. Ils veulent des fruits frais. »

Exigeants et débiles. Je ne suis pas si mal que ça, merde alors ! Mais je n'ai rien dit.

Ils avaient transformé le grenier de la maison en dortoir. Un compromis entre le dortoir d'un couvent de bonnes sœurs, ou d'un internat pour orphelines et un baraquement de camp de concentration. Sept lits défaits et un seul occupé.

« Les autres travaillent. Elles monteront plus tard, dit Vidal examinant les lieux. Tu devrais les obliger à être un peu plus propres. »

Et il est parti. Le lit occupé a grincé. Je me suis retournée et j'ai vu le regard plein de haine de deux yeux au beurre noir, brillants de fièvre.

« Tu es malade ? » ai-je dit en m'approchant. Mais elle m'a tourné le dos.

Il faisait chaud là-haut, avec un plafond si bas, au dernier étage et les volets fermés. Il faisait chaud et ça sentait mauvais. L'essence d'œillet et de violette avait fermenté. La sueur aigre collait aux draps chiffonnés qui n'avaient pas été changés depuis longtemps. Les oreillers étaient pleins de taches de maquillage. Les serviettes sales étaient en tas sur le sol. J'ai voulu ouvrir une fenêtre.

« N'ouvre pas, j'ai froid, a crié la femme qui était au lit.

— Tu as de la fièvre ? » Je me suis approchée d'elle.

Elle avait la lèvre enflée.

« Qu'est-ce que tu as à la lèvre ? lui ai-je demandé.

— Qu'est-ce que tu crois ? » m'a-t-elle répondu rageusement.

Sa figure aussi était enflée. Et elle s'enroulait fébrilement dans les draps. J'ai tiré sur le drap pour la découvrir. Un corps nu et sans âge à cause des taches qui coloraient sa peau : violettes, jaunes, rouges et vertes. Un véritable arc-en-ciel de coups.

« Qui t'a fait cela ? J'étais horrifiée. Pourquoi ? »

Mais elle m'a arraché le drap des mains et s'est enroulée dedans sans me répondre.

Je l'ai laissée et me suis mise au travail.

J'ai pris le magnétophone et l'appareil-photo dans la valise et je suis sortie de cette tanière pour faire connaissance avec la maison. En plus du dortoir collectif, il y avait deux étages et un rez-de-chaussée d'où sortait de la musique et dont je n'avais vu que le vestibule.

Au premier étage, le couloir était dans l'obscurité, mais à travers la porte entrouverte du bureau où Vidal m'avait amenée un moment auparavant, on voyait de la lumière et on entendait des voix. J'ai écouté. La voix de Vidal et celle d'un autre homme. Avec beaucoup de précaution, j'ai mis en marche le magnétophone.

« ... que cela ne se reproduise plus, disait l'autre homme.

— Non. Cela va leur servir de leçon pour un bon moment, disait Vidal. Enfin, ça y est. Et les papiers de Perla ? Ils sont arrivés ?

— Non, pas encore. Ils disent qu'il faut payer le billet au comptant... »

Ils ne perdaient pas de temps, les salauds !

« Quelles merdes, ces types ! S'ils se mettent à faire des histoires... Vidal s'est levé. Si on ne fait pas le vide très vite, on n'aura pas de place pour les nouvelles, nom de Dieu ! »

Vidal avait fait mine de se diriger vers la porte et moi qui attendais que l'autre se tourne un peu pour faire une photo, j'ai filé en courant vers l'escalier.

Sur le palier, j'ai été sur le point de remonter. Mais j'ai pris conscience de ma peur : je voulais monter parce que si Vidal me cherchait, il me trouverait là où il m'avait laissée. Oui, c'était de la peur. Sans m'en rendre compte, j'avais été contaminée par la terreur de la fille tabassée qui était là-haut et par le sordide de toute cette maison à peine entrevue.

Mais jusqu'à maintenant personne ne m'avait dit que je n'avais pas le droit de sortir du dortoir. Par conséquent, pour vaincre la peur qui m'envahissait, je suis descendue :

Au premier étage, des pièces fermées qui donnaient sur des couloirs étroits et éclairés par des lumières rouges. On avait ajouté des cloisons pour augmenter le nombre de chambres.

De l'une des portes est sortie une femme toute nue qui est partie en courant au bout du couloir. Elle avait l'air aussi vieille que moi, sinon plus. J'ai regardé effrontément pas la porte ouverte : un homme, nu lui aussi, était étendu sur le lit, satisfait, les yeux clos, le membre qui à petites secousses se relâchait peu à peu, une petite goutte à l'extrémité.

La pièce sentait le renfermé et le foutre pourri. La fenêtre était couverte de rideaux de velours rouge, poussiéreux et râpé, que personne ne devait avoir touchés depuis le jour où on les avait accrochés, dès que la maison avait été finie de construire. Un ventilateur qui ronronnait ne parvenait pas à rafraîchir quoi que ce soit.

« Qu'est-ce que tu fais là ? »

La femme était revenue de la salle de bains et me regardait avec étonnement. Elle avait l'air fatiguée. L'homme a ouvert les yeux.

« Elle envoie du renfort, la Paca ? » dit-il en me regardant.

La femme a haussé les épaules et est entrée se rhabiller.

« Tu as l'intention de rester là toute la nuit ? a-t-elle demandé à l'homme.

— Tu ne me laves pas ? » lui a-t-il dit.

— Ce n'est pas inclus dans le prix que tu as payé. »

La femme avait déjà mis un body aussi sexy que mal commode et sortait de la pièce l'air indifférent. En passant près de moi, elle s'est arrêtée une seconde et m'a jeté un regard méprisant.

« Tu dois être la nouvelle Perla, cracha-t-elle en insistant sur l'article et l'adjectif. Tu crois que tu vas tenir longtemps, aussi vêtue que ça ? » Elle est partie sans attendre la réponse.

La nouvelle Perla ? Il y en avait une vieille, peut-être ?

« Tu viens, oui ou non ? » me cria l'homme la voix aussi tendre que sa virilité.

Je lui ai fait un bras d'honneur et me suis enfuie. En descendant l'escalier, j'ai croisé un autre couple. Elle avait l'air bien jeune. Quant à lui, il était maigre, anxieux, l'air fautif. Ils ne m'ont même pas

regardée.

Au rez-de-chaussée, dans une grande pièce spacieuse qui ouvrait sur le vestibule, une femme faisait payer un client qui venait d'arriver en lui montrant du doigt un coin où trois femmes, à moitié nues, semblaient plus disposées à le faire souffrir qu'à le faire jouir.

Dans ce bordel, j'avais une sensation d'irréalité. Comme si j'avais été au cinéma. Ou comme si je l'avais inventé. Vétuste, décadent, du siècle passé. Pas seulement le bâtiment, mais les filles, les clients.

Le nouveau client, cheveux gris, teint gris, regard gris, prenait timidement une des filles par le bras et la tirait vers l'escalier. Du seuil de la chambre, je regardais les autres tout en pensant qu'elles ne mettaient guère d'ardeur au travail. La femme qui tenait la caisse devait avoir la même opinion.

« Allez, les enfants ! Un peu d'animation ! »

Si l'ambiance n'avait pas été aussi sinistre, j'aurais sans doute trouvé drôle la contradiction entre les mots de cette femme, sémantiquement aimables, aurait dit Jem, et le ton sur lequel elle les prononçait, plutôt menaçant, je dirais :

« Ça va Paca ! Va te faire foutre ! » lui jeta l'une des filles.

Mais l'autre prit une posture plus avantageuse, en se calant dans son fauteuil. Pas à cause de Paca, mais parce qu'elle m'avait vue, moi.

Paca s'est retournée et m'a regardée sans rien dire.

« Je suis Perla, en le disant, je me suis sentie ridicule.

— Pas besoin de le dire, ronchonna la femme d'un air mécontent. Un clou chasse l'autre. »

C'est-à-dire qu'elles savaient toutes que Perla viendrait se présenter, mais pas une n'aurait eu l'idée de lui souhaiter la bienvenue. Rivalité professionnelle ? Franchement, je ne le croyais pas, sauf de la part de Paca. Ce ton qu'elle avait eu. Mais lorsque Vidal est descendu, je n'ai plus eu aucun doute.

« Qu'est-ce que tu fais là ? Qui t'a permis de descendre ?

— Personne ne m'a dit que je devais rester en haut. Je faisais l'insolente.

— Eh bien ! On dirait qu'il faut te rabaisser le caquet à toi ! Viens par ici que je t'explique la musique.

— Pas la peine, je sais déjà.

— Tu crois tout savoir hein ? Vidal m'avait méchamment pris par le bras.

— Tu me fais mal ! j'ai crié.

— Je sais bien. Je le fais exprès. »

Avant de quitter la pièce, traînée par Vidal, j'ai cru voir que les filles souriaient. Par solidarité ou de contentement ? Je ne savais pas.

Vidal m'a emmenée dans le bureau du deuxième étage.

« Il faut que les choses soient claires, a-t-il déclaré. Ne va pas t'imaginer que parce que le patron t'a à la bonne, tu vas être traitée autrement que tout le monde... »

Alors, comme ça, le patron m'avait à la bonne ?

« Devant les filles, ce sera pareil, continua-t-il. Pareil, ou même pire... pour qu'elles aient pitié de toi et qu'elles aient confiance en toi. Et toi, tu dois faire tout ton possible pour qu'elles t'aient bien, qu'elles te fassent des confidences, qu'elles te disent si elles ont réussi à piéger un client ou si elles veulent se tirer... »

— Le patron m'a déjà dit tout cela. Pas la peine de me le répéter.

— Et à partir de maintenant, tu me dis vous. Et attention. Don Leopoldo est le patron, mais il n'est pas toujours là. Moi, oui. Alors c'est moi qui commande ici. Tu as compris ? » Il a eu un rire mauvais, sûr de lui, suffisant. « C'est ça ou alors, au boulot tous les jours, comme les autres. À toi de choisir.

— Qu'est-ce qu'elle a eu, celle qui est au lit ? »

La question l'avait pris au dépourvu. Il a mis quelques secondes à répondre.

« Elle a fait ce qu'elle n'aurait pas dû faire. Elle a trop parlé avec un client. Elle a voulu l'embobiner pour qu'il la sorte d'ici. Évidemment, le client est venu tout me raconter. Les filles sont cinglées. Jamais un client ne les aidera. Dans nos commerces, les clients ne veulent pas de problèmes.

— Et vous leur en feriez, bien sûr ?

— Pas seulement nous. Qu'est-ce qu'ils pourraient faire ? Aller voir les flics ? Tu n'imagines tout de même pas qu'un client pourrait entrer ici de force pour nous piquer une pute. Et s'il allait chez les flics, il serait obligé de fournir des explications. Un jour un type est allé chez les flics. Alors les flics sont allés chez lui pour vérifier. Sa femme a appris qu'il allait chez les putes. Tu vois l'histoire... »

Il parlait sur un ton satisfait et ignoble. Mais je devais lui cacher mon dégoût.

« Et si les flics, au lieu d'aller vérifier chez lui, étaient venus ici ? » L'idée m'intéressait.

De nouveau, il eut ce rire mauvais et suffisant.

« La police n'a rien à vérifier parce qu'elle sait tout. Et je dis ça pour que tu le saches, toi aussi. » Son ton devenait menaçant. « Comme les autres, et que tu n'aies pas l'idée de faire des conneries... Nos arrières sont assurés. Avec le fric qu'elles nous coûtent, on ne va tout de même pas les laisser filer, simplement parce que ça leur plaît. Elles sont ici pour travailler. Toi aussi... Et celles qui ne filent pas doux... il leur arrivera la même chose qu'à l'autre. Ou pire encore... »

— Pire ? Je faisais semblant d'être terrifiée... À vrai dire, je l'étais.

« Ça veut dire que vous les tuerez ?

— On ne tue pas une vache qui donne du lait. On la vend. »

Mon soupir de soulagement était nettement exagéré.

« Mais ne crois pas que ce soit à leur avantage... Allez, ça suffit. Assez parlé. File... »

Je n'ai pas voulu poser plus de questions. Je me suis levée, mais avant que je ne sois arrivée à la porte, il m'a dit :

« Tâche de nettoyer tout ça là-haut. On dirait une porcherie.

— C'est à nous de faire cela ?

— Tu l'entends, la princesse ? Tu crois peut-être qu'on va payer des femmes de ménage pour nettoyer votre merde ? »

Le lendemain matin, j'ai proposé qu'on fasse le ménage dans le dortoir. J'avais espéré qu'elles protesteraient. Mais pas du tout. Elles ont pris ma proposition pour un ordre et sagement, mais sans forcer, elles s'y sont mises.

Ce n'était pas facile, en tout cas, de vaincre l'hostilité de ces femmes. Était-ce parce qu'elles savaient que j'étais là pour les surveiller ou qu'elles le devinaient, était-ce à cause de leur situation ? Elles ne tissaient aucun lien d'amitié entre elles et elles avaient peur de moi.

Par ailleurs, la peur dans laquelle elles vivaient était contagieuse et je n'osais pas faire un pas. Moi aussi j'avais peur d'elles. J'avais peur, si je leur disais la vérité, qu'elles aillent cafter à Vidal, à Paca, ou à l'un des salopards qui traînaient dans la maison pour surveiller en douce, et qui profitaient d'elles de gré ou de force. Difficile de faire des photos dans ces conditions. Impossible de lâcher une minute les deux appareils... Si quelqu'un tombait dessus...

Une seule s'est montrée aimable avec moi, ce qui lui valut l'hostilité des autres. À première vue, la fille, une étrangère, avait l'air

assez jeune, mais, à y regarder de près, on voyait que son visage de poupée avait la peau tavelée, que ses seins étaient flétris, que ses mains étaient ridées et couvertes de taches.

C'est elle qui s'est approchée de moi. Elle avait une douceur, une envie d'être gentille avec moi, qui me serrait le cœur.

« Non je vais le faire, dit-elle en me prenant le balai des mains. Fais quelque chose de moins dur.

— Pourquoi ça ? dis-je avec méfiance. Tu n'es pas fatiguée, toi ?

— Comme tout le monde. Mais...

— Mais tu veux te mettre bien avec elle, hein ? jeta une fille d'un air venimeux.

— Comme avec la précédente ! Et ça t'a servi à quoi, idiotte ? » dit la troisième.

Je continuais à balayer, mais elle me suivait.

Le dortoir fini, il a fallu faire les chambres du premier étage.

Je me suis aperçue que les filles me surveillaient à tour de rôle mais j'ai profité d'un moment où Tête-de-Poupée était seule avec moi dans une chambre pour vérifier un truc. Peu de temps avant, il y avait eu une autre Perla dans la maison, qui exerçait à peu près les mêmes fonctions que moi. Et qui protégeait Tête-de-Poupée précisément. D'accord, moi aussi je la protégerai. Mais pourquoi elle était partie la Perla d'avant ? Oh ! On l'emmenait en Angleterre, elle m'a dit. Ça ne lui plaisait pas beaucoup à la Perla d'avant mais Tête-de-Poupée ne savait pas pourquoi. Moi oui. Mais j'ai senti que ce n'était pas la peine de lui expliquer parce qu'elle était un peu simplette, la pauvre petite.

On a fait le ménage superficiellement, sans élan. Malgré tout, on a terminé épuisées, couvertes de poussière et de crasse, consubstantielles à la maison, aurait-on dit. Et aux filles. J'ai pris une douche. J'ai été la seule à le faire. Et elles se sont payé ma tête, pas en face, mais sans vraiment se cacher. À y regarder de près, elles avaient raison. Pourquoi se seraient-elles lavées ? Pour plaire aux clients ? Pour leur rendre la visite plus confortable ? Les clients se fichaient éperdument d'être sales ou propres et elles n'avaient aucun moyen de les obliger à se laver ou de les refuser, sales ou propres. Et tant pis si la crasse accumulée dans cette maison et dans leurs corps était contagieuse.

XVI

Je me suis vite rendu compte que je ne pouvais espérer recevoir aucune confiance de ces pauvres femmes. Cela, ajouté à leur méfiance à mon égard, ne me simplifiait pas le travail. Et avec les serveuses dont j'avais fait la connaissance à Magalluf, ce serait la même chose ? Ces filles si bavardes, pleines de joie de vivre, avec leurs petits ennuis et leurs fâcheries, si confiantes, si prêtes à tout raconter, elles seront devenues taciturnes, méfiantes, fermées ? Comme celles d'ici ? Ici elles ne se parlaient qu'en criant ou qu'en aboyant. Quand elles se parlaient ! Elles se regardaient haineusement. Quand elles se regardaient ! Un geste mal interprété, une exclamation, un soupir, pouvaient déclencher une bataille rangée. Et pas même l'ennemi commun que je représentais ne suffisait à les unir.

Le lendemain, la surveillance a continué. Je ne pouvais pas me risquer à descendre au premier étage pendant qu'elles étaient au dortoir. Mais je ne pouvais pas non plus m'octroyer le luxe de ne pas poursuivre mon enquête. C'était tout de même pour cela que j'étais venue dans cette tôle !

Après manger, quand les premiers clients sont arrivés et qu'elles sont descendues travailler au rez-de-chaussée, j'en ai profité pour descendre plusieurs fois au premier étage. Mais il y avait toujours quelqu'un dans le bureau. Une fois j'ai pu photographier Vidal et enregistrer une conversation entre lui et un autre homme :

— » ... tu pourrais me fournir du matériel... je me chargerais de le placer...

— Où ça ?

— Oh ! Ça dépend... Si c'est des professionnelles, il n'y a jamais de problèmes... Du moins, si on sait y faire avec ceux qui les tiennent. Si c'est des filles qui viennent de l'hôtellerie, il faut leur offrir un travail honnête. Mais tu connais don Leopoldo ? Tu vois le style ? Si c'est des jeunes un peu coincées, ou des filles qui font les effrontées mais qui sont en réalité innocentes, qui ont une famille, il faut évaluer si elles valent le coup et après agir prudemment, avec tact, tu comprends ? Il vaut toujours mieux y aller en douceur. Jamais de force. Tu les invites à dîner, tu leur fais croire que tu es tombé amoureux d'elles, tu les bichonnes jusqu'à ce que les papiers soient prêts...

— Les papiers ? Quels papiers ?

— Au cas où on devrait les envoyer à l'étranger. Quand c'est des filles très jeunes, ça vaut mieux parce que Majorque c'est tout petit et leur famille pourrait les rechercher. C'est facile de retrouver quelqu'un, même quelqu'un qu'on a bien caché.

— Je comprends. Et quand les papiers sont prêts ?

— Eh bien, tu les invites à passer deux ou trois jours à Madrid ou à Barcelone, et le tour est joué.

— Vous les placez à Madrid ou à Barcelone ?

— Bien sûr que non ! On les envoie dans le monde entier... Mais nous, c'est surtout en Australie qu'on opère... Don Leopoldo est en relation avec une agence de voyages qui finance en partie les billets. C'est une affaire bien montée, tu peux me croire. Tu devrais t'y mettre. L'Australie est un bon marché. Excellent, même. Évidemment, cela implique un investissement un peu lourd. Mais les bénéfices sont grandioses...

— C'est tout de même très risqué !... Cela revient à les séquestrer... Et puis, les envoyer si loin...

— C'est justement parce que c'est si loin que le risque est de courte durée.

— Évidemment, c'est un coup super. Fabuleux. L'Australie... L'autre bout du monde... Je n'y aurais jamais pensé... Et une fois qu'elles sont là-bas ?

— Oh ! C'est très bien organisé là-bas... Surtout à Melbourne. À Sydney, c'est un peu moins tranquille. Mais à Melbourne, c'est très sûr. Ils s'y prennent mieux. Les couvertures légales sont excellentes, du genre agences matrimoniales, bureaux de placement... D'où crois-tu que j'ai tiré l'idée de La Vie heureuse ? Il y a même des pensions de jeunes filles ! C'est pas beau, ça ?

— Et ici à Majorque ? Moi, tu sais, j'avais entendu parler du commerce de gros, mais jusqu'alors je n'ai fait que du commerce de détail. Je n'aurais jamais pensé qu'à Majorque, il y ait des affaires d'une telle envergure. Je pensais que ça restait entre nous... Je connaissais le commerce avec la péninsule, mais le commerce de détail...

— Et les étrangères ? Tu ne t'es jamais occupé d'étrangères ? C'est ce qu'il y a de mieux et de plus sûr. Surtout celles qui viennent comme touristes et qui restent travailler... Elles sont faciles à piéger celles-là... Pas toutes... Mais beaucoup. En plus, elles vivent seules. La plupart du temps elles n'ont pratiquement plus de contact avec leur famille... Tiens, par exemple, je viens d'en rencontrer une... Du gâteau ! Elle est venue à l'agence toute seule... Elle n'a aucun papier,

pas d'amis, pas de famille. Elle s'est tirée de Bulgarie, figure-toi ! Elle ne m'a pas coûté un franc...

— Tu en tireras combien ?

— Je ne sais pas encore. Elle n'est pas de première fraîcheur, et elle n'a pas du tout l'air d'une pute ! D'ailleurs elle ne doit pas l'être... Ce n'est pas qu'elle ait l'air coincé, mais pute à proprement parler, non... Et il y en a à qui ça plaît... Je veux dire que même si ce n'est pas de la chair bien fraîche, ça peut aussi servir, surtout si elles sont propres.

— Moi je n'ai que des professionnelles achetées à un souteneur, des femmes qui ne posent aucun problème parce qu'elles n'ont personne qui puisse remarquer leur absence... Mais elles ne sont pas toujours terribles, tu vois ce que je veux dire... Elles connaissent leur métier, mais elles sont un peu entamées... Je ne sais pas si pour un commerce si organisé...

— C'est pour cela que tu m'intéresses ! Tu as un peu d'expérience, mais tu n'es pas encore grillé... À nous deux, on pourrait faire de l'excellent travail.

— Je ne sais pas... Je n'aime pas les problèmes. J'ai le sentiment que c'est un costard trop grand pour moi. Tu ne crois pas que c'est risqué ? On se met franchement hors la loi, c'est comme les mafias qu'on voit dans les films... J'imagine qu'il faut faire des faux papiers... Et ça c'est gros...

— Bien sûr, c'est un truc d'envergure ! Mais tu n'as pas à t'inquiéter. On a des gros poissons et on en a aussi des petits... Oui des flics... et des types dans la politique. On a assuré nos arrières, je t'assure ! Je pourrais te donner des noms mais il vaut mieux pour toi que tu ne les saches pas... Et c'est comme ça pour tout. C'est aussi bien organisé ici qu'en Australie, tu peux me croire. »

Vantard de merde !

Quelqu'un montait et j'ai dû couper le magnétophone.

On entendait de la musique et des rires au premier étage. J'allais descendre quand l'un des salopards de garde m'a barré le passage.

« Je venais justement te chercher, ma petite chatte ! »

Il m'a pincé un sein. J'ai voulu lui filer un coup de pied mais j'ai raté mon coup. Et il continuait à me tripoter en souriant, le cochon !

Ses intentions étaient on ne peut plus claires : il voulait exercer sur moi le droit de cuissage qu'il s'était à lui-même octroyé.

« Celle-là, tu peux la regarder tant que tu veux, lança en riant une fille qui venait de travailler, mais elle est intouchable ! C'est au

patron !

— Le patron ne m'a rien dit ! Vous êtes toutes au patron. »

Il m'a poussée vers le haut. Les gens de la maison ne pouvaient pas utiliser les chambres du premier étage qui étaient réservées aux clients. Le droit de cuissage s'exerçait au dortoir, qu'il y ait d'autres filles ou pas.

Marche après marche, j'essayais de trouver un moyen pour que cet animal ne tombe pas sur mon magnétophone et mon appareil-photo. Ils étaient assez petits pour que je puisse les avoir toujours sur moi. Mais s'il me mettait à poil...

En arrivant en haut, j'ai dit :

« Il faut que j'aille aux toilettes !

— Mais non ! Rien ne me dérange, moi ! Au contraire ! Plus c'est sale, meilleur c'est ! »

Mais au moment où il me jetait sur l'un des lits, Tête-de-Poupée est arrivée.

« Laisse-la, a-t-elle dit à la brute, viens avec moi !

— Non c'est elle qui m'intéresse. Pas toi.

— Elle est malade. C'est pour cela que le patron ne la laisse pas descendre », a-t-elle dit avec son visage de poupée.

La brute ne se l'est pas fait dire deux fois. Et je suis restée là comme un épouvantail tandis que Tête-de-Poupée ouvrait les jambes en un geste machinal. Je l'ai vue fermer les yeux et serrer les lèvres. J'ai vu l'autre la baiser, à peu près aussi machinalement qu'elle avait ouvert les jambes. Il y avait si peu d'élan, si peu de désir, une telle indifférence, dans cette copulation, dans cet acte si mécanique que j'en ai eu les sangs glacés.

Je n'aurais plus besoin de consulter Mercedes pour savoir qui avait raison, de Lida ou de moi, à propos des putes. En tout cas à propos de celles que j'avais rencontrées au Terreno.

Je suis redescendue en courant au rez-de-chaussée sans comprendre la générosité de Tête-de-Poupée qui m'avait évité un sale moment.

Mais Paca m'a expulsée de la réception sans ménagements !

« Ici, c'est seulement pour celles qui travaillent ! Les dames, c'est là-haut ! »

J'ai remarqué que le téléphone qui était sur le comptoir était bloqué par un cadenas. Je suis allée à la cuisine par une porte qui ouvrait sur le vestibule. Il n'y avait personne. Rien que l'odeur de

friture de la bouffe infâme qu'on nous avait servie. Et un téléphone mural, cadencé lui aussi. Je suis sortie dans le jardin. De l'herbe partout. Un soleil radieux. J'ai respiré profondément l'odeur de mer qui montait jusqu'ici. Mais la palissade qui ceinturait le jardin était très haute et elle était en outre surmontée d'une considérable couche de fil de fer barbelé. Le portail de fer était fermé et les chiens, qui aboyaient furieusement, tiraient sur leur chaîne au risque de la rompre.

En remontant, je me suis arrêtée au deuxième étage. J'ai ouvert la porte du bureau. Il sentait le tabac et les toiles d'araignées. Les femmes ne faisaient pas le ménage dans cette pièce qui était toujours fermée sauf quand quelqu'un y était. Il n'y avait pas de clés sur les tiroirs, ce qui prouvait qu'on n'avait rien à craindre des habitants de la maison. Mais le téléphone était neutralisé par un cadenas.

J'ai décidé que cette nuit même, je fouillerais cette pièce et qu'ensuite je me débrouillerais pour sortir respirer un air plus sain !

« Perla ! En bas ! C'était la voix du mac de service. C'est Vidal qui la demande. »

Un frisson m'a parcourue. J'avais bien pensé descendre. Mais quand il n'y aurait plus personne dans le bureau. Ce truand visqueux avait-il lui aussi la prétention d'exercer son droit de cuissage ?

« Je me donne un coup de peigne et j'arrive. » Je faisais de gros efforts pour que ma voix ne tremble pas.

J'ai fait un signe à Tête-de-Poupée pour qu'elle me suive à la salle de bains.

« Qu'est-ce que tu as ? Tu en fais une tête !

— Il faut que tu me rendes un service... S'il te plaît... Garde-moi cela... Sous ton matelas, dans tes chaussures, là où tu veux... Tu connais cette maison mieux que moi... Cache-les... Et surtout n'en parle à personne...

— Qu'est-ce c'est ? » Tête-de-Poupée avait l'air encore plus effrayée que moi.

Je lui ai donné le magnétophone et l'appareil-photo.

« S'il te plaît... Je t'en prie. Je suppliais. Si Vidal ou don Leopoldo trouvent ça sur moi, je ne pourrai plus te protéger... »

Elle les a pris avec méfiance, mais gentiment.

Mais Vidal ne m'appelait pas pour lui. Il m'appelait pour un autre.

« ... un client important, à qui nous devons beaucoup, me dit-il. Et comme si j'avais dû me sentir flattée : Nous devons lui donner le

meilleur de la maison.

— Je pensais que vos clients voulaient des fruits plus tendres. Je n'avais pas pu me retenir. En plus, nous étions convenus que je ne serais chargée que de...

— Tu feras ce qu'on te demande de faire. Pour qui tu te prends ? Tu ne vois pas les autres trimer ? Il faut que tu saches que quand je te dis quelque chose, ce n'est pas pour te demander si tu en as envie ou non. C'est pour que tu fasses ce que me demandent les clients. D'accord ? C'est un homme exigeant. Sans fantaisie. Sa seule fantaisie c'est de ne jamais coucher deux fois avec la même parce qu'il veut croire qu'il s'agit d'une femme honnête qu'il a non pas achetée mais conquise... Tu comprends ce que je veux dire ? Il faut que tu te fasses un peu prier, il faut que tu aies l'air d'hésiter, il faut que tu aies l'air de manquer d'expérience et que tu lui fasses croire qu'il est un grand baiseur. Ce n'est pas le cas – petit rire de lapin – d'après ce que m'ont dit les autres, mais tu fais semblant. Et tu dois dormir avec lui toute la nuit et qu'il te laisse au lit endormie demain matin. Voilà, tu sais tout. Tu te bichonnes un peu et tu descends l'attendre chambre numéro cinq. »

Mon chiffre porte-bonheur.

J'ai récupéré mon magnétophone et mon appareil-photo et je suis descendue pas vraiment prête pour le sacrifice.

Je ne peux pas dire qu'il m'a violée parce qu'en fait je n'ai aucune vocation de Maria Goretti et je n'ai absolument pas résisté. J'ai essayé de l'embobiner en paroles, mais il a pris cela pour une espèce de résistance verbale qui l'a excité encore plus. Mais j'ai bien cru que cela m'enlèverait toute envie de baiser un jour. Et pourtant j'aime ça ! Mais quand je veux, comme je veux et avec qui je veux. Comme toutes les femmes, évidemment. Et jusqu'alors cela s'était toujours passé comme ça. Mais là, aucune des trois conditions n'était remplie.

Ce fut terriblement désagréable. J'aimerais mieux ne pas m'en souvenir. Mais cela me revient souvent la nuit. Sans que je le veuille. Il n'y a eu qu'une chose positive : j'ai méprisé cet homme comme toutes les putes du monde, j'imagine, méprisent leurs clients, même celles qui n'en ont pas conscience. Même celles qui ne sont pas forcées de le faire comme dans la villa du Terreno. Et ce sentiment de supériorité face au mâle qui était sur moi m'a rendue solidaire de toutes les femmes qui n'avaient pas eu l'occasion d'en faire l'expérience.

Pour rendre la chose plus animée, il avait préparé deux lignes de coke, une pour moi, l'autre pour lui. Mais pas par principe, simplement parce que je n'en voulais pas, j'ai refusé.

« J'en ai d'autre, m'a-t-il dit. J'en ai autant que je veux.

— Cela va me faire mal au cœur. »

Mon attitude a eu l'air de lui plaire énormément. Avec ça que je ne faisais pas la puritaine pour suivre les recommandations de mon proxénète mais parce que les rares fois où j'avais essayé de sniffer de la coke ou de fumer de l'herbe, je m'étais retrouvée en mer sans l'avoir voulu, et en pleine tempête encore !

« On ne le dira pas à ton oncle », a-t-il dit.

Et Vidal disait que cette fripouille n'avait pas d'imagination ! Qu'est-ce que ce serait s'il en avait... Pour qui il me prenait ? Et qui il était, lui ? J'ai décidé d'en avoir le cœur net.

Alors j'ai sniffé moi aussi. Et il s'est senti satisfait d'avoir réussi à pervertir une fille plus si jeune.

« Alors ? Tu aimes ça ?

— Oui. Beaucoup. J'ai respiré profondément. Qui te l'a donnée ? Don Leopoldo....

— Non, mon trésor... C'est moi qui lui en fournis.

— Vous êtes très copains, alors ?

— Oh ! Copains, copains... Disons que nous faisons des affaires ensemble... Et comme il a une dette envers moi... Mais ton oncle n'a pas à savoir cela... »

Mon oncle ? Qu'est-ce qu'il était en train d'inventer ?

« Qu'est-ce qu'il n'a pas à savoir ? Que tu es en affaire avec don Leopoldo ?

— Oh ! Ça, il le sait ! Mais il ne faut pas qu'il sache que tu as couché avec moi. Il parlait d'un ton mystérieux.

— Non ? Pourquoi ?

— Leopoldo m'a dit que surtout on ne dise rien à don Mathias parce que lui il sait que moi... avec les femmes... tu me comprends... Mais ne t'inquiète pas, si tu ne dis rien, tout ira bien... »

Don Mathias était l'oncle de Cristina ! Pas le mien. Il fallait que je récupère, j'avais la tête qui tournait.

« À lui aussi, tu fournis de la coke ? Tu devrais lui dire qu'il m'en donne. Toi, il t'écouterait... J'ai pris l'air triste. Mais alors il saura que toi et moi... ». En disant cela ma voix avait un drôle de ton ingénu, alors que j'avais peine à ne pas éclater de rire.

« Mais je ne vais rien lui dire. Il n'a rien à voir là-dedans. C'est moi qui t'en donnerai. Autant que tu voudras.

— Quel bonheur ! Il y a longtemps que tu connais don Mathias ? Je ne t'ai jamais vu à Playa Dorada.

— Je n'y suis jamais allé... Et je ne connais pas bien don Mathias. C'est un homme important, lui ! Moi, je traite avec don Leopoldo. C'est lui qui vient me voir...

— Ah ! Je comprends... Tu as une agence de voyages et tu lui envoies des touristes... »

Il a éclaté de rire, cet imbécile.

« Non ! Mais non !

— Eh bien alors ?

— Je lui rends des services... de grands services...

— Tu lui donnes de l'argent ?

— Non. Des papiers.

— Des papiers ? Quels papiers ? »

Mais l'homme ne voulait plus parler. Il avait envie d'autre chose.

« Oh ! Elle veut tout savoir la petite ! Si tu es gentille, je te dirai tout. »

J'espérais que la conversation avait été clairement enregistrée. Le magnétophone était en marche dans le tiroir entrouvert de la table de nuit. Et j'ai été gentille. Au prix d'une dose énorme de dégoût.

Mais nous n'avons pas poursuivi cette intéressante conversation parce qu'après ses exploits, il s'est endormi. Je suis allée me laver consciencieusement, j'ai coupé le magnétophone et je lui ai fait les poches.

Fabuleux ! Bien sûr qu'il pouvait me donner toute la coke que je voulais, cet enfoiré ! Et les services qu'il rendait à don Leopoldo devaient être de taille !

Je lui ai piqué une carte de visite et des pages de l'agenda où il avait noté une visite de L.C. et la liste des papiers qu'il devait lui fournir.

J'ai photographié les autres documents et aussi le type à poil sur le lit. Avec deux objets très décoratifs sur l'oreiller, de chaque côté de sa tête.

Tu t'es fait piégé avec tout ton attirail mon salaud !

Je me suis habillée. Il était temps que je me tire.

Le rez-de-chaussée était dans l'obscurité et aucun bruit n'en sortait.

Au premier étage, on entendait des rires de femmes dans quelques-unes des chambres. En pensant à ce que j'avais dû faire dans une ces chambres de ce même étage, ces rires mes faisaient l'effet d'un hurlement, d'une insulte. Ce n'était pas le moment de s'appesantir sur de telles considérations. Je suis montée au second et j'ai pénétré sans problèmes dans le bureau. Odeur de tabac et de toiles d'araignées. J'ai ouvert l'un des volets pour avoir un peu de lumière grâce au réverbère du coin de la rue. J'ai dû attendre un peu et quand j'ai été habituée à cette pénombre, je suis allée vers le bureau.

Dans le tiroir central, il y avait quelques dossiers. Je les ai posés sur la table et je les ai ouverts. Jusqu'au moment où, dans l'un d'eux, j'ai trouvé les papiers de Perla : un billet d'avion *aller*, préparé par Munditourist au nom de Perla Gonzalez, pas pour Londres, mais pour Melbourne ; un passeport au même nom et une enveloppe au nom de Pension Rutherford. À l'intérieur de l'enveloppe, une photo en pied – apparemment pas de l'une des femmes de la villa – et sur une feuille à en-tête de Munditourist, ses mensurations, son état de santé et un petit résumé en anglais de sa situation, qui revenait à dire que j'étais susceptible de faire une fille de Rossenhill. Le tout dactylographié et signé.

J'ai regardé tous les dossiers mais il n'y avait plus rien d'intéressant. J'ai tout rangé sauf le dossier de Perla que j'ai posé sur une chaise pour le photographe quand j'aurai terminé mon inspection.

J'ai fait une pause pour écouter. Même pas le chant d'un grillon. J'ai été jusqu'à la porte pour vérifier et je suis revenue au bureau.

J'avais très mal à la tête et quand j'ai ouvert un des tiroirs de côté et que j'en ai tiré des papiers, je me suis rendu compte que mes mains tremblaient.

J'ai choisi dans le tas de papiers une liste de noms de femmes écrite à la main et au crayon. À la fin de la liste, au stylo à bille, le nom de Paloma Martos, d'une écriture différente. À côté de chaque nom, il y avait des chiffres et quelques mots. Je me suis approchée de la fenêtre pour mieux lire. Apparemment, les chiffres représentaient la taille et l'âge de chacune. En plus, les noms étaient tous accompagnés d'une référence : *cham*, *pros*, ou *ross*, suivie d'un autre chiffre. Je n'ai pas pris le temps de réfléchir à la signification de ces mots et de ce chiffre mais j'ai posé la liste sur la chaise.

Dans une boîte, j'ai trouvé des photos que j'ai regardées. Au verso de chacune, un nom de femme et parfois un nom d'homme : Chato, Manolo, ou d'autres noms : Vie H. Acapulco, Roca Viva, Playa Dorada.

Roca Viva, c'était bien un hôtel de Cala Millor qui appartenait aux

Segura ?

Il y avait aussi une photo de moi. Quand l'avait-il prise ? Dans la salle de bains du dortoir, apparemment. À poil. Fumiers ! Au verso, mon nom, Vie H et ross, suivi d'un point d'interrogation. Ça voulait dire Rossenhill ?

J'ai entendu du bruit. Je suis restée sans bouger, tendant l'oreille. J'ai entendu les chiens tirer sur leurs chaînes, en bas. J'avais la tempe gauche qui battait douloureusement. Mais j'ai repris mon inspection.

Parmi les photos, j'ai trouvé celle de Quêta. Pas possible ! Je suis retournée à la fenêtre. Si, c'était bien elle. Qu'est-ce qu'elle faisait là ? Au verso, il n'y avait aucun nom de femme. Seulement les lettres GEM et MS entre parenthèses. J'étais bien trop nerveuse pour deviner le sens de ce MS. Bouleversée, j'ai choisi quelques photos et j'ai rangé les autres.

J'ai ouvert un autre tiroir. Il était plein de factures et de reçus en désordre. Il y en avait de Munditourist et d'agences que je ne connaissais pas. Dommage, mais je ne pouvais pas les emporter tous et il aurait été trop difficile de faire un tri astucieux... Mais puisque c'était dans un tel désordre, je pouvais sans risque en prendre quelques-uns. Personne ne s'en apercevrait... Alors que je m'apprêtais à les remettre dans le tiroir après en avoir pris quelques-uns au hasard, j'ai vu au fond un objet bizarre. Que j'ai pris. C'était un tampon en caoutchouc. Je l'ai appuyé en silence sur l'une des factures que je voulais emporter : c'était un tampon de la poste australienne. Machinalement, j'ai regardé au fond du tiroir. Il y avait un dossier.

Dans le dossier, des enveloppes et du papier blanc et des feuilles de papier à lettres, en blanc, signées au bas. Signées *Cristina Segura*.

La douleur me taraudait la tempe et gagnait insidieusement tout mon cerveau. Mais mes mains ne tremblaient plus. J'ai feuilleté un à un tous ces papiers et toutes ces enveloppes et j'ai trouvé une photo de Cristina, au bord d'une piscine, souriante, contente d'elle et heureuse de vivre.

La malheureuse.

Au dos de la photo, il y avait aussi les lettres M. S – Mathias Segura, évidemment.

Je suis tombée en arrêt, la photo entre les doigts. Non, ce n'était plus les chiens qui secouaient leurs chaînes. Maintenant, c'était la porte du bureau qui s'ouvrait toute grande, et la lumière du vestibule qui m'éblouissait pendant qu'un homme se précipitait vers la table. Moi, j'étais pétrifiée, la photo de Cristina entre les doigts.

Le premier coup reçu sur la pommette gauche fit de mon cerveau

un battant de cloche.

XVII

L'estafilade sur la joue m'avait rendu la mémoire. Et la conscience très claire de ma situation. Comment avais-je pu ne pas me rendre compte qu'ils approchaient ? Que voulaient dire ces questions qu'ils me posaient entre les coups ?

J'ai écouté ce qu'ils disaient. Les deux hommes qui m'avaient tabassée en se relayant disaient :

« ... et ces connards d'écologistes qui viennent fourrer leur nez, en plus !

— Qu'est-ce que les écologistes ont à voir avec Munditourist ?

— Maintenant, Mathias veut qu'on en envoie une en Australie pour faire peur aux autres, mais les gens de Londres ne veulent pas en entendre parler...

— C'est eux qui tiennent la poêle par le manche. Que Mathias aille se faire foutre.

— Il dit que si on ne réussit pas à faire taire cette racaille, on ne pourra pas faire l'urbanisation. Je me trouve pris entre deux feux, moi. Et maintenant, cette garce par-dessus le marché !

— Tu crois que c'est une écologiste, elle aussi ?

— Je n'en sais rien. À Munditourist elle a parlé de M^{me} Joil, ce qui veut dire qu'elle en sait trop. Allez, viens, on continue. Et cette fois, elle va parler, sinon... »

Qu'est-ce qui m'attendait ?

J'ai senti la chaleur de mon sang qui coulait. La tête me tournait comme une toupie.

J'allais de nouveau perdre la mémoire, la notion du temps, la conscience de mon identité, personnelle et intime. Si cela m'arrivait de nouveau, j'étais sûre cette fois de ne pas résister.

Ils m'ont tirée par les cheveux et obligée à ouvrir les yeux.

« Comment tu connais M^{me} Joil ? demandait Cabrer. Qu'est-ce que tu sais de l'Australie ? »

Cabrer me tenait la tête redressée, le rasoir contre la joue. Cabrer, le propriétaire présumé du Playa Dorada, le plus bel hôtel de la famille Segura, changeait le rasoir de place : rien qu'une petite pression et il me coupait la jugulaire.

« Pourquoi es-tu allée à Munditourist trouver le chargé des voyages en Australie ?

— Mundiquoi ? J'ai entendu le mot sortir de ma gorge sans que je l'aie voulu.

— Ne fais pas l'idiote ! Une piqûre sur le cou. On t'a reconnue ! »

Voilà pourquoi j'avais rêvé de sœur Magdalena. J'avais vu son double. En personne.

Mais son attention se porta sur un bruit de galopades et de cris fracassants. La porte s'est ouverte brutalement. Un groupe d'hommes est entré. Parmi eux, Quim et Miguel.

« ... et j'ai décidé de te suivre...

— Tu m'as suivie ?

— Oui, jusqu'à La Vie heureuse », me dit Miguel.

Et moi la grande spécialiste de la filature, je ne m'étais rendu compte de rien !

Le médecin venait d'entrer pour me faire part de son diagnostic. Je me sentais brisée à l'intérieur et déchiquetée à l'extérieur. D'après les radios, je n'avais que deux côtes cassées et un bras démis. Sans parler du foie et de la rate contusionnés qu'il fallait soigner et surveiller. Rien aux reins. Il fallait aussi regarder de près le sein droit, encore que le médecin pensait qu'il ne devrait pas y avoir de complications. Restait le problème de l'oreille : si les soins qu'on m'avait donnés étaient sans effet, il faudrait peut-être m'opérer plus tard. Vidal ne m'avait pas ratée. Mais maintenant, il allait le payer cher.

Quant au reste, la lèvre fendue, l'arcade sourcilière ouverte, les balafres sur la joue et sur le cou, les monstrueuses morsures que je m'étais moi-même infligées à la langue et à l'intérieur de la joue, les contusions un peu partout, tout cela passerait avec une cure de vitamines, des frictions à l'alcool camphré et du repos.

« Du repos ? Je n'ai pas le temps de me reposer !

— C'est votre problème, m'a dit le médecin en riant. Si vous ne le faites pas, vous ne tiendrez pas le coup. Il a marqué un temps d'arrêt. Je vous fais une piqûre pour vous aider à dormir ?

— Je ne veux pas dormir ! On m'a déjà trop fait dormir !

— Ça vous ferait du bien... Un temps d'arrêt et un moment d'hésitation. Il y avait longtemps que je n'avais pas vu une femme passée à tabac à ce point... et pourtant, on en voit beaucoup, ces temps-ci.

— Ces temps-ci ? Plus qu'avant ?

— Plus qu'avant, oui. Avant, les femmes ne disaient rien. Maintenant elles viennent d'elles-mêmes et portent plainte. Vous voulez porter plainte ?

— Il l'a déjà fait », ai-je dit en montrant Miguel.

Le médecin s'est figé.

« Je croyais que... Enfin, on en apprend tous les jours..., murmura-t-il.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? En posant la question, la réponse m'est venue. Vous croyez que c'est lui qui m'a flanqué cette dérouillée ?

— Eh bien... Il y a des hommes qui battent leur femme et qui ensuite l'accompagnent...

— C'est son mari qui l'a battue, a coupé Miguel avant que j'aie pu ouvrir la bouche. Je ne suis pas son mari. Et nous ne voulons pas porter plainte. »

Le médecin est sorti et j'ai demandé à Miguel de me raconter la fin de l'histoire.

« ... je voulais savoir où on t'emmenait, alors j'ai attendu devant l'agence. Quand vous êtes sortis, je vous ai suivis en taxi. Je ne me suis jamais senti aussi ridicule que quand j'ai dit au chauffeur : "Suivez cette voiture". On aurait dit du cinéma !

— Tu vas trop au cinéma, mon petit Miguel !

— Comme tu ne m'avais pas téléphoné...

— Mais je ne pouvais pas, imbécile ! Tous les téléphones avaient un cadenas et Paca gardait jalousement la clé.

— Bon, alors j'ai commencé à me faire du souci et j'ai appelé La Vie heureuse et...

— Tu as appelé La Vie heureuse ?

— Oui.

— Quel enfoiré ! Tu parles d'une façon de m'aider ! Je comprends maintenant pourquoi on me posait des questions sur mon mac ! Grâce à toi, j'ai pris la dérouillée de ma vie ! Merci les copains ! »

J'étais tellement furieuse que j'aurais voulu le gifler. Mais j'étais si fatiguée que j'ai fondu en larmes. Comment il pouvait être aussi bête, ce type ?

« Tu m'as bien dit que tu t'étais fait pincer pendant que tu fouillais dans le bureau ?

— Oui, mais cela ne m'aurait valu que quelques coups. Après, ils ont remis ça en me demandant qui était mon mac... Pourquoi tu n'as pas appelé tout de suite à Barcelone ?

— Je l'ai fait. Quand le type de La Vie heureuse m'a dit qu'il voulait me voir, qu'il m'a demandé de lui fixer un rendez-vous tout de suite, j'ai inventé une adresse à Son Gotleu et j'y suis allé. Je l'ai vu arriver avec deux autres mecs. L'adresse que j'avais donnée était celle d'une boutique, et je suis resté dehors à voir ce qui se passait. Ils ont fait un tel bordel que la police est venue. Mais les flics n'ont rien fait. Alors je me suis dit que tout cela était très compliqué et j'ai appelé Quim, qui est arrivé tout de suite. »

Mon cher Quim ! Égal à lui-même !

« ... et je lui ai dit tout ce que je savais... Dis-moi, ce Quim, il a un petit grain, non ?

— Oui. Continue.

— Quim m'a dit qu'il devait aller dans la maison où tu étais. Mais ils ne l'ont pas laissé entrer. Ils lui ont dit que c'était un club privé et qu'on ne laissait entrer que les membres du club et leurs invités. Alors on est allés porter plainte. Mais tu ne peux pas savoir les ennuis qu'ils nous ont faits ! Ils nous ont menés d'Hérode à Pilate, jusqu'à ce que l'inspecteur Vargas nous fasse enfermer dans le cachot du commissariat sans nous laisser téléphoner à qui que ce soit. Mais comme le directeur du journal savait qu'on était allés porter plainte, en ne nous voyant pas revenir, il est allé au commissariat avec un avocat. On n'était même pas consignés dans le registre des arrestations, mais l'avocat a insisté, puis menacé... Ils ont fini par nous relâcher. Quim a dit que si on ne pouvait pas entrer normalement dans le bordel, on y entrerait de force. Et, tu as vu ? on y est entrés de force. Pourquoi tu pleures ?

— Tu t'exprimes aussi mal par écrit ? lui ai-je demandé en reniflant.

— Quim a dit qu'un jour tu y laisserais ta peau – il avait éludé ma question – et que tu n'aurais jamais dû aller dans cette villa du Terreno.

— Ah ! oui ? J'aimerais bien savoir ce qu'il aurait fait, lui, dans un cas comme cela ! D'ailleurs où est-il, en ce moment ? Ne me dis pas que ce crétin est rentré à Barcelone ! Oh ! Mon Dieu !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tous les papiers qui étaient dans la villa... Ces documents étaient une mine ! Mon Dieu !

— Tu l'as déjà dit avant de t'évanouir, juste au moment où on entrait pour te sauver de là. »

C'était vrai. Je devais reconnaître qu'ils m'avaient sauvée. Mais j'avais maintenant autre chose en tête.

Je l'ai dit ? Et alors ?

« Quim a tout pris...

— Et l'appareil-photo ? Et le magnétophone ? Ils étaient cachés dans mes chaussures...

— Oui. L'infirmière les a trouvés en te déshabillant... Ça ne te faisait pas mal aux pieds ? »

Les pieds étaient bien la seule chose qui ne me faisait pas mal !

« Et où est Quim, maintenant ?

— Chez moi, à ranger tout ça...

— Lui ? Qu'est-ce qu'il a à y voir ? Je veux qu'on m'apporte tout ça ici. Et tout de suite !

— Lonia, il faut que tu te reposes...

— Je t'ai dit que je voulais avoir tout ça ici !

— Eh bien ! Appelle-le toi-même !

— Ah... dis-moi c'était qui les gens avec qui vous êtes venus ?

— Les gens du GEM. Au fait, Quêta m'a donné ça pour toi. »

C'était une enveloppe. À l'intérieur, une photocopie du pouvoir. Brave fille, cette Quêta.

« La pauvre (en entendant Miguel dire cela, mon sang n'a fait qu'un tour). Elle s'est faite agresser l'autre jour... Et comme elle n'avait pas d'argent sur elle, ils lui ont filé une rouste... Pas autant qu'à toi, évidemment...

— Ils n'en voulaient pas à son argent. Ils voulaient lui faire peur.

— Pourquoi tu dis ça ? Comment tu le sais ?

— Et maintenant, où elle est ?

— Chez elle.

— Et les salauds de la villa ?

— On les y a laissés, comme des cons.

— Et les filles ? Vous les avez laissées là-bas aussi ?

— Nom de Dieu, Lonia ! On ne pouvait pas s'occuper de la terre entière ! »

Pauvres filles.

« Écoute, il faut que Quêta se planque ! Qu'elle ne reste surtout pas chez elle... Mais qu'elle n'aille surtout pas chez un membre du GEM... Ne pose pas de questions, Miguel. Cachez-la bien. Va-t-en, je suis très fatiguée.

— Tu n'as pas dit que tu voulais les papiers ?

— Non. Pas maintenant... Je les regarderai demain... Maintenant je veux dormir... Prends le rouleau de pellicule et fais-le développer...

— Au fait, ta tante Antonia est venue au journal me faire un scandale. Elle croyait que je t'avais séquestrée... »

Après le départ de Miguel, j'ai enlevé cette espèce de camisole de force qu'on m'avait enfilée et j'ai remis les vêtements tachés de sueur et fripés que j'avais portés tous les jours que j'avais passés à la villa. Combien de jours ? Je me suis regardée dans la glace. Quelle horreur ? Est-ce que j'arriverais à retrouver un jour mon aspect physique d'avant ? Je me suis coiffée en ramenant mes cheveux vers l'avant pour me cacher une partie de la figure, mais l'effet était toujours aussi lamentable. Patience !

J'ai regardé par la fenêtre. Le jour s'était levé. Je n'avais plus de temps à perdre. J'ai écrit un petit mot : « Quim et Miguel, ne bougez pas, ne faites rien. Attendez que je revienne. » J'ai mis le magnétophone dans ma poche et je suis sortie de la clinique, à pas lents et en boitillant à cause de mes côtes cassées.

Le chauffeur de taxi a dû m'aider à monter en voiture.

Paloma était à sa place, derrière le comptoir du bar du Playa Dorada. Il me semblait bien que, au cours de mon interrogatoire, ils n'avaient pas parlé de mon passage à l'hôtel, ni de ma rencontre avec les serveuses. Apparemment, pas de panique, on n'avait pas fait le rapprochement entre la journaliste allemande et moi.

« Salut ! Tu viens faire des photos ? »

Il ne manquait plus que cela !

« Non. Pas aujourd'hui. Écoute-moi.

— Oh ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Elle avait l'air effrayé.

« J'ai eu un accident. Écoute, lui ai-je dit comme en confidence sur un ton complice, le client de la suite... oui, don Mathias... il m'a donné rendez-vous aujourd'hui dans sa chambre, mais il ne veut pas que ça se sache... C'est quel numéro la suite ?

— 413. Mais il n'est pas là. Il y a – elle a regardé sa montre – deux heures, je lui ai servi un whisky et il m'a demandé de prévenir la

cuisinière qu'il ne mangerait pas ici aujourd'hui...

— C'est bizarre, je mentais avec aplomb. Il m'a dit qu'on mangeait tous les deux dans sa chambre.

— Il mange toujours dans sa chambre, mais aujourd'hui...

— Qu'est-ce que je fais moi ? Un instant avec l'air décontenancé et puis avec assurance. Bon, eh bien, je vais l'attendre tout de même. Mais je n'ai pas la clé pour entrer.

— Je peux prévenir la femme de chambre de l'étage. Elle a un passe.

— D'accord. Mais surtout qu'elle soit discrète.

— Ne t'inquiète pas... Il faudra lui donner quelque chose – j'ai sorti mon porte-monnaie. Non ! Pas à moi, a-t-elle dit avec dignité. Monte. Je la préviens d'ici.

— Merci, ma grande ! Dès que tu le vois monter, tu me préviens. Mais tu ne lui dis pas que je suis là, en essayant de prendre l'air mutin, je veux lui faire une surprise... »

J'ai pris le corridor sans regarder personne comme si je vivais dans l'hôtel depuis un mois. J'ai pris l'ascenseur et je suis montée au quatrième. Devant la porte du 413, il y avait une fille. Je me suis arrêtée à sa hauteur sans dire un mot et elle, sans rien dire non plus, m'a ouvert la porte. Un frisson m'a parcouru la colonne vertébrale. C'est ce qui m'a poussée à lui glisser un billet de mille dans la main. Elle m'a regardée, bouche bée. Un pourboire aussi généreux était sûrement une erreur, elle se souviendrait trop bien de moi. Mais c'était trop tard.

Ce n'était pas à proprement parler une suite, mais deux chambres communicantes. Un living-room et une chambre à deux lits. Dans le living, un secrétaire contre l'une des parois.

J'ai entrepris d'ouvrir tous les tiroirs, grands et petits. Tous vides. Ou bien le meuble était purement décoratif ou bien il avait été vidé de ses objets compromettants. Si on ne m'avait pas transportée à la clinique, Mathias n'aurait pas eu le temps de les faire disparaître.

J'ai refermé les tiroirs et je suis passée dans la chambre. Sous l'un des lits, j'ai trouvé une valise à moitié pleine de linge en désordre. J'ai entrepris la fouille de l'armoire encastrée. Sur l'étagère supérieure, des valises – vides – et une mallette. Une mallette fermée, que j'ai ouverte sans clé, mais en arrachant la serrure. J'étais plus nerveuse que je ne l'aurais cru.

Là aussi, il y avait une mine. Dans l'une des poches, la lettre que Cristina avait laissée sur le *Manyac*. Je ne l'ai pas lue, je n'ai fait que

la déplier. Don Mathias était vraiment débile de l'avoir gardée. Il aurait dû la brûler.

Dans une autre poche, quelques feuilles de papier pelure : des copies de lettres que doña Carmen avait reçues, prétendument de Cristina.

Dans une troisième, trois enveloppes au nom de Carmen Llofriú de Segura, avec timbres et tampons d'Australie. Et à l'intérieur de chaque enveloppe, une lettre comme celle que j'avais volée à doña Carmen, mais avec une date encore à venir, comme celle des tampons... C'était les prochaines lettres que doña Carmen devait recevoir et qu'elle ne recevrait jamais.

Une débauche de lettres et de signatures, réparties entre la villa et l'hôtel. Je ne comprenais pas pourquoi il y avait des papiers ici et là-bas, ni quel pouvait être le processus de fabrication des lettres, mais je n'avais pas le temps d'y réfléchir, et de plus j'avais le sentiment que c'était une manière idiote de se compliquer la vie.

J'ai pris un brouillon et des copies de quelques lettres déjà envoyées. Mon bon ange voulait m'empêcher de prendre aussi une des lettres préparées à l'avance mais, tout bien pesé, Segura n'allait pas perdre de temps à vérifier que rien ne manquait dans la mallette, il allait la prendre et faire tout disparaître en bloc... Je n'ai donc pas écouté mon bon ange et j'ai pris aussi quelques-unes des lettres apocryphes prêtes à être expédiées et j'ai cherché les brouillons correspondants. Pourquoi diable ce crétin les avait-il gardés ?

Cela fait, j'ai continué ma prospection. Et, dans une boîte à chemises en carton, j'ai trouvé des plans de bungalows, des photos de Cala Mura et une feuille couverte de chiffres... Et aussi une enveloppe de Munditourist contenant une lettre lui adressant photocopie d'un courrier émanant de leur siège de Londres, courrier de Gordon Ltd qui, en termes assez durs, exigeait de don Mathias Segura qu'il tienne sa promesse et remplisse son contrat. On ne précisait pas de quoi il s'agissait, mais j'avais compris.

Je n'ai pas eu le temps d'en voir davantage, le téléphone a sonné.

« Lonía ? » C'était Paloma. « Le monsieur que tu attends vient d'arriver.

— Il monte à pied ou il prend l'ascenseur ?

— Quoi ? La question l'avait prise par surprise. Je ne sais pas... Je l'ai vu entrer mais d'ici je ne vois ni l'escalier ni l'ascenseur... Peut-être qu'il est passé au bureau...

— Tant pis... Merci, Paloma... »

J'ai essayé de refermer la mallette de telle façon qu'en y mettant la clé, il ait l'impression que c'était un papier qui en avait empêché la fermeture et j'ai remis la mallette et le carton à chemises là où je les avais pris.

J'ai mis dans ma poche les papiers volés mais, au moment où j'allais sortir, quelqu'un mettait la clé dans la serrure.

Je ne m'étais jamais trouvée dans une situation aussi ridicule. Où pouvais-je me cacher ? Sur la terrasse, dans le placard ou dans la salle de bains, évidemment. Mais que ce soit au cinéma ou dans les romans, une telle situation n'est jamais crédible, surtout si la personne qui se cache a la chance de ne pas être découverte. Parce que la première idée qui vient à l'esprit de quelqu'un qui revient à sa chambre d'hôtel c'est d'aller faire pipi ou de changer de tenue ou les deux. L'idée d'aller sur la terrasse est moins fréquente mais reste possible et probable, surtout en été quand l'air conditionné n'est pas branché. Alors, sans avoir besoin de réfléchir une seconde, je me suis glissée sous celui des lits qui ne cachait pas de valises. Mes deux côtes cassées et mon corps endolori se sont méchamment rappelés à mon souvenir.

Je n'ai pas essayé de soulever le couvre-lit pour voir qui était entré et ce qu'il faisait. J'ai essayé d'écouter. Ça oui. Mais mon cœur battait si scandaleusement fort que j'ai eu peur qu'on l'entende dans tout l'hôtel. Et je ressentais de plus en plus douloureusement mon délabrement physique. Jusque-là, absorbée par ce que je faisais, j'avais réussi à oublier mon corps. Maintenant, mon oreille droite sifflait comme un train lancé sur ses rails, mon bras défait était tout raide et je ne pouvais plus le bouger et mes viscères pleuraient de tous les mauvais traitements subis.

J'ai deviné qu'une seule personne était entrée et j'ai cru l'entendre ouvrir des tiroirs qui devaient être ceux du secrétaire. Ensuite je l'ai entendu marcher dans la chambre. Une porte s'est ouverte. Et puis un bruit de chasse d'eau. Enfin, des pas dans la chambre et la porte du placard qui s'ouvrait.

J'ai senti un poids sur le lit, et puis j'ai entendu des pas qui allaient du placard au lit. J'ai deviné qu'il remplissait l'autre valise. Ensuite, quelque chose est tombé par terre et il a juré. Par-dessous les plis du couvre-lit j'ai vu la mallette ouverte et son contenu répandu sur le sol. Des mains ramassaient les papiers, les entassaient en désordre dans la mallette qu'on refermait et qu'on devait mettre dans la valise posée sur le lit.

Le temps s'éternisait. J'avais mal. J'avais peur. J'étais couverte d'une vilaine sueur et en plus, on ne pouvait pas dire que la copine de mon amie andalouse était une merveille d'ordre et de propreté !

J'avais la bouche pleine de ces moutons qui s'accumulent sous les lits sans qu'on sache d'où ils viennent.

Les deux valises étaient posées par terre mais l'homme ne parlait pas. Et maintenant, il va s'asseoir sur le lit et m'écraser, pensai-je. Mais non. Il s'est assis dans un fauteuil à côté du lit et a changé de chaussures. Lui aussi, il transpirait : je fus submergée d'une vague puante venant de ses pieds qui m'a donné envie de vomir. Ce porc !

Pour finir, les deux valises et les souliers propres se sont mis en marche, la porte s'est ouverte puis s'est refermée et le silence est retombé.

Pendant un long moment je n'ai pas pu bouger. Parce que j'étais sans force, ou parce que je voulais être sûre que tout danger était écarté.

Quand je suis sortie de ma cachette, il a fallu que j'époussette mes vêtements et mes cheveux.

Le placard était ouvert. Devant le fauteuil il y avait des souliers et des chaussettes abandonnées, et sur le lit, une veste. Dans le placard il n'y avait plus ni vêtements, ni carton à chemises, ni mallette. Dans le salon, des étagères dissimulées derrière un tableau – Lonia, imbécile, qui ne l'avait pas deviné – étaient vides, elles aussi.

Je suis allée à la salle de bains, pour me soulager longuement. Puis je me suis baignée le visage à l'eau fraîche, j'ai essayé de me coiffer avec mes doigts et, pas très satisfaite de l'effet produit, je suis sortie de la chambre. Au même moment, un ascenseur s'arrêtait. Je me suis glissée vers l'escalier et je suis descendue lentement. Je suis allée jusqu'à la piscine pour me mêler aux touristes et filer le plus vite possible en passant par la porte du jardin qui ouvrait sur la plage.

Le graphologue a froncé le nez. Il préférait travailler sur des documents originaux. C'était plus sûr.

« ... on dirait... oui on dirait que les deux signatures ne sont pas de la même main.

— Moi je ne le dirais pas, je le dis.

— Alors pourquoi vous venez me consulter ?

— Parce que j'ai besoin de l'avis d'un expert. Et pas seulement de son avis mais de ses conclusions. Ou appelez ça comme vous voulez. Mais un truc légal.

— Je ne peux pas si je ne peux pas comparer deux originaux. »

Je lui avais donné à comparer la photocopie du pouvoir et la lettre

que Cristina m'avait laissée sur le *Manyac*.

« Actuellement, comme original, je n'ai que cette lettre. Du document, je n'ai qu'une photocopie... Et vous dites que vous n'êtes pas tout à fait sûr ?

— En fait... je suis à peu près certain. Mais je ne peux pas donner légalement de conclusion... C'est-à-dire que même si je vous les donnais, cela n'aurait aucune valeur, elles ne vous serviraient à rien car vous ne pourriez pas les utiliser légalement...

— Dans un premier temps, je me contenterai de votre opinion... privée. »

Son opinion était qu'il n'y avait aucun doute : la signature du document ne provenait pas de la main qui avait signé la lettre. Et même, la lettre avait été écrite et signée par une femme et le document avait été signé d'une main d'homme.

Je lui ai alors fait comparer la signature du document avec celle de la lettre apocryphe et anticipée que je venais de voler dans la suite de Mathias Segura.

« Oui, c'est presque certain. Elles proviennent de la même main, me dit le graphologue, mais, je l'ai déjà dit, c'est une photocopie. Une étude sérieuse demanderait un peu plus de temps. La graphologie n'est pas un jeu, c'est une science... Vous ne vous sentez pas bien ? Vous avez mauvaise mine... »

Évidemment que j'avais mauvaise mine. J'étais sur le point de m'évanouir. Les côtes m'appuyaient sur la rate et me faisaient voir trente-six chandelles. Je me suis assise.

« Ça va mieux... Je ne supporte pas la chaleur, ai-je dit. Continuez, je vous prie.

— Je vous ai déjà dit que je ne pouvais rien faire avec une photocopie. »

Quelle tête de mule !

— Bon d'accord. Je vous donnerai l'original dès que je pourrai. Je me contenterai aujourd'hui de votre opinion personnelle. »

Son opinion coïncidait avec mes soupçons. C'est la même main qui avait imité la signature de Cristina sur les lettres et sur le pouvoir.

Pour faire le tour de la question, je lui ai fait comparer le brouillon que je venais de voler à l'hôtel avec les deux signatures falsifiées de Cristina.

Le graphologue a examiné le brouillon dans tous les sens, il a scruté les lettres et m'a dit :

« Ça c'est un peu plus laborieux. Il faudrait que vous repassiez demain ou après-demain.

— Non, je dois le savoir aujourd'hui même. Je paierai ce qu'il faudra.

— Le temps ne s'achète pas.

— Je sais bien. Mais il est impératif que vous les examiniez tout de suite. Je vous en prie.

— D'accord. Mais j'en ai pour un moment.

— J'attendrai. »

Le temps, qui s'éternisait, se peuplait de fantasmes... Je savais que si je restais longtemps assise, je ne pourrais plus me lever. J'ai voulu me distraire en examinant les lieux, mais j'ai commencé à voir des étoiles. J'ai feuilleté des livres et des revues sans réussir à y fixer mon attention. J'étais rongée d'anxiété. Quim et Miguel devaient être revenus à la clinique et, malgré la petite note que je leur avais laissée, allez savoir ce qu'ils décideraient de faire... Et encore si une infirmière n'avait pas eu l'idée de signaler ma disparition, si ma tante Antonia n'avait pas décidé de me rendre visite et si, ne me trouvant pas, elle ne s'était pas mise à faire un scandale du feu de Dieu.

Je me suis assise et je me suis demandée ce que Mathias Segura pouvait bien être en train de faire. Peut-être que au moment même où je m'échinai à faire travailler un graphologue, il s'envolait pour l'autre bout du monde... Noyée dans ces brumeuses réflexions, je me suis assoupie.

Enfin le graphologue m'a appelée.

« Oui. Effectivement, cette signature vient de la même main que ce texte. Regardez ce trait...

— Pardonnez-moi, je n'entends rien à la graphologie... et je n'ai pas le temps. Qu'est-ce que je vous dois ?

— Repassez plus tard et nous en parlerons. Revenez avec Miguel, il y a des années que je ne l'ai pas vu. »

Je suis sortie contente. Mais le temps filait et il fallait encore que je passe chez ma tante Antonia prendre la lettre que Cristina m'avait laissée dans le bordel de Melbourne. Elle m'était indispensable pour la dernière démarche que j'avais à faire.

Mon corps et ma tête me disaient depuis un bon moment que ça allait bien comme ça. Mais au point où j'en étais...

XVIII

« Doña Carmen Llofriú ?

— Un instant. De la part de qui ? demanda la bonne. Ah ! Oui ! C'est vous l'amie de Cristina... Vous ne vous sentez pas bien ? Entrez... »

Doña Carmen m'a reçue à bras ouverts.

« Oh ! Ma pauvre ! Qu'est-ce qui vous est arrivé ? Vous vous êtes fait agresser ? Asseyez-vous vite... »

— Je vous apporte une lettre de Cristina, ai-je dit sans m'asseoir.

— Grand Dieu ! De Cristina ! Une lettre, vous dites ? Je ne comprends pas pourquoi elle vous l'a adressée si elle est pour moi...

— Elle ne doit pas ressembler aux autres. »

La veuve Segura m'a regardée sans comprendre.

« Asseyez-vous, je vous en prie. Vous avez très mauvaise mine. Je vais vous faire apporter une boisson chaude... »

Une boisson chaude par ce temps !

« Non, merci doña Carmen. Je n'ai vraiment pas le temps.

— Seulement quelques minutes. Elle a agité une clochette et la bonne est apparue. Dites à don Mathias que je l'attends. »

Celle-là, je ne m'y attendais pas !

« C'est mon beau-frère... Lui aussi il aime beaucoup Cristina. Il sera heureux de rencontrer une de ses amies. »

Tu parles !

Et Mathias Segura est entré.

« C'est une amie de pension de Cristina, s'empressa de dire doña Carmen pour me présenter. Elle arrive d'Australie et...

— Qu'est-ce que tu dis ? »

Don Mathias était un homme robuste, son visage respirait la santé de quelqu'un qui sait profiter des joies de l'existence. La cinquantaine bien portée, contente d'elle jusqu'à la vanité. Mais la phrase prononcée par sa belle-sœur l'avait fait virer au gris. Je me suis rendu compte que c'était l'homme que j'avais vu en conversation avec Leopoldo Cabrer le jour où je l'avais suivi. Et il avait aux pieds les

mêmes chaussures que j'avais vu marcher, peu de temps auparavant, dans l'hôtel Playa Dorada.

Il m'a regardée comme s'il avait vu un fantôme, sans parvenir à y croire. Puis, en une fraction de seconde, une idée de génie lui a rendu ses bonnes couleurs.

« Une amie de Cristina ? Vous devez être un professeur parce que vous êtes sensiblement plus âgée que Cristina, non ? me dit-il avec un demi-sourire complice.

— Non, je suis une de ses amies. Pas une amie de pension, c'est vrai, ai-je répondu.

— Vous ne m'avez toujours pas donné sa lettre, m'a dit doña Carmen.

— Sa lettre ? sursauta don Mathias.

— Oui. Quelle coïncidence, non ? Tu viens de m'en apporter une et elle, elle m'en apporte une autre... »

Don Mathias avait de nouveau viré au gris. En plus, il avait maintenant les yeux exorbités et on aurait dit que son col de chemise l'étranglait.

« Voyons voir cette lettre », dit-il en tendant la main vers moi.

J'ai sorti la lettre de ma poche et je l'ai donnée à doña Carmen.

« C'est drôle... elle est au nom de Bernat... Oh ! Mais c'est une longue lettre », s'exclama-t-elle joyeusement.

Doña Carmen s'était assise pour lire.

« Elle a une écriture si peu lisible, cette enfant ! J'aime mieux quand elle écrit à la machine. »

La reine des gourdes, cette bonne femme !

« Mais... mais... elle est de quand cette lettre ! Sainte Marie, mère de Dieu ! Qu'est-ce qu'elle me dit là ? »

Doña Carmen regardait don Mathias et me regardait : elle était stupéfaite. Don Mathias Segura s'est approché d'elle et lui a arraché la lettre des mains. Il l'a parcourue.

« D'où sortez-vous cette lettre ? Qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit. J'ai dit cela tranquillement en le regardant le plus insolemment possible. C'est une lettre de Cristina. C'est elle, personnellement qui me l'a remise. Et ce n'était pas la première. Elle m'en avait déjà donné une quelques mois plus tôt, que j'avais postée moi-même, et, en me dirigeant vers doña Carmen, mais cette lettre vous ne l'avez pas reçue. Je mettrais ma main au feu que vous n'avez

reçu aucune des lettres que Cristina a vraiment écrites. À vous et à son père. Des lettres qui devaient raconter plus ou moins la même chose que celle que vous venez de lire, ou que celle-ci que vous n'avez jamais lue. »

Et j'ai donné à doña Carmen la lettre que je venais de voler dans la chambre de Segura, celle que Cristina m'avait laissée à bord du *Manyac*.

Don Mathias est sorti du salon comme un fou et il est revenu quelques instants après, avec la mallette. Il l'a ouverte et s'est mis à la fouiller, les mains tremblantes.

« D'où avez-vous sorti cette lettre ? m'a-t-il demandé.

— De la mallette que vous avez dans les mains, don Mathias. »

Doña Carmen a lu la lettre et a regardé son beau-frère.

« Tu avais cette lettre ? Pourquoi tu ne me l'as pas donnée ?

— Tu devrais le savoir, a-t-il craché sans aménité.

— Votre beau-frère ne vous a pas donné cette lettre parce qu'il en mettait d'autres à la poste pour vous. Comme celle que vous avez reçue aujourd'hui. Comme celle-là. »

Et je lui ai tendu la lettre apocryphe, prétendument timbrée de Melbourne. Je lui ai bien fait remarquer la date. L'enveloppe était antidatée de deux mois.

« Mathias, je n'y comprends rien, pleurnicha la veuve Segura.

— Je vais vous expliquer, doña Car...

— Vous n'expliquerez rien du tout ! »

Don Mathias n'avait plus le teint hâlé qu'il arborait en entrant dans la pièce. Il n'était pas non plus gris comme tout à l'heure. Il était rouge comme une tomate et me visait avec un revolver.

« Mathias ! D'où sors-tu cela ? Et se tournant vers moi : Je veux savoir ce que cela signifie. »

La métamorphose de doña Carmen était saisissante. Même pour moi. Elle n'avait plus rien de la dame de bonne famille tenant son rôle de veuve. C'était désormais une femme placée devant une énigme dont elle suspectait la solution.

« Don Mathias vous expliquera tout cela mieux que moi. C'est lui qui a fait les démarches pour trouver une pension de jeunes filles en Australie pour que Cristina y aille faire ses études. En fait, ce n'était pas une pension et il le savait parfaitement. Et vous aussi peut-être, doña Carmen... »

Non. Elle ne savait pas. Je lui ai expliqué quel genre de pension était la résidence Rutherford. Je lui ai dit comment j'avais fait la connaissance de Cristina dans l'avion et comment je l'avais retrouvée sur le *Manyac*.

« Mais c'est impossible ! Mathias... toi... C'est impossible ! C'est ma fille ! C'est ta nièce ! Tu m'avais dit que c'était une pension pour jeunes filles de bonne famille ! »

Don Mathias a posé le revolver sur la petite table et s'est assis sur le divan à côté de *doña Carmen*.

« *Carmen*, je te le jure, je n'en savais rien... Tu étais d'accord pour que *Cristina* s'éloigne pendant un temps. J'ai entendu parler de cette pension, mais je te jure que...

— C'est certainement *don Leopoldo Cabrer* qui vous a recommandé cette pension, hein ? ai-je coupé. Ou *Vidal*, peut-être, celui de *La Vie heureuse* ? Ou quelqu'un de *Munditourist*... »

Mathias me regardait avec stupeur et effroi. Je crois bien n'avoir jamais vu auparavant quelqu'un avec cet air d'animal pris au piège.

« D'où sortez-vous cela ? Qui êtes-vous ? Qui vous envoie ? a-t-il balbutié.

— *Cristina*.

— Quand l'avez-vous vue ? Quand vous a-t-elle remis cette lettre ?

— Je suis arrivée aujourd'hui. Je mentais avec aplomb. Elle me l'a donnée le jour de mon départ. Avec le décalage horaire, vous pouvez calculer.

— C'est impossible. Impossible.

— Et pourquoi c'est impossible ? ai-je dit.

— Vous mentez. C'est impossible, insista *Mathias Segura*.

— Pourquoi c'est impossible ? À mon tour d'insister. Bien sûr que je mens. Mais comment le savez-vous ? Pourquoi c'est impossible ?

— De quoi parlez-vous ? protesta *doña Carmen*. *Mathias*, j'exige de savoir la vérité... toute la vérité... et tout de suite. »

Mathias Segura a éclaté : il a regardé fixement *doña Carmen* et s'est mis à crier :

« Tu veux tout savoir ? Tu ne le sais pas déjà, peut-être ? Qu'est-ce qui se serait passé si *Cristina* était restée ? Qu'est-ce qui se serait passé, hein ? Elle aurait tout dit à son père, et qu'est-ce qu'il aurait fait *Bernat* ?

— Tais-toi ! Tais-toi !

— Non je ne me tairai pas ! Tu disais que tu voulais savoir toute la vérité ! Oui, je savais que la résidence Rutherford n'était pas une pension de jeunes filles. Je ne te l'ai pas dit pour t'épargner une crise de conscience. Parce que je suis sûr que même si tu l'avais su, tu n'aurais rien fait pour l'empêcher de partir. Tu avais autant envie que moi de te débarrasser d'elle. Tu sais parfaitement que tôt ou tard elle aurait tout dit à Bernat.

— C'est-à-dire que comme Cristina avait découvert que vous couchiez ensemble, vous l'avez expédiée en Australie », ai-je insisté.

J'étais aux anges. Ces histoires de passions déchaînées me ravissent. Doña Carmen et don Mathias se sont tus et m'ont regardée, stupéfaits.

« C'est Cristina qui vous a dit cela ? m'a demandé doña Carmen, sidérée.

— Non. J'ai éclaté de rire. C'est vous qui venez de me le dire.

— Sainte Marie, mère de Dieu !

— Et pour qu'elle ne revienne pas vous déranger ni mettre son nez dans l'urbanisation de Cala Mura, vous l'avez envoyée à Rossenhill, ai-je poursuivi.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Rossenhill ? a demandé don Mathias, à peine remis de sa surprise. La pension s'appelle Rutherford.

— Rossenhill est un billet d'aller simple qu'on donne aux filles que personne ne réclame.

— Grand Dieu ! Ma pauvre Cristina...

— Ça suffit avec tes simagrées ! Cristina ! Vous ne pouviez pas vous supporter toutes les deux, cracha don Mathias.

— Mais c'est ma fille !

— Et Bernat était ton mari, et ça ne t'a pas empêchée...

— Tais-toi !

— Ça ne t'a pas empêchée de le faire disparaître de la circulation ! »

Merde alors ! Celle-là, je ne m'y attendais pas !

La bonne était à côté de la porte du salon. Elle écoutait bouche bée, les yeux écarquillés. Je me suis dit qu'elle me servirait de témoin. Mais la bataille verbale continuait.

« Et les lettres que je recevais ? demandait doña Carmen, accablée.

— Tu peux deviner, non ! C'est moi qui les écrivais, ces lettres !

— Et c'était un processus bien fastidieux, ai-je expliqué à doña Carmen. Don Mathias faisait quelques brouillons et imitait la signature de Cristina sur quelques feuilles blanches. Dans un bordel du Terreno, quelqu'un tapait à la machine, sur les feuilles blanches signées, les textes des brouillons, et faisait une copie carbone. Ensuite on mettait les timbres d'Australie et on les tamponnait. On rendait à don Mathias ses brouillons, les copies des lettres tapées à la machine et les lettres dans les enveloppes tamponnées prêtes pour la distribution. Don Mathias les mettait dans votre boîte aux lettres, ici, et vous les receviez comme si elles venaient d'arriver d'Australie.

— Comment vous avez fabriqué tout ce roman policier ? » Don Mathias se moquait, feignant de prendre tout cela à la blague.

J'ai failli lui répondre par une boutade, mais je me suis tue. En réalité, cela n'avait pas été simple du tout, il avait fallu que je tricote des neurones pour comprendre tout cela.

« Et tout ça pour Na Morgana ? a demandé doña Carmen.

— Na Morgana ! Elle m'a déjà filé entre les doigts, Na Morgana ! J'ai fait tout cela pour toi ! Je ne voulais pas que tu t'inquiètes. Tu m'en avais déjà suffisamment fait voir avec la mort de Bernat... Tu as été sur le point de tout dire, tu ne te souviens pas ?

— C'est maintenant que je vais tout dire. Tout. Si tu ne me ramènes pas Cristina ! Ma pauvre petite fille !

— Tu ne vas rien dire du tout ! Tu serais la première à écoper. »

Il avait dit cela d'un ton furieux. Puis, en se radoucissant.

« Tu avais trouvé ça génial, le départ de Cristina. Et moi j'ai trouvé des amis qui m'ont rendu ce service et qui l'ont emmenée. Ce genre de service coûte cher, tu sais ?... Et il ne s'agit pas que de Na Morgana... les hôtels aussi... Parce que, quand cette lettre est arrivée... encore une chance que je l'ai interceptée avant qu'elle n'arrive dans les mains de Bernat... Maintenant, il n'y a qu'en urbanisant Na Morgana qu'on peut sauver Roca Viva, parce que les autres, on les a déjà perdus. »

C'est-à-dire que si je n'avais pas posté la lettre, Cristina ne serait vraisemblablement pas devenue Rossenhill ! Et elle serait encore en vie ! Merde alors !

« Et les papiers que tu es allé lui faire signer en Australie ? C'était un mensonge, ça aussi ? a demandé doña Carmen.

— Évidemment ! Cristina n'aurait signé pour rien au monde et tu le savais bien. Et cela ne t'a pas vraiment coûté de croire qu'elle l'avait fait...

— Parce que dans ses lettres, tu m'avais fait croire qu'elle avait

changé. J'avais aussi cru l'excuse qu'elle m'avait donnée pour ne pas venir à l'enterrement de Bernat...

— Tu y as cru parce que ça t'arrangeait, malgré ce que tu sembles vouloir insinuer maintenant. C'est un peu gros. »

Ils avaient l'air de m'avoir oubliée. Ils m'ont regardée, l'air paniqué. L'heure de l'explosion finale était arrivée.

« Ne vous faites pas de souci, doña Carmen. Votre beau-frère a pensé à tout. Avec cette procuration, Cala Mura pourra être urbanisée et Gordon Ltd va cesser de harceler votre amant. Vous vous êtes assurés un avenir riche et tranquille... Pour un temps.

— Qu'est-ce qu'elle veut dire ? demanda doña Carmen l'air agacé. L'avenir ne m'intéresse plus. » Elle se tourna vers don Mathias. « Je veux que tu fasses revenir Cristina. Je lui ferai signer un document valable. Tu m'entends, Mathias ? Si tu ne la fais pas revenir, j'irai tout avouer. Ma pauvre petite fille !

— C'est trop tard, doña Carmen. Cristina ne peut plus revenir.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Pourquoi elle ne pourrait plus revenir ?

— Carmen, ne fais pas l'idiote ! cria don Mathias.

— Pourquoi elle ne peut pas rentrer ? Elle s'était mise à crier et s'était levée comme poussée par ses propres hurlements.

— Parce qu'elle est morte, dis-je. Don Mathias vient de vous l'expliquer. C'est vrai que vous avez l'air d'une idiote, doña Carmen. Je vais vous expliquer. Bien sûr que Cristina vous écrivait, mais ses lettres n'arrivaient même pas au bureau de poste de Melbourne. Et si elles y arrivaient, il y avait quelqu'un qui les interceptait. Ils sont très bien organisés là-bas. À moins que vous n'ayez un ami au bureau de poste de Palma... De toute façon, Cristina a trouvé un jour une autre combine pour envoyer ses lettres autrement et cela pouvait devenir dangereux... Alors don Mathias a demandé à ses amis que, coûte que coûte, vous ne risquiez plus de recevoir de courrier de votre fille. Et une telle faveur coûte très cher, très cher. À vrai dire, les gens de chez Gordon Ltd vous tiennent par les couilles, don Mathias !

— Tu l'as fait assassiner ! Tu n'es qu'un monstre ! Un criminel ! Et doña Carmen répétait les mêmes mots, comme une litanie, en criant de plus en plus fort.

— Comment avez-vous fait ? Vous aviez confié cela à Leopoldo Cabrer ou vous aviez téléphoné directement à M^{me} Joil ? ai-je demandé à Segura.

— Qui c'est cette M^{me} Joil ? voulut savoir doña Carmen.

— C'est elle qui décide, d'après les informations qu'elle a et les instructions qu'elle reçoit, si les filles qui viennent de Majorque doivent être femmes de chambre, prostituées ou tout simplement esclaves, c'est-à-dire Rossenhill... J'ai fait une pause. Je venais de m'apercevoir que j'avais trouvé la signification des lettres qui étaient en face des noms de la liste que j'avais trouvée dans la villa du Terreno : *cham, pros, ross*. Et Rossenhill, j'ai continué, pouvait vouloir dire n'importe quoi. Même la mort.

— Je n'ai rien fait Carmen. Je te le jure. J'ai seulement demandé qu'on la surveille... Je n'aurais jamais cru... »

Tout d'un coup, don Mathias a paru se rendre compte que j'étais dangereuse. Je savais trop de choses. Il est venu vers moi, l'air menaçant. Je me suis mise sur la défensive mais j'étais bien consciente que, dans l'état où j'étais, je ne pourrais pas faire grand-chose. Je n'ai d'ailleurs rien eu à faire. Doña Carmen s'est jetée sur lui par derrière et l'a détourné de moi.

J'en ai profité pour rassembler tout mon matériel, et j'ai filé sur l'aile des vents. Si je ne filais pas tout de suite, l'oncle-frère-beau-frère-amant se chargerait de m'en empêcher.

J'ai entraîné la bonne jusqu'à la porte.

« Il ne faut pas qu'ils sachent que tu as tout entendu. C'est une question de vie ou de mort. Fais l'idiot. Tu ne sais rien. Mais essaie de tout te rappeler, tu en auras besoin. »

Je suis arrivée à la clinique aux alentours de midi, dans un état effroyable. J'étais à ramasser à la petite cuillère. Mais il a encore fallu que je me tape l'engueulade de Quim, les reproches de Miguel, et la leçon que m'a faite le médecin.

« ... tu peux laisser des petits mots ! Ça oui ! Tu n'es qu'une irresponsable ! Moi je travaille toute la nuit pour que tu puisses te reposer et qu'est-ce que tu fais ? La foire ! protestait Quim. J'avais obtenu que le juge vienne à la clinique. La pauvre ne peut même pas bouger un petit doigt, je lui avais dit. Et quand on est arrivé ici, l'oiseau s'était envolé !

— Allongez-vous maintenant. Couvrez-vous bien, je vais vous faire une piqure, a dit le médecin.

— Non ! hurla Quim. Madame va rester réveillée jusqu'à ce que le juge arrive ! »

Quim avait une serviette avec tous les documents parfaitement en ordre. Quand je lui eus remis ceux que j'avais trouvés à l'hôtel, il les a examinés attentivement puis m'a regardée :

« Chapeau (4), a-t-il dit.

— Tu as fait développer les photos ? ai-je demandé.

— Oui.

— Écoute cela maintenant. »

J'ai mis le magnétophone en route. Nous avons entendu les conversations des femmes de chambre, à la villa et chez doña Carmen.

« Mais on dit que ça ne peut pas servir de preuve, dit Miguel avec inquiétude.

— Ça servira toujours à orienter les interrogatoires » réplique Quim.

Quêta venait d'arriver.

« Oh, Lonia ! dit-elle en m'embrassant. Ils t'ont maltraitée encore plus que moi.

— Tu ne te caches pas ? j'ai regardé Miguel. Je ne t'avais pas dit qu'il fallait qu'elle se cache ? Vous voulez peut-être qu'elle devienne Rossenhill, elle aussi ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Quêta.

— On ne va pas urbaniser Cala Mura, Quêta. Mais il faut que votre avocat fasse comparer officiellement, par un graphologue, la signature qui figure sur la procuration, et celle de cette lettre. Et je lui ai donné les lettres apocryphes et un brouillon écrits par Segura.

— Qui a écrit ça ?

— Et ensuite, qu'il les compare avec cette autre signature, qui est de Cristina. Avec tout ça, vous ferez bloquer l'urbanisation.

— Au fait, dit Quêta, nous n'avons en effet trouvé sur aucune liste de passagers ni aériens ni maritimes, les noms de Segura et de son avocat.

— C'est bien ce que je pensais. Encore que ce n'est plus nécessaire.

— Tu veux dire que j'ai travaillé pour des prunes ? Avec le mal que je me suis donné ! »

Du calme !

« Oh ! J'allais oublier ! J'ai voulu faire un clin d'œil à Quêta mais je n'ai réussi qu'à grimacer de douleur. Un ragot qui pourra peut-être vous être utile : le beau-frère et la belle-sœur couchent ensemble.

— Qu'est-ce que tu dis ? Quêta en avait les yeux brillants d'excitation. – la douce volupté de la médisance – c'est impossible. Je n'y crois pas ! Doña Carmen, une dame si distinguée !

— Et ça a commencé avant la mort de don Bernat. De quoi est-il mort, au fait ?

— Don Bernat ? D'un infarctus. Pourquoi ?

— Un infarctus... et...

— Il y avait déjà longtemps qu'il était malade... je ne sais pas de quoi...

— Il est mort chez lui ou à la clinique ?

— Chez lui.

— Il est enterré à Palma ou à Lluçmajor.

— Ils voulaient le faire incinérer. Mais comme il aurait fallu transporter le corps à Barcelone, pour finir, on l'a enterré... À Lluçmajor... C'est scandaleux qu'il n'y ait pas de crématoire à Majorque...

— Je dirais plutôt que c'est une chance, ai-je remarqué.

— Je ne suis pas d'accord. Je n'aime pas les morts archivés..., insista Quèta.

— Moi non plus mais c'est une chance que don Bernat l'ait été. Je vous expliquerai plus tard. Maintenant, il y a du boulot qui vous attend. Mais toi, surtout, tu te caches. Tu ne vas à aucune manif. Et on ne parle pas de toi dans les journaux... Tu te caches dans un endroit où personne ne puisse faire le lien avec le GEM.

— Pourquoi cela ?

— Je t'expliquerai plus tard, quand on en aura fourré une flopée en prison.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire ? » m'a-t-elle demandé en sortant.

Je ne lui ai pas répondu. Elle est revenue jusqu'à moi et m'a embrassée. Je ne sais pas pourquoi mais cette fille me mettait mal à l'aise. Trop expansive, trop affectueuse.

Heureusement, le juge est entré et on a remis les embrassades à plus tard. J'ai dit à Quim :

« Pourquoi tu ne l'accompagnes pas ?

— Moi ? Miguel peut y aller.

— Je préférerais que ce soit toi, mon petit Quim. Tu as l'habitude de veiller sur la jeunesse. »

Quim m'a fait un bras d'honneur et je me suis tournée vers le juge.

J'ai commencé par le début.

Comment j'avais connu Cristina. L'histoire de la lettre laissée à bord du *Manyac* et récupérée au Playa Dorada. Mon enquête à Melbourne. J'ai eu le cœur serré quand j'ai évoqué la grand-mère et la femme de ménage. Je ne savais pas si je devais en parler au juge. À dire vrai, ces deux cadavres n'étaient pas dans sa juridiction. Mais je lui en ai parlé. Pour qu'il voie bien le comportement de ces salopards. Et comme un acte de contrition. On ne peut pas parler que de ses réussites.

« Et ces papiers que vous avez trouvés en Australie ? m'a demandé le juge.

— C'est un collègue de Melbourne qui les a. Il doit être en ce moment en train de faire la même chose moi. »

Ensuite j'ai mis le magnétophone en route et je lui ai fait écouter la bande avec l'interview des filles de Magalluf, où Cabrer semblait être mêlé à une affaire de traite des blanches vers Melbourne. Ensuite la bande avec la conversation entre Vidal et un type dans le bureau du bordel, où les soupçons antérieurs se confirmaient. Enfin la conversation avec mon client occasionnel, qui m'a fait vomir.

« C'est ta voix, dit Miguel.

— Oui. Et voilà mon interlocuteur. »

J'ai jeté les photos de ce crétin sur le lit.

« Nom de Dieu, mais c'est Vargas ! dit-il en voyant l'homme à poil.

— Oui, avec le revolver et la plaque sur l'oreiller, j'ai répondu. Et voilà sa carte de visite et quelques feuilles arrachées de son agenda.

— Comment tu t'es procuré tout ça ? a demandé Miguel.

— Réfléchis un peu et ne pose pas de questions idiotes.

— C'est pour cela qu'il nous a enfermés », dit Miguel l'air sombre.

Et Miguel a raconté au juge son entrevue avec l'inspecteur Vargas au commissariat.

J'ai ensuite donné au juge les papiers et les autres photos que j'avais prises au bordel et qui ne laissaient aucun doute sur les liens noués entre Munditourist, Leopoldo Cabrer et la pension Rutherford. J'y ai ajouté la coupure de *The Age* annonçant l'incendie du yacht Rossenhill et je lui ai dit ce que Henry m'avait appris par téléphone à propos de l'entreprise Gordon Ltd, propriétaire du yacht plein d'Indonésiennes.

« Imaginez-vous que Gordon Ltd est aussi la maison-mère de Munditourist, lui ai-je dit.

— Oui. Je vois. »

Je lui ai raconté ma visite à doña Carmen Llofriu et je lui ai montré la lettre apocryphe que j'avais volée à la veuve et celles que j'avais volées chez Segura. Quand le juge a eu fini de lire les lettres, je lui ai raconté comment nous avions trouvé Cristina, le visage enfoui dans l'oreiller et je lui ai parlé de cette lettre qu'elle n'avait pas eu le temps de donner.

« Pourquoi n'êtes-vous pas allée porter plainte à Melbourne ? » a demandé le type.

Il a eu un peu de mal à comprendre ce que je lui racontais. Lui aussi se faisait une idée romantique de l'île-continent. Pour finir, je lui ai donné la coupure de journal qui parlait de la mort de Cristina... cadavre non identifié.

Le juge m'a posé quelques questions, je lui ai fourni quelques éclaircissements, j'ai répété certains détails et nuancé l'information et pour terminer, je lui ai dit :

« Et voilà ! Tout est désormais aux mains de la justice. En espérant qu'il y en ait une. Ne croyez surtout pas que vous soyez le seul en possession de tous ces documents. J'en ai adressé une copie à tous les partis politiques de Majorque et à une ou deux autres organisations, alors...

— De quoi me menacez-vous ? m'a demandé le juge avec un sourire timide.

— Je dis cela, comme ça, pour que vous le sachiez. Si quelqu'un, qui que ce soit, essaie d'enterrer l'affaire, il y en aura toujours un autre qui aura intérêt à la faire ressortir. »

Quand le juge est parti, j'ai appelé Henry sans regarder le décalage horaire.

J'ai frissonné en entendant sa voix. J'étais malade de nostalgie.

« Ici, l'affaire est dans le sac, lui ai-je dit.

— Ici aussi, sa voix était lointaine. Je n'ai pas pu attendre de tes nouvelles parce que tout s'est précipité. La Joil, la Gardener, le Mec, tous ces salauds sont derrière les barreaux.

— Et toi ? Ça va ?

— Oui, ça va. Et toi ?

— Je m'ennuie de toi. Tu peux venir tout de suite, maintenant ?

— Le juge m'a demandé de ne pas quitter la ville...

— Ils t'ont arrêté ?

— Mais non ! Ils ont besoin de moi.

— Quand pourras-tu venir ?

— Je ne sais pas... Pas encore...

— Mais tout va bien ?

— Mais oui ! Il faut que je raccroche...

— Je t'aime. Je vais t'écrire tout de suite pour tout te raconter. Toi aussi, tu m'écris, hein ? Je sais bien qu'écrire, ce n'est pas ton fort, mais tu vas m'écrire, mon amour ? »

Je n'ai pas eu de réponse. La communication avait été coupée. La tristesse s'est lovée en moi et je n'ai pas eu la force d'écrire. À bien y penser, il était normal qu'Henry ne puisse pas partir tout de suite. À moi aussi le juge avait demandé de rester à sa disposition. Mais j'avais le sentiment que Henry ne le regrettait pas autant que moi. Maintenant que les choses s'étaient un peu calmées, maintenant que je n'avais plus la peur au ventre et que la rage de savoir la vérité s'était apaisée, maintenant je ressentais au fond de moi l'absence de Henry.

J'ai dit à Miguel que je voulais être seule pour penser à Henry de toutes mes forces et j'ai appelé l'infirmière.

« Et maintenant, j'accepterais volontiers une bonne petite piqûre qui me fasse dormir. »

ÉPILOGUE

Deux procès parallèles étaient en cours dont l'un international pour traite des blanches. Les journaux continuaient à parler de traite de Blanches comme si la traite des noires ou des jaunes n'était pas criminelle ! Le juge avait mis en prison préventive, sans caution possible, tous les prévenus pour que Quêta puisse aller et venir tranquillement. Quêta et toutes les filles de la villa, évidemment.

Segura était le principal inculpé de l'autre procès. Pour double assassinat. Et doña Carmen était accusée de complicité d'assassinat pour l'un des deux meurtres.

On a exhumé le corps de don Bernat et l'autopsie a révélé qu'il était en effet mort d'une crise cardiaque, certainement due à l'absorption d'une énorme quantité de mort-aux-rats ! Tu parles d'un charmant petit couple !

Je ne savais plus où donner de la tête. Je m'étais installée chez ma mère, à la campagne, pour me reposer. Mais à la vérité, le repos, ce serait pour plus tard. Les actions entreprises par le juge m'obligeaient à témoigner, à faire des déclarations, à subir des confrontations, des entretiens avec des enquêteurs venus d'ailleurs... Sans compter ma mère et mon frère qui n'arrêtaient pas de me casser les pieds en me disant que j'étais la honte de la famille.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour éviter la confrontation avec Vargas mais je n'ai pas pu. Elle s'est avérée très pénible. L'homme a essayé de me taper dessus, il m'a insultée, et je me suis mise à pleurer. J'avais tellement honte, je me sentais tellement sale quand je l'ai vu que je n'ai pas pu faire ce dont j'avais tellement envie : lui balancer un coup de pied dans les couilles. J'ai dégueulé et puis je me suis remise et j'ai été très bien.

Mais la nuit j'en rêvais. Je le sentais sur moi. Je l'entendais respirer bruyamment. Et je vomissais de dégoût. Pendant quinze jours, j'ai vomi toutes les nuits. Ma mère n'en pouvait plus.

« Le médecin n'a pas dit qu'il fallait que tu te reposes ? Je vois bien que tu ne t'es pas reposée un seul jour...

— Mais maman, si le juge m'appelle, je ne peux pas refuser d'y aller.

— Tu peux lui dire de venir ici. Tu vas, tu viens, et après, regarde les nuits que tu passes. Tout cela devrait te servir de leçon... Je ne sais

pas comment tu peux faire ce métier... »

Heureusement que j'ai touché des dommages et intérêts pour la correction que j'avais reçue sinon j'aurais été obligée de me faire entretenir par ma mère, ce qui aurait impliqué de pesantes obligations.

Ma mère grognait dès qu'elle me voyait : parce que je ne venais pas la voir, que j'étais une enfant dénaturée, que je ne l'aimais pas et que, pour une fois que je venais la voir, c'était pour lui donner des soucis et lui faire honte devant tout le village.

Mon frère me faisait la tête. Il ne me témoignait aucune affection et ne ratait pas une occasion de me faire remarquer qu'il s'en était très bien sorti sans avoir eu besoin de partir pour Barcelone. Ma belle-sœur était bête à manger du foin et il était impossible de parler avec elle d'autre chose que du carrelage de la cuisine et du désodorisant pour W.-C. Mes neveux étaient sauvages et mal élevés. Personne n'avait pris la peine de leur dire qu'ils avaient une tante à Barcelone et que cette tante, c'était moi. L'ensemble pesait sur moi comme une pierre tombale et je ne comprends toujours pas comment je m'étais laissé convaincre de venir m'installer ici par les médecins qui m'avaient eue en observation.

De mon passage à tabac, j'avais toujours deux côtes cassées qui ne voulaient pas se ressouder parce que je m'agitais trop, et les séquelles du coup reçu sur l'oreille : des élancements, des sifflements et de la suppuration. De ce côté-là, j'étais sourde comme un pot. Je devrais me faire opérer. Mais je voulais attendre que Henry soit arrivé à Majorque.

« Si vous tardez trop, cela deviendra irréversible », me promit le médecin.

Mais Henry ne tarderait pas à arriver. Avec lui à mes côtés, je pouvais même ne pas me faire opérer et être sourde des deux oreilles.

Mais Henry n'arrivait pas. Et j'avais désespérément besoin de lui pour me débarrasser de la saleté que l'inspecteur Vargas avait laissée sur ma peau.

Je lui écrivais tous les jours, de longues lettres, auxquelles il accusait réception par téléphone. Des appels tendres mais courts et fugaces qui me rendaient encore plus triste.

Quim aussi m'appelait. Il était rentré à Barcelone après avoir mis Quêta en lieu sûr.

Il était venu me dire au revoir à la clinique et m'avait fait cadeau d'une douzaine de bâtons de rouge à lèvres.

« Au fait, m'avait-il dit avec son petit rire de lapin, est-ce que tu sais que Quêta est amoureuse de toi ?

— Arrête de dire n'importe quoi, Quim.

— Je ne dis pas n'importe quoi. Est-ce que tu crois que parce que tu n'es attirée que (il avait appuyé sur le mot *que*) par les hommes, tu ne peux pas plaire aux femmes ? »

Jem et Lida m'ont écrit. Ils n'avaient pas revu Henry et je ne leur avais pas raconté ce qui s'était passé. Je leur avais seulement envoyé une carte de Barcelone. Ils avaient eu des nouvelles de Henry dans la presse. « On dirait un détective de roman. C'est devenu un héros populaire. Et toi ? »

Eh bien, moi, à Majorque, je n'avais vu mon nom dans la presse qu'une seule fois. Parce que Miguel avait fait de l'histoire une espèce de feuilleton, sous pseudonyme évidemment. Et c'était moi naturellement qui lui fournissais l'information qu'il pimentait de littérature de gare. Les conversations avec Miguel et les visites impromptues de Quêta me sortaient de l'ambiance familiale et de l'absence de Henry.

Mais un jour, j'ai de nouveau cru au Père Noël. La justice de Melbourne avait rendu sa sentence. Henry était libre. Il avait pris son billet.

« Et à Majorque, comment ça va ?

— Bien. Mais lentement... Chez vous, la justice marche à pas de kangourou. Chez nous, à vitesse d'escargot... Quand arrives-tu ? J'ai envie de me baigner avec toi à Cala Mura... »

« Ton amie t'a appelée. J'aimerais mieux que tu ne te serves pas du téléphone de la pharmacie pour tes affaires, Polita, me dit mon frère.

— Et moi, j'aimerais mieux que tu ne m'appelles pas Polita.

— C'est comme ça qu'on t'a toujours appelée.

— Justement. Et ce n'est pas la peine que tu dises “tes affaires”, sur ce ton...

— Sur quel ton tu veux que je te le dise ? Quand une femme en appelle une autre comme ça, c'est qu'elle ne peut pas vivre sans elle !

— Où tu vas chercher ces conneries ? Mais j'ai pensé à ce que Quim m'avait dit et j'ai eu peur.

— Tu vois ? Tu parles même comme un homme... » Mon frère se faisait insultant.

J'étais prête à lui dire d'aller se faire foutre mais j'ai pensé à Quim et je l'ai envoyé au diable. Et comme j'étais de bonne humeur, j'ai

décidé de scandaliser ce frère que le destin m'avait donné.

« Et alors ? Je fais un métier d'homme – en passant j'ai pensé à Henry – tu y trouves à redire ?

— De toi, rien ne m'étonne ! Mais alors là ! Qu'est-ce que tu as bien pu faire en Australie, tous ces mois...

— Tu vois que tu aimerais bien le savoir ?

— Tu me dégoûtes, Polita.

— Mais tous ces messieurs que j'ai fait mettre en prison, ils ne te dégoûtent pas, hein ? Pas plus que les femmes qui tournent pour ces vidéos que tu regardes ? Peut-être même qu'elles t'excitent quand tu regardes leurs prestations, hein ?

— Polita ! Ne parle pas comme ça devant les enfants ! pleurnichait ma belle-sœur.

— Ils savent se servir de la vidéo mieux que toi, voyons ! Tu crois peut-être qu'ils ne les ont pas vus, ces films ?

— Polita ! Mon frère était rouge comme une cerise.

— Va te faire foutre. »

Et je suis sortie pour appeler Quêta d'une cabine.

« ... une grande fête écologiste à Na Morgana et on veut te rendre hommage. Elle était tout excitée.

— À moi ? Comme si j'étais en état !

— Allez ! Ne te fais pas prier ! »

Je ne me suis pas trop fait prier.

Le jour de la fête de Cala Mura, Quim est arrivé de Barcelone. Je suis allée l'attendre à l'aéroport. Il faisait la gueule.

« Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Rien. Pourquoi ? »

J'ai pensé qu'il s'agissait de sa vie personnelle et je n'ai pas insisté. Il m'avouerait tout quand il en aurait envie.

« Et toi ? m'a-t-il demandé.

— Moi, quoi ?

— Qu'est-ce que tu as ? Tu n'as pas l'air gai. Il n'est pas encore arrivé, ton collègue australien ?

— Pas encore, mais...

— Il doit arriver quand ?

— Ne sois pas si indiscret, Quim. Je ne t'ai pas demandé pourquoi

Juan n'est pas avec toi. »

Il ne m'a pas répondu. Et il ne m'a plus rien demandé à propos de Henry. Nous étions tous les deux de mauvaise humeur. Il valait mieux parler d'autre chose.

Nous sommes allés à Na Morgana sur le bateau de Quêta.

Fin septembre, la mer a quelque chose de sauvage et de mélancolique qui convenait parfaitement à mon état d'esprit. J'étais furieuse et triste. Le juge n'avait plus besoin de moi et je n'avais rien d'autre à faire qu'à penser à Henry. Cette situation d'entredeux m'exaspérait. Je m'ennuyais. Je dormais mal. Je me sentais vieille. J'étais triste parce que Henry disait qu'il venait et il n'arrivait jamais. Et j'étais furieuse d'être triste. J'en arrivais même parfois à ne pas être très sûre de vouloir le voir arriver et j'ai été sur le point de me faire opérer de l'oreille sans l'attendre. Je ne sais pas pourquoi, mais l'amertume et le désenchantement avaient pris la place de la nostalgie et de l'amour.

Mais ce jour-là, tout le monde était heureux à Cala Mura. L'air était tiède et le ciel couleur de plomb. Les mille couleurs de la fête se détachaient sur le gris obscur de l'eau et les cris joyeux des commensaux se heurtaient aux cris silencieux de mon désespoir.

Pourquoi diable je n'arrive jamais à me joindre à l'exaltation collective ? Je me suis souvenue de la manifestation contre les centrales nucléaires. Personne ne parlait plus de Tchernobyl. Les gens avaient une incroyable faculté de récupération. Ou une habileté sans pareil à se mettre la tête sous l'aile.

Les ballons de couleur s'étaient faits tout petits dans le ciel. Place aux feux de bois, aux bals, aux déguisements. Miguel s'était trouvé une fille et nous avait à peine salués. Quim me suivait comme mon ombre. Quêta aussi. Les gens du GEM s'efforçaient de me mettre dans le coup, me présentaient des camarades, des gens qui venaient me féliciter et me remercier.

« Je propose que désormais Cala Mura s'appelle Cala Lonia », clama Quêta sur l'estrade, au micro, entre deux chansons d'un groupe de rock.

Applaudissements. Vivats. Un discours ! Un discours !

On m'attrapa au vol et on m'amena sur l'estrade. Un discours !

C'est alors que je l'ai vu. Il passait devant un feu de bois et venait vers l'estrade. Ce ne pouvait pas être Henry ! Il m'aurait prévenue de son arrivée !

J'ai senti une poussée d'adrénaline. De plaisir ou de

mécontentement ? Je ne saurais le dire. De surprise sûrement. Sur la nuque et sur les bras, j'avais le poil hérissé, les cheveux électrisés, la gorge sèche et les genoux tout mous. Les sensations physiques avaient tout absorbé. À part la surprise, je n'ai gardé souvenir d'aucun sentiment.

J'ai rendu le micro à ceux qui me l'avaient mis dans les mains et je suis descendue de l'estrade. La foule m'empêchait de passer et de voir. Mon oreille malade sifflait outrageusement et l'odeur du vent de mer me collait aux narines de façon insistante.

« Qu'est-ce qui t'arrive, Lonia ? » m'a demandé Quim, affolé.

J'ai poussé la foule pour me frayer un passage. La barrière humaine a cédé.

Henry s'approchait. C'était bien lui. Nouvelle poussée d'adrénaline. Et puis tout d'un coup, un bonheur indescriptible m'a submergée, une joie si dense que je sentais mes jambes fléchir...

Mais il avait un drôle d'air.

« Henry...

— Hello, *dear* », en forme d'excuses.

Et alors, entre mes larmes, je l'ai vue. Elle. Derrière Henry.

« Cristina.

— Oui », m'a-t-elle dit.

La foule était repartie s'amuser. Henry, Cristina, Quim et moi formions un îlot de gens égarés au milieu du bonheur ambiant.

« Pardonne-moi, Lonia. On va te raconter. »

Nous nous étions assis sur le sable qui la nuit est humide et froid. À moins que l'humidité et le froid ne soient venus du profond de moi ?

Quim est allé chercher une serviette pour m'en envelopper. Le feu de bois le plus proche de nous n'était plus qu'un tas de braises et de cendres. Il n'y avait ni lune ni étoiles et la mer s'était calmée, indifférente.

À l'autre bout de la plage, on commençait à monter les tentes pour passer la nuit.

« Tu te souviens du jour où on avait échoué le *Manyac*, a commencé Henry. Je t'ai dit que je croyais avoir localisé Cristina...

— Oui. Et en fait, ce n'était pas cela, ai-je dit, très inquiète.

— Je t'ai menti. Je l'avais bel et bien localisée.

— Pourquoi m'avais-tu menti ?

— C'est ma faute, a dit Cristina. Je l'ai supplié de ne pas te dire qu'il m'avait retrouvée...

— Pourquoi ça ?

— Je n'avais pas confiance en toi... Comme je n'avais pas reçu de réponse à la lettre que j'avais laissée à bord, j'ai pensé que tu étais de mèche avec ceux qui m'avaient séquestrée...

— Et en lui, tu as tout de suite eu confiance ?

— Oui, j'ai compris qu'il pouvait me sortir de là... Mais j'étais surveillée de près et très coincée... Henry m'a dit de ne surtout plus me piquer, parce qu'il pouvait s'agir de drogue trafiquée... Sans lui, je ne sais pas comment j'aurais tenu... Il venait me voir tous les jours... En client, évidemment... Il restait un peu avec moi... Et il m'apportait de la bonne dope... Alors je pouvais jeter celle qu'on me donnait. »

Henry se taisait, la tête basse.

« Et pendant que tu la sautais, moi je faisais le ménage, lui dis-je. Et tu as cessé de m'apporter des fleurs... Je m'en souviens... Je suppose que c'est pour ça que tu as refusé ma collaboration, hein ? »

Henry a fait oui de la tête.

« Et moi, pauvre idiot, qui croyais que c'était pour que je ne sois pas témoin de tes échecs professionnels... Et qui ai cru que ça ne t'amuse plus de chercher Cristina...

— Parce qu'il m'avait déjà retrouvée ! » s'exclama Cristina joyeusement.

Je l'aurais bien giflée, là, tout de suite, la pauvre idiote !

« Tu m'as même dit que tu n'aimais pas les femmes détectives... et j'en suis restée comme deux ronds de flanc... C'était une excuse, ça aussi...

— Non. Je suis convaincu que le métier de détective n'est pas fait pour les femmes.

— Tu parles ! Ce métier, je le fais beaucoup mieux que toi, si tu veux savoir...

— Henry a fini par me convaincre que tu voulais vraiment m'aider, a continué Cristina. Moi je voulais savoir pourquoi on m'avait envoyée en Australie, pourquoi on ne m'écrivait pas et tout ça... Henry m'a dit que tu pouvais découvrir tout cela mais que tu ne voudrais jamais aller enquêter à Majorque si tu savais qu'il ne t'aimait plus mais que c'était moi qu'il aimait...

— Pour le coup, là vous aviez raison... Mais Henry continuait à venir me voir à bord du *Manyac*... Maintenant je me souviens, je

m'étais tournée vers lui. On t'appelait toujours, ou bien Jem et Lida étaient là quand tu venais...

— ... jusqu'au jour, poursuit Cristina, où la fille qui me surveillait a pris la dose qu'on avait apportée pour moi et que je n'avais pas eu le temps de jeter. Et elle est morte... J'ai tout de suite prévenu Henry... À partir de ce jour-là, je pouvais sortir sans risque et on aurait pu aller vivre dans un autre État ou à Majorque. Mais je voulais que tu partes enquêter à Majorque, je ne voulais pas perdre mon héritage, je voulais savoir pourquoi on voulait m'assassiner et quel était dans tout cela le rôle de ma mère et de mon oncle Mathias... J'avais même des soupçons sur mon père.

— Et toi, tu te voyais déjà dans la peau d'un héritier majorquin ? demandais-je à Henry. Je suppose que Cristina a dû te raconter les mêmes fariboles qu'elle m'a débitées dans l'avion... Et vous avez décidé de la faire passer pour morte pour me culpabiliser...

— Henry a dit que d'après les réactions que tu avais eues à la mort de la vieille dame et de la femme de ménage, il était sûr que tu te sentiras obligée de rentrer à Majorque... »

Quel porc ! Quel enfoiré !

Je voyais encore le cadavre à plat ventre, le visage éclaté... Le visage éclaté ? Évidemment pour que je ne puisse pas le reconnaître. Et je ne l'avais pas bien vu. Henry m'en avait empêché. Mais s'il n'avait pas eu le visage éclaté, j'aurais su que ce n'était pas Cristina.

« Alors cette fille n'avait pas été passée à tabac ? Pourquoi était-elle méconnaissable, alors ?

— ... ça a été très désagréable... Mais comme elle était déjà morte, elle n'a pas souffert... Pendant que Henry s'en occupait, j'ai écrit la lettre... On a mis la climatisation au maximum et le lendemain matin...

— Mais moi, malgré la lettre, j'ai décidé de rester en Australie... Ça fichait en l'air vos plans, hein ? Et toi – je regardais Henry, tu essayais de me convaincre de partir disant que c'était un devoir de conscience... Je m'en souviens... Tu m'as même fait falsifier un visa pour que je ne sois pas embêtée par les services d'immigration en quittant le pays... Mais moi, sinistre imbécile, j'avais décidé de rester... Tu as eu de la chance que je me sois fait expulser.

— Ça n'a pas été une question de chance, Lonie.

— Hein ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je t'ai tout simplement dénoncée », a dit Henry d'un air angélique.

Fumier !

« Pardon Lonia... Tu as dû passer un sale quart d'heure, est intervenue Cristina, mais je te revaudrai ça...

— Tu crois que l'argent peut tout payer ?

— Si tu veux je te donnerai des terres... ou si tu préfères des actions des hôtels...

— Imbécile. »

Tout d'un coup j'ai eu chaud. Et, curieusement, je n'étais pas triste. J'étais survoltée, mais pas triste. Comme si l'on m'avait ôté un poids. J'ai regardé Henry, qui avait toujours la tête baissée, et je l'ai trouvé si mesquin que je n'ai pas compris comment j'avais pu être amoureuse de lui. Je l'ai trouvé vulgaire, laid, sans un poil de charme.

Ils s'étaient foutus de moi tous les deux. Mais je ne voulais me venger que de Cristina. Henry était si peu de chose qu'il n'en valait pas la peine.

J'ai enlevé la serviette et je me suis levée. La fête tirait à sa fin. Quelques couples faisaient l'amour sur le sable. Certains s'étaient regroupés pour chanter. On entendait des guitares et des refrains. Tout était calme, serein.

J'ai été jusqu'au bord de l'eau. Les vagues étaient courtes et caressantes, l'eau noire et fraîche. Cristina était à côté de moi.

« Qu'est-ce que tu vas faire de Na Morgana ? lui ai-je demandé.

— Je vais m'y faire construire une maison.

— Je peux t'assurer que non. Même si je dois ne plus rien faire d'autre dans la vie, je te jure que je ne te laisserai pas construire une maison à Na Morgana...

— Si tu veux, je t'en fais construire une à toi aussi. »

Malgré tout, c'était resté une innocente. Innocente et idiote.

« Je ne veux rien de toi, lui ai-je dit. Mais je te dois quelque chose.

— Tu ne me dois rien, Lonia.

— Si. Et tu vas l'avoir tout de suite. »

Et je lui ai retourné une claque du dos de la main.

« Ça, c'est pour la grand-mère australienne. »

Quim et Henry sont venus vers nous en courant. Mais moi, avant qu'ils n'arrivent, j'avais eu le temps de lui balancer un second revers.

« Et ça, pour la femme de ménage. »

Henry a voulu m'attraper, mais Quim l'en a empêché. Alors j'ai

filé, à Cristina, du plat de la main un violent coup sur l'oreille.

« Et ça, pour mon oreille. »

Alors c'est Quim qui m'a prise par le bras et qui m'a emmenée.

« Rien à faire, Lonia... On n'est pas fait pour vivre en couple toi et moi. Ni pour donner des coups. On est fait pour être tout seuls et assumer – une pause – moi aussi, Juan m'a abandonné... pour le décorateur qui nous avait arrangé le bureau... Mais on va le remettre à notre goût, n'est-ce pas ? »

Je n'ai pas répondu. J'avais très mal à l'oreille.

« Tu vas venir à Barcelone avec moi, demain, n'est-ce pas ?

— Oui. Je déteste les îles.

— Sauf deux.

— Non. Je déteste aussi Majorque et Na Morgana.

— Je ne parlais pas d'elles. Toi et moi nous sommes deux îles jumelles, Lonia. Tu ne t'en étais pas aperçue ?

— Imbécile ! Depuis que tu es pédé, tu fais poète, aussi ?

— Je l'ai toujours été.

— Poète ?

— Pédé. »

Mars 86 – Octobre 87.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

ÉTUDE EN VIOLET, n° 2495

1 Littéralement : « Faire chier le bonhomme », référence à la coutume de Noël typiquement catalane qui consiste à frapper un tronc creux avec un bâton, pour distribuer des cadeaux.

2 En français dans le texte.

3 Jardin de la mer.

4 En français dans le texte.